

HISTOIRE
DES
EMPEREURS ROMAINS
DE CREVIER,

Abrégée par E.-C. Pilon,

Membre de l'Université, ancien principal de collège, etc.

ORNÉE DE 12 BEAUX PORTRAITS GRAVÉS
d'après les médailles du Musée royal.

—
TOME I.
—

PARIS.

IMPRIMERIE DE P. BAUDOUIN,
Rue Mignon, 2.

—
1836.
—

34

CHATELAIN

BOUCHON

MAISON FONDÉE EN 1789

DE L'INDICE

LES ÉDITIONS DE L'INDICE

PARIS

1889

LES ÉDITIONS DE L'INDICE

PARIS

PARIS

LES ÉDITIONS DE L'INDICE

PARIS

HISTOIRE
DES
EMPEREURS ROMAINS.

E.P. de Soria



61074700

D-1 930

D-1
930

Signi.^a Top.^a

Est 77

Tab. 1

Núm. 814

HISTOIRE

34

LES ÉVÉNEMENTS ROMAINS

PARIS. — IMPRIMERIE DE P. BAUDOIN, RUE MIGNON, 2.

HISTOIRE



PARIS.

chez GARNIER FRÈRES, 100, rue de Louvre.



AUGUSTE

HISTOIRE
DES
EMPEREURS ROMAINS
DE CREVIER,

ABRÉGÉE PAR E. C. PITON,

MEMBRE DE L'UNIVERSITÉ,
ANCIEN PRINCIPAL DE COLLÈGE, ETC.

ORNÉE DE 12 BEAUX PORTRAITS GRAVÉS
D'APRÈS LES MÉDAILLES DU MUSÉE ROYAL.

TOME PREMIER.



PARIS.

LEROI, LIBRAIRE, PLACE DU LOUVRE.

—
1836.

HISTOIRE

DES ROMAINS

DE CAESAR

APPRENDRE PAR E. G. PINGET

ONNE DE 12 DEUX POSTES BREVES

TOME PREMIER



PARIS.

LEBOURDIER, PLACE DE LAURIE

1850

PRÉFACE.

Crévier, professeur de rhétorique à l'ancien collège de Beauvais et disciple de l'illustre Rollin, employa jusqu'aux derniers moments d'une vie consacrée à l'enseignement public, à continuer l'ouvrage entrepris par son maître. Après avoir conduit l'Histoire romaine de Rollin jusqu'à la bataille d'*Actium* (*Waterloo* des républicains de Rome), quoique sa santé fût affaiblie par ses travaux, Crévier voulut encore se rendre utile à la société en lui donnant un complément naturel, indispensable pour arriver à l'histoire du Bas-Empire : celle des Empereurs romains, si féconde en leçons salutaires.

Tel est le mérite et le prix de l'histoire, que Plutarque en regardait la connaissance et l'étude comme la plus digne occupation d'un esprit sage. Il avance que tourner vers d'autres objets la faculté que nous avons d'apercevoir et de connaître, c'est en abuser et

l'avilir ; et il applique à ce sujet un mot remarquable de César.

Des étrangers caressaient affectueusement en présence de César de petits chiens et de petits singes. Il leur demanda si dans leur pays les femmes ne donnaient point d'enfans ? voulant leur faire comprendre qu'ils avaient tort de dépenser pour des bêtes ce fonds d'amitié et de tendresse dont la nature a rendu nos cœurs susceptibles, et qui est dû à nos semblables. Plutarque étendant cette idée, condamne pareillement ceux qui dirigent la passion naturelle que nous avons d'apprendre et de nous instruire, vers des choses frivoles et non vers des objets utiles : et ces objets vraiment utiles, ce sont les actions de vertu qui tout en nous charmant par leur état, nous engagent à les imiter.

Ces réflexions ont leur application dans tout ouvrage historique, où l'on s'attache à retracer les caractères et les mœurs des grands hommes qui paraissent sur la scène.

Il est vrai que dans cette histoire la vertu ne domine pas toujours et que souvent le vice y est porté à son comble, notamment par les Tibère, les Cali-

gula, les Néron, les Domitien, les Commode et les Héliogabale; mais le vice même, peint avec les couleurs odieuses qui lui appartiennent, devient une leçon de vertu. En revanche, Auguste, Vespasien, Titus, Nerva, Trajan, Antonin, Marc-Aurèle, Probus, Constance et Constantin, sont des modèles à présenter aux monarques les plus vertueux, offrent une suite de bons princes, telle qu'il est difficile d'en trouver dans quelque histoire que ce soit. Enfin sous les plus mauvais, l'on a toujours vu des hommes, dont la vertu brillait d'un éclat encore plus vif par le contraste : sous Tibère, un Germanicus; sous Néron, un Thraséa; sous Domitien, un Agricola. Le christianisme, qui naît sous Auguste et se fortifie sous ses successeurs, jusqu'à ce qu'il monte sur le trône avec Constantin, se mêlant aux affaires de l'empire, donne lieu de sanctifier cet ouvrage par des vertus d'un ordre supérieur, et capables non seulement de lever le scandale du vice, mais de faire honte à tout ce qui n'est que vertu purement humaine.

Quant à notre abrégé d'un ouvrage si précieux, nous avons, dans sa confection, suivi scrupuleusement le plan et les vues de Crévier. Les principaux

faits y sont retracés avec ordre et fidélité, et le style même de l'auteur conservé, sauf quelques locutions qui ne sont déjà plus de notre époque. Loin de suivre la méthode expéditive de ces compilateurs qui, les ciseaux à la main, coupent au hasard des fragments d'un ouvrage complet pour en faire une mosaïque bizarre, nous nous sommes efforcés de renfermer tous les événements dans un petit cadre, et de les coordonner de manière qu'à l'extraction faite de leurs détails, ils fussent tous reproduits et liés ensemble.

Heureux si nos efforts ont pour résultat la propagation d'une histoire si utile et si intéressante, et dont l'acquisition dans son entier serait trop onéreuse pour bien des bourses.

HISTOIRE

DES

EMPEREURS ROMAINS.

LIVRE PREMIER.

JULES CÉSAR OCTAVIEN,

SURNOMMÉ AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

OCTAVIEN CONSUL.

Transition de la république à l'empire.

Après avoir abattu les défenseurs de la liberté républicaine, renversé la maison ennemie de la sienne et les concurrents qu'il avait eus dans son propre parti, César Octavien qui, depuis trois ans au moins, avait pris soin de se perpétuer dans la magistrature consulaire, était enfin parvenu à se voir le seul maître de l'empire romain. Ce haut degré de grandeur lui avait trop coûté à acquérir pour qu'il ne fût pas bien résolu de le conserver; mais il n'y avait d'au-

tre droit que la force. Sentant parfaitement combien un titre si odieux était insuffisant en lui-même, et dangereux pour les conséquences, il entreprit de légitimer par le consentement de la nation une puissance inique dans l'origine, et, pour ne pas se faire accuser de mauvaise foi, il crut d'abord devoir faire tous les semblants d'une abdication. Pour donner plus de sincérité à cette démarche, il en délibéra avec ses principaux ministres et confidents-intimes, Agrippa et Mécène. Agrippa, qui avait l'âme grande et noble, conseilla à Octavien de remettre l'autorité suprême au sénat et au peuple romain. Cet avis ne fut point goûté par Mécène. Ce ministre, dont le mérite propre était une prudence rare et un esprit très délié et très fin, sûr d'entrer dans les véritables sentiments de celui qui le consultait, ne se borna pas à conseiller à Octavien de se maintenir au pouvoir, il lui traça même un plan de gouvernement. Octavien, qui était bien décidé avant de recourir à ses deux ministres, témoigna à l'un et à l'autre une pareille satisfaction de la fidélité et du zèle dont ils venaient de lui donner une nouvelle preuve en lui parlant

avec une entière liberté, et se déclara de l'avis de Mécène.

(An. R. 755. Av. J.-C. 29.)

Parvenu à son cinquième consulat, il l'employa à préparer les esprits et à arranger la situation des choses par rapport au grand ouvrage qu'il méditait. Jeux et spectacles, largesses et distributions au peuple, édifices magnifiques pour l'ornement de la ville, tels furent les appâts dont il se servit pour faire aimer son administration. Il rendit au sénat son ancien lustre en le purgeant d'une multitude de sujets indignes, qui s'y étaient introduits à la faveur de la licence des guerres civiles. Pour cela, il entreprit de donner un nouveau tableau de cet ordre et il y procéda, non sous le titre de *censeur*, mais sous celui de *réformateur des mœurs et des lois*. Il s'associa pour les fonctions de cette charge le fidèle et généreux Agrippa, qui, n'ayant point réussi à lui persuader de se démettre, le seconda parfaitement dans tout ce qu'il jugea nécessaire pour se maintenir. En tête de ce tableau figura le nom d'Octavien, qui prit la qualité de *prince du sénat*.

Comme son but était de conserver l'extérieur des formes républicaines, en même temps qu'il s'établissait de plus en plus dans la possession d'une monarchie, il se rapprocha en bien des choses, dans son sixième consulat, des procédés d'un consul de l'ancienne république; entre autres il partagea les faisceaux avec son collègue Agrippa, à qui il fit épouser sa nièce Marcella, sœur du jeune Marcellus. Il aida de ses libéralités plusieurs sénateurs en qui le mérite et l'éclat de la naissance n'étaient pas soutenus par des richesses convenables à leur rang; il réforma l'administration du trésor public, il soulagea les particuliers en abolissant toutes les dettes contractées au profit de ce trésor, dont il brûla même les titres; il avoua à la face de l'univers l'iniquité tyrannique de tout ce qui s'était passé sous le triumvirat, et, par un seul édit, il cassa et abolit toutes les ordonnances de ces temps malheureux; voulant que l'époque de ce sixième consulat fût regardée comme celle de la renaissance des lois, du bon ordre et de la félicité publique.

Après avoir ainsi prouvé que le bonheur de l'État dépendait de son gouvernement,

il crut pouvoir faire sûrement la démarche qui lui semblait nécessaire pour le rendre légitime. C'est ce qu'il exécuta dès les premiers jours de son septième consulat, dans lequel il voulut encore avoir Agrippa pour collègue. Il se rendit en conséquence au sénat, et déclara qu'il abdiquait la souveraine puissance. Malgré la variété de leurs sentiments, tous les sénateurs se réunirent néanmoins à le presser instamment de se départir d'une résolution funeste au repos de la république. Il ne fallut pas lui faire une grande violence; il se rendit bientôt, en ajoutant que son intention n'était pas de porter seul tout le fardeau des affaires, et qu'il était résolu de partager les provinces avec le sénat et le peuple, en sorte que les unes fussent sous la direction spéciale du sénat, et les autres sous la sienne. Il ne voulut même recevoir l'autorité que pour dix ans. Peu de jours après le sénat lui déféra le surnom d'*Auguste*, qui, selon l'énergie du terme, marque une personne consacrée par la religion, et tenant de près, pour ainsi dire, à la Divinité.

Ainsi, par ce que nous venons de voir, il paraît que c'est du septième consulat d'Oc-

tavien, que nous nommerons désormais Auguste, qu'il faut dater le changement de la forme du gouvernement romain.

CHAPITRE II.

AUGUSTE EMPEREUR.

Son premier voyage dans les Gaules.—Guerre contre les Astures et les Cantabres.

(An. R. 725. Av. J.-C. 27.)

Auguste ne s'attribua pourtant aucun titre qui le caractérisât monarque. Il témoigna toujours une extrême horreur non-seulement pour le nom de roi, qui depuis l'expulsion des Tarquins était détesté des Romains, mais même de dictateur, qu'une loi d'Antoine avait aboli aussitôt après la mort de César. Il usa d'adresse, et son art consista à accumuler sur sa tête différents titres, tous républicains par eux-mêmes, et à déguiser ainsi sous des noms anciens une forme nouvelle de gouvernement.

Le premier de ces titres est celui d'*imperator*, dont nous avons fait le nom d'*em-*

pereur. Ce titre avait déjà été employé pour signifier simplement un général d'armée qui avait vaincu les ennemis dans une action importante. Auguste, en cette qualité, était le généralissime de toutes les forces de l'empire, et tous ceux qui les commandaient n'étaient que ses lieutenants. L'empereur était absolu dans tout le ressort militaire, ce qui décelait l'origine de ce nouveau gouvernement fondé par la force des armes, dont on abusa à l'excès dans la suite. Auguste tâcha de parer à cet inconvénient en affectant de subordonner le pouvoir des armes à celui des lois; mais la réalité perça sous ses minces enveloppes, et les gens de guerre ne s'y trompèrent pas.

Il tempéra aussi la terreur du titre d'empereur, par d'autres purement civils. Il géra plusieurs fois le consulat, et ne voulant pas le posséder à perpétuité, comme par modestie, après son septième, il se fit donner la puissance proconsulaire, au moyen de laquelle il fut dit qu'en quelque province qu'il allât, il jouirait d'un commandement supérieur à ceux qui en avaient le gouvernement actuel. Mais comme le nom et le commandement de proconsul ne se pre-

naient qu'au sortir de la ville et se perdaient en y rentrant, Auguste se fit revêtir quelque temps après du droit et du pouvoir du consulat, lors même qu'il n'exerçait pas cette charge, et il s'en attribua toutes les marques d'honneur.

Il reçut aussi dans les mêmes circonstances la puissance du tribunat, qui lui avait été plusieurs fois inutilement offerte dans les temps précédents. Il n'était point tribun; car ce titre était réservé aux seuls plébéiens, mais laissant le nom de la charge, il en possédait toute l'autorité. Cette puissance tribunitienne lui était d'une extrême importance: elle le mettait en droit d'empêcher qu'il ne se passât rien contre sa volonté ni dans le sénat ni dans les assemblées du peuple, et par elle sa personne devenait sacrée et inviolable.

Auguste s'appropriâ encore la puissance de la censure, il y joignit celle de la religion, qui a tant de crédit sur l'esprit des peuples. Dès que la dignité de grand pontife devint vacante, il s'en saisit. Ce grand titre lui donnait la surintendance de tout ce qui concernait la religion; en sorte qu'il devint seul arbitre du sacré comme du profane.

Comme les lois pouvaient quelquefois gêner l'exercice d'un pouvoir si étendu, il se fit donner une dispense universelle de leur observation; en sorte que dans un État qui au fond demeurerait républicain, il se procura une autorité plus indépendante que ne l'a jamais été celle des monarques les plus absolus.

Quant au titre de *père de la patrie*, qui avait été autrefois déferé à Cicéron dans son consulat, et depuis au dictateur César, si Auguste le prit, ce fut moins pour s'attribuer les droits de la puissance paternelle sur les citoyens que comme un nom de douceur et de tendresse, qui avertissait le prince de la protection et de l'amour qu'il doit à ses peuples, et les peuples de l'obéissance filiale par laquelle il leur convient de reconnaître les soins et la protection du prince. Chargé de tant de titres, Auguste exerça donc le souverain pouvoir dans la république, et sans partage dans tout ce qui concerne le militaire. Dans le civil, il conserva toute la forme extérieure du gouvernement républicain, mêmes noms de magistratures, assemblées du sénat, assemblées du peuple.

Comme le sénat ne s'assemblait régulièrement que deux fois par mois, et qu'il n'était pas dans l'intérêt de l'empereur d'en multiplier les convocations, il se fit donner un conseil secret, composé de son collègue, lorsqu'il était consul lui-même, ou des deux consuls, lorsqu'il ne l'était pas, d'un membre de chaque collège des autres magistrats et de quinze sénateurs. Avec ce conseil, il décidait les affaires qui demandaient célérité, et préparait celles qui devaient être portées à l'assemblée général du sénat; de sorte que la forme du gouvernement qu'établit Auguste était monarchique et absolue dans le militaire, et mixte dans le civil. Un chef unique s'accommoda plus volontiers d'appeler les grands en quelque part de l'autorité publique que d'y associer la multitude; les droits du peuple romain en qui résidait la souveraineté furent presque réduits à rien; mais en perdant une liberté tumultueuse, et qui dégénérait en licence, il ne perdit, à proprement parler, qu'un bien imaginaire, et il en fut abondamment dédommagé par les biens solides et réels dont la monarchie le fit jouir. Les guerres civiles finies au bout de vingt ans,

les guerres étrangères ou terminées par la victoire, ou évitées par une conduite prudente, ou soutenues sans que la tranquillité intérieure de l'État en fût altérée; la paix rétablie, la fureur des armées partout étouffée, les lois remises en vigueur, l'autorité rendue aux tribunaux, la culture aux campagnes, le respect et l'honneur aux choses saintes, le repos et la libre et paisible possession de leurs biens aux citoyens, et aux sujets de l'empire; les anciennes lois réformées, de nouvelles lois établies avec sagesse: tels furent les fruits du changement introduit par Auguste. C'est en reconnaissance de la félicité *publique* dont on lui était redevable, que les excellents poètes ses contemporains se plurent à chanter ses louanges.

En sa qualité d'empereur, Auguste avait une garde nombreuse, appelée *cohorte prétorienne*. Pour animer ces troupes à veiller avec plus de zèle et de fidélité à la sûreté du prince, le sénat ordonna qu'elles recevraient une double paie.

Il ordonna aussi que la porte de son palais serait toujours décorée d'un laurier surmonté d'une couronne civique: témoi-

gnage subsistant de la reconnaissance publique envers le vainqueur des ennemis de l'État et le sauveur des citoyens.

Un des mois de l'année avait reçu un nouveau nom, en mémoire de Jules-César. C'est le mois de juillet, *julius*. On voulut rendre le même honneur à Auguste, et l'on se déterminait à donner son nom au mois de Septembre dans lequel il était né. Il préféra le mois précédent, pour les raisons énoncées dans le sénatus - consulte dont voici la teneur :

Comme c'est au mois appelé jusqu'ici Sextilis que l'empereur CÉSAR - AUGUSTE a pris possession de son premier consulat, qu'il a célébré trois triomphes, qu'il a reçu le serment des légions qui occupaient le Janicule, qu'il a réduit l'Égypte sous la puissance du peuple romain, qu'il a mis fin à toutes les guerres civiles, ensorte que par tous ces endroits, il paratt que ce mois est et a été tout-à-fait heureux pour cet empire, le sénat ordonne qu'à l'avenir ce mois sera appelé AUGUSTUS. C'est de ce nom altéré que nous avons fait celui d'août.

Quoique Auguste n'eût acquis que cette année un titre légitime pour commander,

il y avait long-temps que l'on était accoutumé à lui obéir. Ainsi, libre des inquiétudes qui accompagnent ordinairement une nouvelle domination, il ne craignit point de s'éloigner de Rome, et il se transporta en Gaule pour en fixer l'administration par un ordre certain et durable. Dans une assemblée générale qu'il tint à Narbonne, il fit publier les lois et les ordonnances suivant lesquelles serait gouverné la province. Il ne changea rien à l'ancienne division des Gaules, sinon qu'il augmenta l'Aquitaine, qui était renfermée entre les Pyrénées et la Garonne. Il en recula les bornes jusqu'à la Loire, et lui ajouta quatorze peuples détachés de la Celtique.

Son dessein, en venant dans les Gaules, était de passer de là dans la Grande-Bretagne. Mais les choses paraissant se pacifier de ce côté, il tourna vers l'Espagne, et ce fut à Tarragone qu'il prit possession de son huitième consulat.

(An. R. 726. Av. J.-C. 26.)

Il s'occupa en Espagne à peu près des mêmes soins qu'il avait pris par rapport à la Gaule.

Cependant Agrippa ne cessait d'augmenter sa gloire en travaillant pour celle d'Auguste : modèle parfait d'un ministre, qui, donnant les meilleurs conseils à son prince, lui en réservait tout l'honneur, et qui, dans les entreprises magnifiques qu'il faisait pour l'utilité publique ou pour l'ornement de la ville, s'oubliait lui-même et cherchait à ne tourner les regards des citoyens que sur l'empereur.

Il mit la dernière main cette année à un grand ouvrage que les guerres civiles avaient obligé de laisser imparfait. C'était ce qu'ils appelaient des *paros*, pour l'usage des tribus et des centuries dans les assemblées du peuple. Dans la dédicace solennelle qu'il en fit, il les appela les *Paros Jules* : nom qui rappelait en même temps la mémoire et de César auteur du projet, et d'Auguste sous qui il avait été amené à sa perfection.

Agrippa acheva l'année suivante le Panthéon, admirable édifice, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui est regardé comme la merveille de l'architecture. Il lui donna le nom de *Panthéon*, qui signifie *assemblée de tous les dieux*, dont il y plaça les représentations : son nom moderne est *Sainte-*

Marie-de-la-Rotonde. On y lit ces mots :
M. AGRIPPA L. F. COS. *tertium fecit* : c'est-à-dire,
M. Agrippa, trois fois consul, a bâti ce temple.

On cite encore d'autres édifices construits par lui : des bains publics ornés de tableaux et de statues : un temple de Neptune, monument de ses victoires navales, où il fit peindre l'expédition des Argonautes. Il n'est point de particulier, et l'on ne peut guère compter d'empereurs, qui aient eu la gloire de contribuer autant qu'Agrippa à l'embellissement de Rome, et à la commodité des habitants de cette capitale de l'univers.

Auguste, pendant son huitième consulat, rouvrit le temple de Janus à l'occasion de différentes guerres, dont les plus importantes sont celles des Astures et des Cantabres en Espagne, et des Salasses au pied des Alpes. Il envoya contre les Salasses Téreñtius Varron Muréna, et s'étant chargé lui-même de la guerre d'Espagne, il prit possession à Tarragone de son neuvième consulat. La guerre contre les Salasses fut terminée par Varron en une seule campagne. Auguste éprouva plus de difficultés dans les guerres d'Espagne : les Cantabres, peuples alertes et pleins de bravoure, le harcelaient conti-

nuellement par de brusques attaques, livrées tantôt à une partie de ses troupes, tantôt à l'autre : et il ne pouvait remporter sur eux aucun avantage décisif, parce qu'ils ne s'éloignaient pas de leurs montagnes, où ils trouvaient une retraite assurée. Lorsque la fatigue et le chagrin du peu de succès, joints à une mauvaise disposition du corps, l'eurent fait tomber malade, et contraint de se retirer à Tarragone, les Barbares, devenus plus hardis par l'absence de l'empereur, osèrent se mesurer de près avec les Romains, et furent battus. Antistius, Furnius, Agrippa lui-même, furent employés pour dompter ces peuples féroces. Ils leur prirent plusieurs villes, ils les poursuivirent jusque sur les montagnes les plus escarpées. En même temps qu'on les poussait si vivement par terre, une flotte romaine les vexait par les descentes qu'elle faisait sur leurs côtes. Enfin, obligés de chercher un asile sur le mont Medullius, ils y furent enfermés par des lignes qui ne leur permettaient point de s'échapper. Alors se voyant en même temps assaillis de toutes parts, ces caractères intraitables, plutôt que de se rendre à l'ennemi, aimèrent mieux, pour la plupart, se

donner la mort par le fer, par le feu, par un poison qu'ils tiraient de l'if ou d'une herbe semblable au persil, et dont ils se munissaient comme d'une ressource contre les coups du sort, parce qu'il faisait mourir sans douleur. Les mères étouffaient leurs enfants pour les préserver de la captivité : et parmi ceux qui furent pris, on remarqua un jeune garçon qui, ayant trouvé une épée, tua, par ordre de son père, ses frères et toute sa parenté. Une femme égorgea de la même façon ceux qui étaient prisonniers avec elle.

Les Astures se défendirent presque avec autant d'opiniâtreté que les Cantabres, et Carisius, lieutenant d'Auguste, eut bien de la peine à les dompter. Ce fut là le dernier exploit d'Auguste ; on ne le vit plus depuis ce temps se mettre à la tête de ses armées. Il négligea même l'honneur éclatant du triomphe, que le sénat lui décernait pour la réduction des Salasses, des Cantabres et des Astures. Il était assez grand pour que ce triomphe n'ajoutât rien à sa gloire. La gloire qui le toucha, ce fut celle d'avoir entièrement pacifié les Espagnes, après deux cents ans d'une guerre presque continuelle,

et il ferma les portes du temple de Janus, pour la seconde fois, depuis la bataille d'Actium.

Pour célébrer sa victoire, Auguste donna des jeux dans son camp, auxquels son neveu Marcellus et son beau-fils Tibère, tous deux fort jeunes, firent en quelque façon les fonctions d'édiles. Il se hâta de produire Marcellus, qu'il regardait comme l'espérance de sa maison, et dont il se proposait de faire le premier et le principal appui de sa puissance. Comme il n'avait point de fils, il le destinait à être son successeur; et afin de l'approcher de plus près de sa personne, il lui donna cette année en mariage sa fille unique Julie.

(An. R. 728. Av. J.-C. 24.)

Ce fut sous le dixième consulat d'Auguste que le sénat le dispensa de l'observation de toutes les lois. Les prérogatives et les privilèges au-dessus de la condition du reste des citoyens s'étendaient du prince à sa famille. Lorsque Auguste fut revenu à Rome, après les réjouissances, les fêtes, les actions de grâces aux dieux pour son heureux retour, le sénat donna à Marcellus le droit

d'opiner au rang des anciens préteurs, et celui de pouvoir être créé consul dix ans avant l'âge prescrit par les lois.

On ne pensait guère alors que Tibère dût parvenir au rang où les circonstances le portèrent dans la suite. Mais c'était une ressource éloignée, qu'Auguste avait intention de se ménager. Il lui obtint du sénat une dispense de cinq ans par rapport à l'âge requis pour les charges; et il le fit désigner questeur en même temps que Marcellus était nommé à l'édilité curule.

(An. R. 729, Av. J.-C. 25.)

Pendant son onzième consulat, Auguste eut successivement pour collègues Muréna, le vainqueur des Salasses, et Cn. Pison, qui s'était auparavant signalé dans le parti républicain. Depuis long-temps l'empereur ne faisait que languir, et ne jouissait que de quelques courts intervalles de santé, troublés par de fréquentes rechutes. Il en eut une, cette année, qui fut près de le mettre au tombeau. Il crut qu'il n'en reviendrait point: ayant mandé les magistrats et les principaux du sénat et de l'ordre des chevaliers, il remit en leur présence au con-

sul Pison le registre général de l'empire, et des instructions sur tout le reste de ce qui appartient au gouvernement, mais il ne se nomma point de successeur : seulement il donna son anneau à Agrippa ; et cette préférence choqua infiniment Marcellus, et étonna tout le monde, parce qu'on n'avait point douté jusque-là qu'il ne destinât son neveu pour lui succéder.

Agrippa, accoutumé à tenir le premier rang auprès de l'empereur, ne pouvait cacher son chagrin sur l'élévation et les espérances de Marcellus ; et celui-ci, neveu d'Auguste, souffrait avec peine de se voir balancé par Agrippa. Auguste, revenu en santé, se crut obligé de sacrifier ce dernier ; et pour déguiser l'abaissement de son plus ancien ami sous des apparences d'honneur, il le fit gouverneur de Syrie. Agrippa ne s'y trompa point, mais traita cet emploi d'honorable exil ; il envoya simplement ses lieutenants en Syrie, et se retira à Mitylène pour y vivre en particulier.

Celui qui avait été l'occasion de sa chute ne jouit pas long-temps de la satisfaction d'avoir éloigné un rival si redoutable. Le jeune Marcellus, à peine âgé

de vingt ans, fut frappé d'une maladie mortelle.

Il fut amèrement regretté du peuple, dont il avait mérité l'estime et l'affection par la sagesse de sa conduite d'une part, et de l'autre, par ses manières affables et populaires. On avait même pris plaisir à se persuader que, s'il devenait un jour le maître, il rétablirait la liberté républicaine, objet dont les Romains continuaient d'être épris, et qui ne sortit de long-temps de leur cœur et de leur mémoire. Tout le monde connaît les beaux vers par lesquels Virgile a déploré sa perte. Lorsque le poète les lut à Auguste et à Octavie, les larmes coulèrent de leurs yeux, leurs sanglots interrompirent plusieurs fois la lecture, et permirent à peine de l'achever. Octavie aimait son fils avec une tendresse inexprimable, et le deuil qu'elle en portadura autant que sa vie. Auguste pareillement ressentit une vive affliction de cette perte. Il fit à son neveu de pompeuses funérailles, qui furent surtout honorées par les gémissements du peuple. Il prononça lui-même son éloge funèbre. Pour perpétuer sa mémoire, il voulut qu'un grand théâtre, commencé par César,

et qu'il acheva, portât le nom de *Marcellus*. Il engagea le sénat à lui décerner une statue d'or avec une couronne de même métal; et l'on enjoignit aux magistrats qui donneraient les jeux romains de placer au milieu d'eux la statue sur une chaise curule, afin que Marcellus, même après sa mort, parût présider avec eux à la cérémonie des jeux.

Dès que Marcellus fut mort, la première attention d'Auguste fut d'apaiser Agrippa, qu'il n'avait éloigné qu'avec répugnance, et qui lui devenait plus nécessaire que jamais. Il ne se pressa pourtant pas de le rappeler, peut-être pour éviter de faire toucher au doigt le véritable motif de son éloignement, et pour ne pas avouer à la face du public qu'il l'avait sacrifié aux ombrages de Marcellus.

Il s'était déjà écoulé huit ans depuis la bataille d'Actium, et l'on s'accoutumait à reconnaître dans Auguste un droit légitime de commander, et à lui obéir comme au chef suprême de la république. Ainsi le consulat, dont il avait cru avoir besoin, tant que sa puissance personnelle n'était pas solidement établie, ne lui sembla plus

bon qu'à quitter, pour acquérir auprès de la multitude le mérite de la modération. On le pressa vivement de se laisser désigner consul pour la douzième fois, mais il avait pris son parti; et pour se mettre à l'abri des instances importunes, il fit un voyage à sa maison d'Albe, et de là il envoya sa démission.

CHAPITRE III.

Auguste refuse la dictature. — Son voyage en Orient. —
Ambassade de deux rois indiens.

(An. R. 750. Av. J.-C. 22.)

Les consuls désignés furent M. Marcellus et L. Arruntius; ce dernier commandait une partie de la flotte d'Auguste à la bataille d'Actium.

A cette époque, Rome fut inondée par les débordements du Tibre, et toute l'Italie fut affligée de maladies contagieuses, et par la disette de vivres. Le peuple, toujours superstitieux, prétendait deviner la cause de ces malheurs, et il s'en prit à ce qu'Auguste était cette année sans aucune magistrature.

Pour remédier à cet inconvénient, source de tant de maux, la multitude s'attroupe, et demande qu'il soit nommé dictateur. Le sénat était assemblé; les séditeux y accourent : et comme les sénateurs refusaient d'entrer dans leurs vues, parce qu'ils connaissaient les intentions de l'empereur, la populace s'emporte avec fureur, et menace de mettre le feu au palais où se tenait leur assemblée. Il fallut céder, alors la multitude victorieuse va présenter les vingt-quatre faisceaux au dictateur désigné. Auguste tint ferme à refuser un titre odieux, qui n'ajoutait rien à la puissance réelle dont il jouissait.

Il n'employa pourtant pas la voie d'autorité pour arrêter la fougue du peuple. Il recourut aux prières, il s'humilia jusqu'à mettre un genou en terre, et déchirer sa robe par-devant, montrant sa gorge nue, pour faire comprendre qu'il aimait mieux recevoir le poignard dans le sein, que la dictature.

Pour donner néanmoins quelque satisfaction à la multitude, il accepta la surintendance des vivres, qu'elle lui offrait en même temps. Comme le soin général de

l'empire ne lui permettait pas d'entrer dans le détail de ce ministère, il ordonna que tous les ans on choisirait deux anciens préteurs, qui, sous son autorité, veilleraient à entretenir dans Rome l'abondance des vivres et à distribuer des blés aux pauvres citoyens.

On offrait encore à Auguste la censure pour toute sa vie, et par une suite du système de modestie apparente qu'il s'était prescrit, il refusa cette dignité.

Tout étant pacifié dans Rome, Auguste entreprit un grand voyage, et voulut visiter toute la partie orientale de l'empire. Il était bien aise sans doute d'y exercer en personne l'autorité suprême qui lui avait été déférée, et il pensait avec raison que la présence du prince contribuerait à y établir solidement l'ordre et la tranquillité.

Mais à peine était-il en Sicile, qu'il se vit obligé de reporter son attention vers Rome, où s'élevèrent des troubles au sujet de l'élection des consuls.

(An. R. 751. Av. J.-C. 21.)

Cet événement lui fit sentir le besoin qu'il avait d'un homme de tête et d'autorité pour

tenir Rome dans le devoir en son absence, et il en saisit l'occasion pour rappeler Agrippa. Il voulut même lui donner un nouveau relief, et l'unir étroitement à sa personne, en lui faisant épouser sa fille, veuve de Marcellus.

Agrippa répondit parfaitement aux intentions et aux espérances de l'empereur. Son rang et ses dignités le rendaient respectable : et les talents rehaussaient encore en lui l'éclat des dignités. Tout fut paisible sous son administration, également ferme et modérée : et Rome s'aperçut peu de l'absence d'Auguste.

Ce prince portait partout les douceurs et les avantages de la paix dont il était l'auteur, sans omettre pourtant la sévérité, lorsqu'il la jugea nécessaire.

En Sicile, il accorda à Syracuse et à quelques autres villes les droits de colonies romaines. En Grèce, il ajouta au domaine des Lacédémoniens l'île de Cythère, pour les récompenser de l'hospitalité qu'ils avaient autrefois exercée envers Livie. Les Athéniens au contraire, qui avaient flatté basement Antoine et Cléopâtre, portèrent alors la peine de leur penchant éternel à l'adula-

tion. Auguste retrancha de leur petit État l'île d'Égine, et la ville d'Érétrie.

Après avoir passé l'hiver à Samos, il se remit en marche, et parcourut l'Asie propre et la Bithynie. Quoique ces provinces, aussi bien que la Grèce, fussent du ressort du peuple, l'empereur ne laissait pas d'y exercer son autorité : il agit partout en arbitre souverain. Il distribua les peines et les récompenses. Il fit des largesses aux uns, il imposa aux autres des taxes.

(An. R. 752. Av. J.-C. 20.)

Le voyage d'Auguste en Syrie donna de l'inquiétude à Phraate, qui, voyant l'empereur romain si voisin de ses États, appréhenda que son dessein ne fût d'y porter la guerre. Il lui renvoya les drapeaux et les prisonniers romains, restes malheureux du désastre de Crassus et de la fuite d'Antoine. Tibère eut l'honorable commission de les recevoir des mains des ambassadeurs du roi des Parthes.

Ce que la mort avait empêché César d'exécuter par les armes, ce qui avait si mal réussi à Antoine, Auguste en venait à bout sans tirer l'épée, et seulement en se mon-

trant. Aussi cet exploit fut-il célébré par tous les témoignages possibles de la joie et de l'admiration publiques. Auguste voulut que les drapeaux retirés des mains des Parthes fussent placés dans le temple de Mars *vengeur*, qu'il avait bâti comme un monument de la victoire de Philippes.

Phraate fit encore envers Auguste une démarche plus soumise : pour marquer sa déférence envers la grandeur romaine, il donna en otage ses quatre fils avec leurs femmes et leurs enfants.

Livie, usant du crédit qu'elle avait sur l'esprit d'Auguste, obtint alors pour Tibère, son fils, le commandement dans la Syrie et dans toutes les provinces d'Orient. L'empereur, à son retour de la Syrie, passa un second hiver à Samos, où il reçut une fameuse ambassade de la part de Pandion et de Porus, rois des Indes. Les ambassadeurs étaient chargés de présents qu'ils firent porter ou conduire à l'audience de l'empereur par huit esclaves nus depuis la ceinture en haut, et parfumés d'aromates. Ces présents consistaient en perles, pierreries, éléphants, et de plus en diverses singularités capables d'attirer l'admiration. C'était un homme

sans bras, qui, avec ses pieds, bandait un arc, faisait partir la flèche, portait à sa bouche une trompette dont il sonnait, et exécutait presque toutes les choses que nous faisons avec nos mains; des tigres, des vipères d'une grandeur extraordinaire; un serpent de la longueur de dix coudées; une tortue de rivière, qui avait trois coudées de long, et une perdrix plus grosse qu'un vautour.

Avec les ambassadeurs indiens était venu un philosophe de la même nation, qui se rendit avec l'empereur à Athènes, et là, après avoir obtenu d'être initié, il déclara qu'ayant joui jusqu'à ce moment d'une prospérité constante, il ne voulait point s'exposer à l'instabilité des choses humaines ni aux caprices de la fortune, et qu'il prétendait les prévenir par une mort volontaire. Il se fit donc dresser un bûcher, sur lequel, nu et frotté d'huile, il sauta en riant, et fut consumé par les flammes.

Pendant qu'Auguste était absent de Rome, le sénat l'avait nommé grand voyer, ou surintendant des grands chemins de l'Italie. Il exerça les fonctions de cette charge par le ministère de deux anciens préteurs, qui

dressèrent sous son autorité le célèbre *milliaire* d'or, c'est-à-dire une colonne occupant l'entrée de la place publique, et d'où partaient tous les grands chemins de l'empire, qui, comme l'on sait, se comptaient par *milles*.

Auguste se rapprochait de Rome, et il était temps qu'il revint. Agrippa, aussitôt qu'il eut mis ordre aux affaires les plus pressantes de la ville, avait passé en Gaule, où il s'était élevé quelques mouvements, et de là en Espagne, pour achever de dompter les Cantabres, révoltés de nouveau. La ville de Rome se trouvant donc sans un modérateur, les troubles y recommencèrent. Le peuple persistait dans sa fantaisie de vouloir à toute force voir Auguste consul, et il n'en nomma qu'un seul. Ce fut une nécessité de recourir à l'empereur, à qui le sénat envoya deux députés de son corps. Auguste priva le peuple pour cette fois de la nomination du consul; il se l'attribua à lui-même, et s'étant déterminé en faveur de l'un des deux députés du sénat, il le renvoya à Rome et le suivit de près.

CHAPITRE IV.

Retour d'Auguste à Rome.— Son deuxième voyage dans les Gaules. — Mort de Virgile et d'Agrippa.

(An. R. 755. Av. J. C.-19.)

A son approche, le sénat s'empressa de lui décerner toutes sortes d'honneurs, en reconnaissance des sages dispositions qu'il avait faites dans toutes les provinces où il avait passé. De tous ces honneurs il ne reçut qu'un autel consacré à la *Fortune du retour*, et une fête anniversaire au jour de son arrivée. On voulait aller au-devant de lui, mais, peu curieux du faste, il entra de nuit dans la ville, suivant la pratique qu'il observait partout où l'on prétendait lui faire des entrées.

Le lendemain étant venu au sénat, il demanda pour Tibère, qu'il avait laissé en Syrie, les ornements de la préture; et pour Drusus, jeune frère de Tibère, la faculté de parvenir aux magistratures cinq ans avant l'âge porté par les lois.

Cette année fut fatale à la poésie et aux

lettres, en ce qu'elle enleva Virgile sans lui laisser le temps de mettre la dernière main à son *Énéide*. Il était allé en Grèce, afin d'y jouir de la tranquillité nécessaire pour limer son poëme, et pour le mettre dans un état où il en fût pleinement content. Auguste étant venu à Athènes dans le même temps, le poète alla lui faire sa cour, et fut apparemment déterminé par l'empereur à revenir avec lui en Italie : il s'embarqua étant déjà malade, et la navigation ayant augmenté son mal, il mourut presque en arrivant à Brindes, âgé d'un peu plus de cinquante ans. On assure qu'en mourant il voulait brûler son *Énéide*, et qu'il en donna l'ordre par son testament. Auguste empêcha que l'on n'exécutât une disposition si rigoureuse. Virgile institua ses héritiers Auguste et Mécène, avec un frère utérin qu'il avait.

(An. R. 734 Av. J.-C. 18)

Agrippa, de retour à Rome après l'expédition contre les Cantabres, devint le collègue d'Auguste dans la puissance du tribunat, qui lui fut conférée pour cinq ans.

Auguste, après avoir pris la précaution de s'associer Agrippa et de montrer ainsi

un vengeur tout prêt à quiconque aurait la pensée d'attenter à sa vie, mit la main à l'œuvre de la réforme, et commença par faire une seconde revue du sénat, qu'il réduisit au nombre de six cents membres.

Après l'importante et délicate opération de la réforme du sénat, l'empereur tourna ses vues vers certains abus généraux, auxquels il tâcha de mettre ordre par de sages lois.

(An. R. 755. Av. J.-C. 17.)

Pendant qu'il s'occupait ainsi de tout ce qui pouvait être avantageux à l'État, sa famille s'accrut, et acquit un nouvel appui par la naissance d'un second fils d'Agrippa et de Julie, qui fut nommé Lucius. Auguste, à qui il importait de montrer au public des successeurs désignés de sa puissance, se hâta d'adopter ses petits-fils, quoique l'aîné ne pût avoir que trois ans et que l'autre vînt de naître. Il leur donna son nom, ensorte qu'ils furent appelés Caius César et Lucius César.

Il célébra cette même année les jeux séculaires, fête si bien chantée par Horace.

(An. R. 756. Av. J.-C. 16.)

Cette année eut pour consuls Domitien, gendre d'Octavie, et qui fut grand-père de Néron et Scipion, frère utérin de l'épouse d'Auguste.

Les mouvements des Germains déterminèrent l'empereur à faire un voyage en Gaule. Ces mouvements furent le commencement d'une guerre qui devint très importante, et la seule considérable, à proprement parler, qui se soit faite sous l'empire d'Auguste. Mécène fut du voyage; Agrippa eut ordre d'aller en Syrie, d'où Tibère était revenu. Ainsi il fallait qu'Auguste choisît un homme de confiance, pour gouverner la ville, pendant qu'il serait absent. Il se reposa sur Taurus Statilius, homme nourri dans les armes, et qui devant toute sa fortune au nouveau gouvernement, avait appris à ne connaître d'autres lois que la volonté du prince.

(An. R. 757. Av. J.-C. 15.)

Pendant que le jeune Drusus, aidé de son frère Tibère, réduisait les Rhétiens et les Vindéliens, Auguste établissait plusieurs colonies dans les Gaules.

Il y eut des villes anciennes qui pour lui témoigner leur affection et leur respect, voulurent porter son nom, *Bibracte*, capitale des Éduens, changea son ancien nom en celui d'*Augustodunum*, dont nous avons fait Autun.

Les Éduens étaient les plus anciens alliés qu'eussent les Romains parmi les Gaulois. Ce fut apparemment ce motif qui détermina Auguste à faire de leur capitale le centre des études et comme l'Athènes des Gaules. Il y établit une école et des professeurs d'éloquence et de littérature, afin de procurer aux esprits des Gaulois le seul avantage qui leur manquât, la culture des lettres et les belles connaissances. Les Gaulois prirent les mœurs en même temps que les connaissances des Romains. Non-seulement ils demeurèrent tranquilles, mais ils s'affectionnèrent à l'empire ; et c'est à quoi contribua beaucoup l'école d'Autun, qui était encore florissante plus de trois siècles après sous Constantin et ses enfants.

(An. R. 738. Av. J.-C. 14.)

En Orient, Agrippa soutenait la gloire de sa sagesse et de sa valeur. Hérode, qui

avec de grands vices avait des talents supérieurs, acquit auprès d'Agrippa beaucoup de crédit et de considération. Sur la recommandation du prince, il accorda sa protection aux Juifs répandus dans l'Asie-Mineure, les maintint dans la possession des droits de citoyens des villes où ils étaient établis, et défendit qu'on les troublât dans l'exercice de leur religion. Il vint lui-même à Jérusalem, où il fut reçu magnifiquement par Hérode, et il y offrit à Dieu un sacrifice solennel.

(An. R. 759. Av. J.-C. 13.)

Après trois ans d'absence, Auguste revint à Rome, laissant Drusus dans les Gaules pour y achever le cens et réprimer les courses des Germains. Le sénat avait ordonné que, pour remercier les dieux du retour du prince, on dressât un autel dans le lieu des assemblées, et que le jour de son entrée fût un jour de grâce pour les criminels qui s'adresseraient à lui. Auguste refusa ces honneurs immodérés, et il voulut même, suivant sa coutume, entrer de nuit dans la ville pour éviter le concours de tous les ordres qui se préparaient à sortir au-devant

de lui. Le lendemain il reçut dans son palais les respects de la multitude : après quoi il monta au Capitole et fit hommage à Jupiter des lauriers dont ses faisceaux étaient couronnés. De là il se transporta au sénat pour y rendre compte, de la manière dont il avait administré les affaires publiques dans la province.

Agrippa étant revenu des provinces de l'Orient à Rome, y reçut une nouvelle preuve de l'estime et de la bienveillance d'Auguste, qui lui prorogea la puissance tribunitienne pour cinq ans. La grandeur et la haute fortune d'Agrippa semblaient ainsi s'affermir de plus en plus. Mais ce fut un bien de courte durée. Il touchait au terme de ses prospérités et de sa vie. Car ayant été envoyé sur-le-champ contre les Pannoniens, qui faisaient quelques mouvements, et ayant pacifié le pays par sa seule présence, à son retour en Italie il fut attaqué en Campanie d'une maladie aiguë, qui l'emporta en très peu de temps.

(An. R. 740. Av. J.-C. 12.)

Auguste, à la première nouvelle qu'il reçut de la maladie d'Agrippa, partit de

Rome pour se rendre auprès de lui. Mais il aprit sa mort en chemin. Ainsi tout ce qu'il put faire pour un ami si fidèle, et à qui il devait tant, ce fut d'honorer sa mémoire par de magnifiques funérailles, dans lesquelles il prononça lui-même son éloge.

La mort d'Agrippa éleva Tibère d'un degré et l'approcha de plus près d'Auguste, dont il devint le gendre. Ce ne fut point par inclination que ce prince se résolut à faire entrer Tibère dans sa famille, en lui donnant sa fille en mariage. Mais il avait besoin d'un second, qui le soulageât d'une partie du faix du gouvernement, spécialement en ce qui regardait les guerres contre les Barbares. Drusus était chargé de celle contre les Germains, où il acquérait beaucoup de gloire. En même temps les Pannoniens ayant appris la mort d'Agrippa, commençaient à se remuer de nouveau.

Aussitôt après son mariage, Tibère eut ordre de marcher contre eux, il les réduisit aisément au devoir. En considération de ces exploits, le sénat voulait lui décerner le triomphe; mais Auguste fut plus réservé, et ne lui accorda que les ornements de triomphateur.

CHAPITRE V.

Guerre contre les Germains. — Prorogation de la puissance d'Auguste. — Victoire de Drusus. — Mort de Mécène et d'Horace. — Naissance du Christ.

(An. R. 740. Av. J.-C. 12.)

Cette année est le commencement des exploits par lesquels Drusus mérita, comme Agrippa les avait mérités dans les campagnes précédentes, la gloire et le titre d'un des plus grands capitaines du siècle d'Auguste.

Il y avait déjà bien long-temps que les Germains, peuples essentiellement guerriers, cherchaient à pénétrer dans les Gaules pour y porter le ravage. Agrippa et Tibère s'étaient mesurés avec eux dans plusieurs rencontres et les avaient repoussés en l'an de Rome 736. La guerre commença à devenir sérieuse sous Lollius, qui fut surpris et défait par les Sicambres, qui enlevèrent l'aigle de la cinquième légion : c'est cette disgrâce qui avait déterminé Auguste à se transporter pour la seconde fois dans les Gaules, qu'il pacifia ; il en repartit en y laissant le jeune Drusus, mais son

éloignement fut comme un signal aux Siccambres de recommencer leurs invasions, et une partie des Gaules, voisine du Rhin, lasse du joug des Romains, fit cause commune avec ces Barbares. Drusus soumit par les armes les villes rebelles; il profita ensuite d'une fête pour convoquer une assemblée générale de la nation, et tâcher d'y concilier tout-à-fait les esprits à la domination romaine.

Cette fête avait pour objet la dédicace d'un temple bâti en l'honneur d'Auguste, près de Lyon, au confluent de la Saône et du Rhône. Soixante peuples gaulois en avaient fait les frais, et y avaient placé soixante statues qui les représentaient. L'assemblée que Drusus y avait convoquée tourna au gré de ses vœux, et il fit si bien, que non-seulement il ne fut point question de révolte parmi les Gaulois, mais qu'ils lui fournirent avec affection des secours pour la guerre contre les Germains.

Ce général ayant sagement commencé par pacifier l'intérieur de la province, songea ensuite à tourner ses armes contre les ennemis du dehors; il passa le Rhin, et alla attaquer dans leur pays les Usipiens et les

Sicambres, leur rendant ainsi les ravages qu'ils avaient tant de fois exercés sur les terres des Romains. Il vainquit aussi les Marcomans, qui habitaient alors le pays que nous appelons *cercle de Franconie*.

Il fit plus, il résolut d'entrer par mer en Germanie, afin de porter tout d'un coup la guerre sur les bords de l'Ems et du Weser, sans fatiguer ses troupes.

Drusus ayant donc assemblé une flotte sur le Rhin, descendit ce fleuve, puis son canal, d'où passant dans l'Issel, il entra le premier des Romains dans l'océan Germanique. Il commença par subjuguier ou s'attacher les Frisons; puis il vainquit les Bructères dans un combat naval. Il construisit un fort à l'embouchure de l'Ems, vis-à-vis de l'endroit où s'est depuis formée la ville d'Embden. De là ayant ramené heureusement sa flotte et son armée, il distribua ses troupes en quartiers d'hiver, et vint à Rome recevoir les justes applaudissements qui étaient dus à ses exploits.

(An. R. 741. Av. J.-C. 11.)

Dès le commencement du printemps suivant, Drusus vint rejoindre son armée; il

repassa le Rhin, et eut encore affaire aux Sicambres, aux Usipiens et aux Tenctères; ensuite il s'avança contre les Chérusques, et jusqu'au Weser. La crainte de la disette et les approches de l'hiver l'empêchèrent de passer ce fleuve. Il retourna donc sur ses pas. Les peuples ligués le harcelèrent dans sa retraite, et l'enfermèrent dans un vallon creux et étroit, où sa perte et celle de son armée paraissait inévitable. Les Barbares le crurent ainsi, et ce fut ce qui sauva les Romains: ils vinrent attaquer en désordre ceux qu'ils pensaient être une proie assurée pour eux, et ils furent repoussés avec perte. Drusus, pour les tenir en bride, bâtit deux forts, où il laissa garnison: l'un au confluent de la Lippe et de l'Alm, et l'autre dans le pays des Cattes, sur la rive même du Rhin. Pour ces nouveaux succès, le sénat décerna à Drusus les ornements du triomphe, l'honneur de l'ovation et la puissance proconsulaire. En même temps qu'Auguste prit pour lui le titre d'*imperator* à l'occasion des victoires de Tibère en Pannonie et de Drusus en Germanie, le sénat ne permit ni à l'un ni à l'autre de se l'attribuer.

(An. R. 742. Av. J.-C. 10.)

Auguste crut devoir venir établir de nouveau sa résidence dans la Gaule lyonnaise, pour être plus à portée de diriger les opérations de la campagne, et d'envoyer à Drusus les secours qui pourraient lui être nécessaires. Les Cattes qui, jusqu'alors avaient paru affectionnés aux Romains, étant réunis cette année avec leurs compatriotes, Drusus maintint toujours la supériorité des armes romaines sur la ligne germanique ainsi fortifiée, et défit en plusieurs rencontres et les anciens rebelles et leurs nouveaux alliés.

L'année suivante, Drusus parvint au consulat; mais il trouva la mort dans le sein des honneurs et de la victoire.

(An. R. 745. Av. J.-C. 9.)

Cette année, la dernière de sa vie, ayant traversé le pays des Cattes, Drusus pénétra jusque chez les Suèves qui avaient formé une puissante armée de leurs troupes, jointes à celle des Chérusques et des Sicambres. Ces trois peuples réunis se croyaient assurés de vaincre; mais ils furent battus, et

devinrent la proie de Drusus et des Romains.

Drusus, demeuré maître de tout les pays, passa le Weser, et vint fort près de l'Elbe où il mourut; Dion dit de maladie, Tite-Live, d'une chute de cheval.

Dès qu'Auguste eut reçu à Pavie la nouvelle de l'accident arrivé à Drusus, il fit partir sur-le-champ Tibère, qui, vainqueur des Pannoniens, des Daces et des Dalmates, était venu se rendre auprès de lui. Tibère trouva Drusus encore vivant; et celui-ci, dans ses derniers moments, eut encore assez de force pour donner ordre à son armée d'aller au-devant de son frère, et pour lui faire rendre tous les honneurs qu'exigeait la supériorité du rang et de l'âge. Bientôt après il expira, emportant les regrets de tous ses soldats et de tous les Romains. On se mit en devoir de conduire le corps à Rome, et il y fut porté d'abord sur les épaules des centurions jusqu'aux quartiers des légions près du Rhin, Tibère précédant à pied la pompe funèbre. De là, en avançant vers l'Italie, les sénateurs et les magistrats des villes qui se trouvaient sur le chemin le recevaient à l'entrée de leur territoire, et le conduisaient à la frontière

opposée. Auguste lui-même, au plus fort de l'hiver, vint au-devant jusqu'à Pavie, et accompagna le corps jusqu'à Rome.

Drusus mourut au milieu de ses triomphes, à l'âge de 30 ans; il avait épousé Antonia la jeune, seconde fille d'Antoine et d'Octavie. Il eut trois enfants, Germanicus, Claude, qui fut dans la suite empereur, et Livie, qui fut mariée à son cousin-germain Drusus, fils de Tibère.

(An. R. 744. Av. J.-C. 8.)

La mort de Drusus avait laissé les affaires de la Germanie dans une situation flottante et incertaine. Tibère fut chargé d'aller achever l'ouvrage glorieusement commencé par son frère.

Tibère força une partie des Suèves et des Sicambres à se soumettre, et en transporta quarante mille en deçà du Rhin: ainsi la nation si renommée des Sicambres sembla comme éteinte par cette transmigration.

De plus, un essaim de Marcomans, frappés de la disgrâce de leurs compatriotes, quittèrent, sous la conduite de Maroboduus, le voisinage du Rhin et les bords du Mein, et s'enfoncèrent dans la Bohême. Ainsi tout

devint calme entre le Rhin et l'Elbe ; tout reconnut les lois romaines. Tibère reçut, avec la permission d'Auguste, le titre d'*imperator* et l'honneur du triomphe.

La Germanie étant pacifiée, il ne resta plus ni guerre ni trouble dans toute l'étendue de la domination romaine. Ainsi Auguste recueillant par cette paix universelle le plus doux fruit de ses travaux et de la sagesse de son gouvernement, ferma alors, pour la troisième fois, le temple de Janus, qui demeura en cet état pendant un espace d'environ douze ans.

C'est au milieu de ces applaudissements de tout l'univers qu'Auguste reçut la quatrième prorogation de la puissance impériale, qu'il avait feint de n'accepter d'abord que pour dix ans. La seconde prorogation, en 734, avait été de cinq ans ; mais elle fut suivie d'une autre pareille. Après les vingt ans révolus, il fit de nouveau le semblant de vouloir se démettre, et il se laissa pourtant persuader de reprendre, encore pour dix ans, un fardeau si doux à son ambition, et dont, après tout, il était avantageux au genre humain qu'il demeurât chargé.

Cette année la mort enleva à Auguste sa sœur Octavie, depuis douze ans inconsolable de la perte de son fils Marcellus. L'empereur, qui avait toujours beaucoup aimé sa sœur, lui rendit tous les honneurs imaginables, et prononça son éloge funèbre dans le temple érigé en l'honneur de César.

La mort de Mécène fut un nouveau sujet d'affliction pour Auguste. Quoique la faveur de cet ancien confident et ministre fût un peu déchue dans les derniers temps, Auguste se connaissait trop en mérite pour ne pas regretter le compagnon de toutes ses grandes entreprises.

Plein de vigueur pour les affaires, Mécène était mou jusqu'à l'excès dans sa conduite domestique. Mais ce qui est le plus honorable pour ce célèbre ministre, c'est qu'il fut doux et humain, c'est qu'il aimait les lettres, et qu'il protégea ceux qui s'y distinguaient. En instituant par un testament Auguste son héritier, il lui recommanda Horace en ces termes : *Souvenez-vous d'Horace comme de moi-même.*

L'empereur lui-même ne croyait pas se dégrader en se familiarisant pareillement avec Horace, qui, au talent de la poésie,

joignait toute la finesse et toute la délicatesse nécessaires pour le commerce des grands. Auguste badinait avec lui par lettres, presque comme avec un égal. Cette même année, Horace fut enlevé par une maladie soudaine et si violente, qu'elle ne lui permit pas de faire de testament. Il n'eut que le temps de dire de vive voix qu'il nommait Auguste son héritier.

(An. R. 745. Av. J.-C. 7.)

Tibère, nommé consul pour la seconde fois, partit pour la Germanie, où l'on craignait quelques mouvements, mais il ne s'y passa rien de mémorable.

(An. R. 746. Av. J.-C. 6.)

Les fils adoptifs d'Auguste, Caius César et Lucius, nés dans la grandeur, manifestaient dès l'âge le plus tendre une ambition démesurée. Cette année, Lucius, à peine âgé de onze ans, vint au théâtre provoquer les applaudissements des grands et de la multitude, et devenu plus hardi, il osa solliciter le consulat pour son frère âgé de quatorze ans, et portant comme lui la robe de l'enfance. Auguste tint ferme par rap-

port au consulat; mais il accorda à Caius une place de pontife et le droit d'assister et de prendre rang au sénat. En même temps il décora Tibère de la puissance tribunitienne pour cinq ans, et lui donna la commission d'aller en Arménie pour apaiser les séditions qui y fomentaient.

Cette conduite mitoyenne mécontenta tout à la fois son fils et son gendre. Caius fut piqué de voir qu'on lui opposât Tibère : et celui-ci, regardant la commission d'aller en Arménie comme un honnête exil, résolut de s'exiler tout de bon. Il laissa à Rome sa femme et son fils, et s'en alla à Ostie, s'embarquer pour l'île de Rhodes. Là il eut tout le temps de s'ennuyer dans sa retraite qui fut de sept ans entiers.

(An. R. 747. Av. J.-C. 5.)

Auguste semblait avoir renoncé au consulat; qui lui avait été offert plusieurs fois, et qu'il avait constamment refusé. Après un intervalle de dix-sept ans, il voulut s'en décorer de nouveau, non pour lui-même, mais pour son fils Caius, qui, entrant alors dans sa quinzième année, allait prendre la robe virile. Dès que celui-ci l'eut prise, le

sénat et le peuple le désignèrent consul pour entrer en charge dans cinq ans; et les chevaliers romains lui déférèrent le titre nouveau de *prince de la jeunesse*.

Si pendant l'année 748 l'histoire romaine est stérile, celle de la religion chrétienne offre un grand événement, la naissance du libérateur promis au genre humain, et attendu depuis quatre mille ans. Auguste concourut sans le savoir à l'exécution des décrets de la Providence, par le dénombrement qu'il avait ordonné trois ans auparavant, et qui s'exécutait en Judée au temps de la naissance de Jésus-Christ, arrivée le 25 décembre de cette année ¹.

¹ Il est utile de faire observer que la naissance de J.-C. précède de quatre ans l'ère chrétienne dont nous nous servons, et qu'au lieu de dater les années de J.-C. du 25 décembre, l'usage est de ne les dater que du 1^{er} janvier suivant.

CHAPITRE VI.

Malheurs domestiques d'Auguste. — Guerre contre les Parthes. — Mort de Caius et de Lucius. — Tibère adopté par l'empereur. — Auguste pardonne à Cinna.

(An. R. 748-749. Av. J.-C. 5.)

L'histoire romaine, par suite de la paix profonde qui régnait alors dans l'univers, est stérile en événements dignes d'intérêt, si on en excepte la mort d'Hérode, roi de Judée.

(An. R. 750. Av. J.-C. 2.)

Lucius, le plus jeune des fils adoptifs d'Auguste, étant parvenu à l'âge où son frère avait pris la robe virile, l'empereur se revêtit du consulat, qui fut son treizième et dernier, afin de lui donner avec plus de majesté la robe virile. Il souffrit, ou plutôt il fit en sorte qu'on lui déférât les mêmes honneurs dont Caius jouissait, et spécialement le titre de *prince de la jeunesse*, et la désignation au consulat pour l'exercer cinq ans après.

Tacite a dit, dans son style républicain, que les malheurs domestiques d'Auguste

ont vengé la république du trop heureux ascendant qu'il avait pris sur elle. C'est à cette époque que ces malheurs commencèrent à éclater, et que ce prince tout brillant de gloire, se vit couvert d'opprobre à la face de l'univers par les honteux dérèglements de sa fille Julie, qu'il avait ignorés jusqu'alors.

Après lui avoir fait signifier un acte de divorce au nom de Tibère, il la relégua dans la petite île de Pandataire sur les côtes de Campanie.

On conçoit bien qu'usant d'une telle sévérité à l'égard de sa fille, il n'était pas disposé à traiter ses corrupteurs avec indulgence. Le nombre en était très grand, et parmi eux figuraient les noms les plus illustres de Rome : Jules Antoine, fils du triumvir, et quelques autres subirent la peine de mort. La plupart en furent quittes pour l'exil.

Cependant les troubles de l'Arménie, qui avaient servi de prétexte à la commission donnée à Tibère de se transporter en Orient, croissaient de plus en plus, et devenaient tout-à-fait dignes de l'attention de l'empereur. Provoqué par les Parthes, il dut se

mettre en devoir de réprimer leur audace. Agé alors de plus soixante ans, et déshabitué dès long-temps de prendre lui-même le commandement de ses armées, il ne voyait aucun des grands à qui il pût se fier assez pour le revêtir d'une puissance dont il était trop facile d'abuser. Ne voulant point sortir de sa famille, il résolut d'envoyer en Arménie, avec l'autorité de proconsul, Caius son fils, qui n'était que dans sa dix-neuvième année.

(An. R. 751. Av. J.-C. 1.)

Lorsque Caius partit, Auguste le quitta avec ce vœu remarquable : « Je vous souhaite, « mon fils, la valeur de Scipion, l'amour des « peuples tel que l'a obtenu Pompée, et ma « fortune. » Il s'en fallut de beaucoup que ce vœu n'eût son accomplissement.

Le roi des Parthes ne s'effraya pas d'abord des préparatifs que les Romains faisaient contre lui ; mais lorsqu'il sut l'arrivée de Caius en Syrie, il fit des soumissions à Auguste. Pendant ces négociations, Caius avançait en traversant la lisière de l'Arabie.

(An. R. 752. De J.-C. 2.)

Il passa toute l'année de son consulat, qui

est la première de l'ère chrétienne, hors des terres de l'empire, faisant la guerre aux Parthes; et leur roi se soumit sans difficulté à la loi qu'Auguste lui imposait de ne plus se mêler des affaires d'Arménie. L'ouvrage de la paix fut entièrement consommé par une entrevue de Phraate et de Caius dans une île de l'Euphrate.

(An. R. 754. De J.-C. 5.)

Tigrane, que le seul secours des Parthes avait maintenu sur le trône d'Arménie, ne s'était pas plus tôt vu abandonné de ses protecteurs, qu'il avait eu recours aux prières, et comme Artabaze qu'il avait détrôné était mort, il croyait pouvoir obtenir d'être laissé en possession de la couronne. Auguste, à qui il s'était adressé directement, le renvoya à Caius. La décision du jeune prince ne lui fut pas favorable. Il fallut en venir aux armes, et Caius entra hostilement en Arménie. S'étant engagé témérairement à une conférence avec des ennemis perfides, il y reçut une blessure dont il mourut à Limyre, en Lycie.

Lucius son frère était mort dix-huit mois auparavant à Marseille : ainsi s'évanouirent

tous les projets qu'Auguste établissait sur deux jeunes princes qui devaient être les héritiers de sa puissance et de son nom.

(An. R. 755. De J.-C. 4.)

Lorsque la mort de Caius César arriva, Tibère, depuis deux ans, était de retour à Rome. A force d'instances de sa part, et par l'intercession de Livie, Auguste s'était laissé fléchir; mais il avait exigé que Tibère y menât une vie privée et ne prît aucune part aux affaires du gouvernement. A son arrivée, Tibère donna la robe virile à son fils Drusus, et aussitôt lui cédant sa maison, qui était celle de Pompée, il alla habiter celle de Mécène aux Esquilies: là, il vécut tranquille et sans emploi jusqu'à la mort de Caius, qui eut lieu le 21 février de cette année; le 27 juin suivant, Auguste, n'ayant plus d'autre héritier, l'adopta, et demanda pour lui la puissance tribunitienne. En même temps, l'empereur adopta également Agrippa Posthume, le dernier de ses petits-fils, et il obligea Tibère à adopter à son tour son neveu Germanicus. Il n'y avait alors que l'adoption d'Agrippa qui pût faire quelque ombrage à Tibère; mais bientôt cet

unique rival prit soin de le délivrer de toute inquiétude : c'était un génie féroce et grossier. Ses invectives contre Livie et sa mauvaise conduite envers Auguste furent telles, que celui-ci l'envoya en exil perpétuel dans l'île de Planasie, au midi de l'île d'Elbe. Pour achever ici tout ce qui regarde les malheurs domestiques d'Auguste, nous ajouterons que l'aînée de ses petites-filles, Julie, mariée à Lucius Paulus, imita les dérégléments de sa mère, et força son aïeul à la reléguer dans l'île de Trimète, peu loin des côtes de l'Apulie.

De tous les événements de cette année, le plus glorieux pour Auguste est le pardon qu'il accorda à Cinna : c'est un fait qui est devenu extrêmement célèbre parmi nous, parce qu'il a fourni la matière d'un des chefs-d'œuvre de notre théâtre.

Cinna, petit-fils de Pompée, fut dénoncé à Auguste comme chef d'une conspiration tramée contre lui. Le crime était avéré et ne pouvait souffrir aucun doute. Auguste résolut de faire justice du perfide, et indiqua à cet effet pour le lendemain un conseil de ses amis.

L'intervalle de la nuit donna lieu à des

réflexions dont il fut violemment agité. Pous-
sant fréquemment des soupirs, il parlait
seul avec lui-même, et il exprimait vive-
ment les différentes pensées qui naissaient
dans son esprit, et qui se combattaient l'une
l'autre.

Livie était témoin de toutes ces agita-
tions : « Voulez-vous, lui dit-elle, écouter
« le conseil d'une femme ? Jusqu'ici vous
« n'avez rien gagné par la sévérité ; une cons-
« piration punie a semblé une semence qui
« en faisait naître une nouvelle. Essayez main-
« tenant de la clémence. Pardonnez à Cinna :
« il ne peut plus vous nuire, et la grâce que
« vous lui ferez peut devenir très utile à
« votre réputation. »

Auguste fut ravi d'avoir trouvé un en-
couragement au parti vers lequel il pen-
chait déjà par lui-même. Il remercia Livie,
contremanda ses amis, et ayant appelé Cinna
seul, il fit sortir tout le monde de sa cham-
bre, lui ordonna de s'asseoir et lui parla en
ces termes : « Je vous ai trouvé, Cinna, dans
« le camp de mes ennemis. Je vous ai ac-
« cordé la vie, je vous ai rendu votre patri-
« moine. Vous êtes aujourd'hui dans une si-
« tuation si florissante que plusieurs des

« vainqueurs portent envie à la condition
 « du vaincu. Après que je vous ai comblé de
 « tant de bienfaits, vous voulez m'assas-
 « siner! »

A ces mots Cinna, s'écrie et proteste de son innocence. Auguste reprend la parole, achève de le confondre et finit par ces paroles sublimes : « Je vous fais grâce de la
 « vie une seconde fois, Cinna. Je vous ai
 « épargné, quoique vous fussiez mon en-
 « nemi : je vous pardonne maintenant que
 « vous avez ajouté à ce titre ceux de traître
 « et de parricide. Commençons d'aujourd'hui
 « à être amis sincèrement. Piquons-nous d'é-
 « mulation, moi pour soutenir mon bien-
 « fait, vous pour y répondre : efforçons-nous
 « de rendre douteux s'il n'y aura de ma
 « part plus de générosité, ou de la vôtre plus
 « de reconnaissance. »

A un langage si noble il joignit les effets : il donna à Cinna le consulat pour l'année suivante. Cinna, de son côté, devint ami fidèle du prince à qui il était deux fois redevable de la vie. Ce ne fut pas le seul fruit qu'Auguste tira de sa clémence en cette occasion. Elle acheva de lui gagner tellement tous les cœurs, que depuis ce temps il ne se forma

plus aucune conspiration contre sa personne.

CHAPITRE VII.

Campagnes de Tibère. — Défaite de Varus. — Triomphe de Tibère. — Mort d'Auguste.

(An. R. 755. De J.-C. 4.)

Quelques mouvements de guerre élevés depuis trois ans dans la Germanie avaient été facilement apaisés, lorsque, cette année, leur gravité parut à Auguste une raison suffisante pour ouvrir de nouveau le temple de Janus, qui ne fut refermé qu'après sa mort. Tibère, immédiatement après son adoption, fut envoyé pour pacifier ces provinces et remporta d'abord de grands succès. Il nettoya tout le Bas-Rhin, passa le Weser et fit rentrer les Chérusques dans le devoir. Puis il revint à Rome passer l'hiver.

(An. R. 756. De J.-C. 5.)

Dès le commencement du printemps, il retourna en Germanie, et y poussa la guerre avec vivacité, tant par mer que par terre. Il pénétra dans le cœur du pays avec ses légions,

soumit les Cauques, dompta les Lombards, qui habitaient alors la *marche de Brandebourg* sur les deux rives de l'Elbe. Dans toute cette expédition, il ne se donna qu'un seul combat, où les Barbares, ayant voulu surprendre l'armée romaine, furent repoussés et taillés en pièces. Les Germains demandèrent humblement la paix. Tibère la leur accorda, et une seconde fois il eut la gloire de réduire tout le pays depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe à reconnaître les lois des Romains.

(An. R. 757. De J.-C. 6.)

Après avoir soumis une partie considérable de la Germanie, Tibère se proposa d'étendre ses conquêtes en attaquant *Maroboduus*, roi des Marcomans. Mais alors survint tout d'un coup la révolte des Pannoniens, des Dalmates et de tous les peuples de ces contrées, qui força les Romains de s'occuper d'un danger plus pressant. Tibère conclut un traité avec Maroboduus, et tourna toutes ses forces contre les Pannoniens et les Dalmates.

Les rebelles se trouvèrent en armes au nombre de deux cent mille hommes de pied

et huit mille chevaux. Dans le premier mouvement de la révolte, tous les citoyens romains qui se trouvaient dans la contrée furent égorgés ou faits esclaves, les garnisons taillées en pièces, et les postes qu'elles occupaient emportés.

L'alarme se porta jusqu'à Rome. La constance d'Auguste fut ébranlée. On lui entendait dire, que si l'on n'y prenait garde, on pourrait voir l'ennemi au pied des murs de la capitale de l'empire.

Tibère survint et prit la conduite générale de la guerre, qu'il gouverna avec plus de prudence que de force, et cherchant à mater les ennemis par la disette, quoiqu'il eût sous ses ordres quinze légions et un égal nombre de troupes auxiliaires. Mais il ménageait le soldat, et jamais aucune occasion de battre l'ennemi, quelque favorable qu'elle fût, ne le tenta, si elle devait coûter beaucoup de sang.

Auguste, d'abord peu content de cette prolongation de la guerre, pour l'obliger de s'évertuer, lui envoya Germanicus, à la tête de levées faites à Rome et dans l'Italie. Il comptait sur l'activité de ce jeune prince dans la vigueur de l'âge, et sur son cœur

généreux et incapable de s'ouvrir à aucune pensée contraire à son devoir.

(An. R. 759. De J.-C. 8.)

La troisième année de la guerre, les rebelles, ruinés et consumés par la faim, accablés par les maladies, désirèrent la paix : les Pannoniens mirent bas les armes les premiers, et il ne s'agit plus que de pousser les Dalmates, qui, après avoir été les premiers à se révolter, furent les plus opiniâtres dans leur rébellion.

(An. R. 760. De J.-C. 9.)

Bientôt ceux-ci n'eurent plus d'autre ressource que de se renfermer dans Andetrium près de Salones, et dans Arduba. La première de ces deux places fut assiégée par Tibère, et l'autre par Germanicus.

Le siège d'Andetrium fut une opération difficile et pénible.

Arduba n'aurait pas coûté moins de peine à Germanicus, si la division ne se fût pas mise parmi les assiégés dont une partie ouvrit les portes aux Romains.

Ce fut là le dernier exploit de cette guerre la plus importante et la plus terrible que

les Romains aient eu à soutenir depuis les guerres puniques.

Auguste en jugea ainsi. Il se transporta à Rimini pour être plus voisin des lieux où se faisait la guerre, et plus à portée d'être consulté et de donner ses ordres.

La victoire de Tibère soumit aux Romains un grand pays. C'est ce qu'ils appelaient l'Illyrie.

On lui décerna le triomphe ainsi qu'à Germanicus, et beaucoup d'autres honneurs. Mais la joie de la victoire sur les Pannoniens et les Dalmates se faisait à peine sentir des Romains, dans la consternation où les avait jetés le désastre de Varus en Germanie, le plus sanglant et le plus complet qu'ils eussent souffert depuis la défaite de Crassus. Ce Varus, alors gouverneur de ces peuples, avait commis chez eux toute espèce d'exactions. Pendant qu'il aigrissait ainsi ces sauvages intraitables, il ne prenait aucune précaution pour se garantir de leur ressentiment. Ils ne respiraient que la révolte, et la sécurité de Varus leur présentait l'espérance de réussir. Ils n'avaient besoin que d'un chef qui dirigeât l'entreprise, et ils en trouvèrent un dans Arminius, jeune

homme de la première noblesse des Chérusques, brave, fécond en ressources, adroit et rusé.

Celui-ci s'appliqua à fomenter et à accroître l'indolence du gouverneur, et s'insinua dans sa familiarité tout en prenant ses mesures pour le surprendre et le tailler en pièces avec ces légions.

Lorsque le moment fut venu, la révolte éclata dans les cantons les plus éloignés ; et les petits pelotons de Romains qui s'y trouvaient dispersés et séparés les uns des autres furent d'abord égorgés. Varus, avec trois légions, marcha contre les rebelles, et Arminius resta derrière, lui faisant croire qu'il se proposait de lui amener incessamment un puissant renfort. En effet il avait ses troupes déjà assemblées sous leurs chefs particuliers, mais c'était pour une vue bien différente de celle qu'il donnait à entendre. Il n'eut qu'à les réunir en un seul corps et à se mettre à leur tête ; et bientôt il rejoignit Varus dans un défilé tout entouré de bois et de montagnes.

Pendant la nuit les Romains, au moment qu'ils s'y attendaient le moins, se virent assaillis par ceux avec qui ils vivaient la

veille comme avec des alliés et des amis. Les légions de Varus étaient d'excellentes troupes, et pouvaient passer pour l'élite des légions romaines, par la bonne discipline, par la bravoure. par l'expérience dans le métier de la guerre. Mais que peut la valeur contre des obstacles supérieurs à toutes les forces humaines, contre la surprise, l'horreur des ténèbres, un pays inconnu, des forêts, des marécages et encore une tempête horrible qui se mit de la partie ? Les Romains résistèrent néanmoins avec courage, et obligés d'abandonner leur camp, ils se retirèrent sur une petite hauteur, où ils commencèrent à se retrancher. Les vainqueurs, ayant poursuivi ces déplorables restes, les attaquèrent avec une nouvelle furie. Varus fut blessé dans ce second combat, et ne voyant aucune ressource, il se perça de son épée.

La mort du général acheva de décourager les Romains. Le désespoir les saisit et en porta quelques-uns à se tuer de leur propre main : d'autres aimèrent mieux, en combattant opiniâtrément, se faire tuer par les ennemis. Un lieutenant de Varus entreprit de se sauver avec la cavalerie ; mais, pour-

suivi et atteint par les Germains, il n'eut pas un meilleur sort que l'infanterie, et périt lui et tous ceux qui l'accompagnaient. Tous les prisonniers furent impitoyablement mis à mort. Ainsi les trois légions de Varus furent entièrement détruites.

Lorsque ce désastre fut su à Rome, la douleur y fut extrême. Auguste en donna l'exemple; non-seulement il prit le deuil et laissa croître sa barbe et ses cheveux, mais il s'écriait souvent: « Varus, rends-moi mes légions. » Tant qu'il vécut, le jour de cette défaite fut pour lui, tous les ans, un jour de tristesse et d'amertume.

L'effroi, dans les premiers moments, marcha de pair avec la douleur; mais on pensa bientôt à réparer les pertes que l'on avait faites, et l'on résolut d'envoyer de nouvelles troupes sur le Rhin.

Auguste choisit Tibère pour commander ces troupes. Ainsi se passa la fin de cette année, qui est le temps où Ovide fut relégué à Tomes en Scythie, sur les bords du Pont-Euxin.

(An. R. 761. De J.-C. 10.)

Tibère partit au printemps pour la Ger-

manie. D'abord il tint la main très exactement à l'observation de la discipline; puis ne se contentant pas d'assurer à l'empire la possession du Rhin, mais jugeant que pour ôter l'envie aux Germains de passer en Gaule, il était nécessaire de porter la guerre dans leur pays, il y entra avec de grandes forces, et marchant en bon ordre, ne négligeant aucune des précautions que la prudence exige, il parcourut toute la contrée, ravagea les campagnes, brûla les bourgades, mit en fuite tous ceux qui osèrent l'attendre, et après avoir ainsi rétabli la réputation des armes romaines, il ramena sans aucune perte ses légions dans les Gaules.

(An. R. 762. De J.-C. 11.)

Au printemps, il passa de nouveau le Rhin, ayant avec lui Germanicus, et il réitéra les mêmes ravages que l'année précédente. Les Germains, en ne se montrant nulle part en corps d'armée, s'avouèrent vaincus. Arminius sentait qu'il avait affaire à un général tout autre que Varus.

Tibère tint la campagne jusqu'à la fin de la belle saison, et repassa tranquillement le Rhin, sûr d'avoir rempli les intentions

d'Auguste, qui regardait ce grand fleuve comme une barrière naturelle entre l'empire romain et les fières nations établies au-delà.

Auguste, qui n'avait eu d'abord nulle inclination à aimer Tibère, charmé des grands services qu'il le voyait rendre à la république, lui donna sincèrement son amitié.

Sur sa demande, les consuls, en vertu d'un décret du sénat, portèrent une loi qui ordonnait que Tibère aurait dans toutes les provinces du partage de l'Empereur et sur toutes les armées la même autorité dont jouissait Auguste. Ce fut avec cet accroissement de dignité et de pouvoir que Tibère revint à Rome, pour y célébrer le triomphe qui lui était décerné depuis long-temps, et que le malheur de Varus l'avait obligé de différer.

(An. R. 763. De J.-C. 12.)

La pompe de ce triomphe fut magnifique. Les principaux chefs des peuples vaincus y parurent chargés de chaînes. Auguste présida à la cérémonie, assis dans la tribune aux harangues; et lorsque Tibère fut arrivé à la place publique, avant que de

tourner vers le Capitole, il descendit de son char, et se mettant à genoux, fit hommage de sa gloire à son père adoptif.

Lorsque Tibère quitta la Germanie, Germanicus, âgé alors d'environ vingt-huit ans, reçut le commandement de toutes les forces romaines, montant à huit légions destinées à garder les bords du Rhin.

Quoique Auguste eût toujours été d'une santé très délicate, les soins qu'il prit de la ménager par une grande sobriété lui conservèrent assez de force jusqu'à la fin pour ne point traîner une vieillesse languissante et oisive.

Dès l'âge de soixante-dix ans, il commença à ne se plus rendre si assidu aux assemblées du sénat; et il permit à cette compagnie de décider bien des affaires en son absence. L'an de Rome 764, où il devait entrer dans sa soixante-quinzième année, ne pouvant plus, que très rarement, aller au sénat, il fit attribuer à son conseil privé la même autorité dont jouissait tout ce grand corps.

De ce moment, il prit vingt conseillers au lieu de quinze, et étendit à un an la durée de leur service. Par un décret du sénat, il

fut dit et statué que les ordonnances que rendrait Auguste, assisté de Tibère, des deux consuls, de ses deux petits-fils, Germanicus et Drusus, et du conseil des vingt, auraient la même force que si elles étaient émanées du sénat. Depuis ce temps, il gouverna l'empire sans presque sortir de sa chambre, et souvent même de son lit.

Cette même année, il se fit renouveler encore pour dix ans la puissance impériale. Il fit pareillement proroger la puissance du tribunat à Tibère, qu'il traitait en tout sur le pied de son successeur désigné.

(An. R. 765. De J.-C. 14.)

Le grand âge d'Auguste et la diminution de ses forces donnaient beaucoup à penser aux Romains. Les uns se repaissaient de l'espérance de voir rétablir la liberté républicaine; les autres avaient des inquiétudes sur le nouveau maître qu'ils allaient avoir.

Agrippa-Posthume, courage féroce, et de plus aigri par l'exil, n'avait d'ailleurs ni l'âge ni l'expérience nécessaires pour soutenir le fardeau du gouvernement. Tibère était dans la grande maturité de l'âge, il

avait fait ses preuves dans la guerre. Mais on craignait les traits de cruauté qui lui échappaient malgré lui. On disait que pendant les années qu'il avait passées à Rhodes, il n'avait roulé dans ses sombres pensées que vengeance, que dissimulation, que débauches secrètes.

Cependant la santé d'Auguste dépérissait. Sa dernière maladie se déclara par un affaiblissement de l'estomac et des intestins. Il fut attaqué pendant qu'il accompagnait Tibère partant pour l'Illyrie.

Il le conduisit jusqu'à Bénévent, et ce fut pour lui, malgré son incommodité, un vrai voyage de plaisir.

De Caprée il passa à Naples. Il acheva ainsi sa route.

Pendant qu'il retournait vers Rome, son mal alla toujours croissant, et enfin il devint si violent, qu'il ne lui permit pas de passer Nole. Il fallut succomber et se mettre au lit. Aussitôt Livie dépêcha un courrier à son fils, qui à peine avait eu le temps d'entrer en Illyrie.

Auguste ne fut pas long-temps alité, et attendit la mort très paisiblement. Le dernier jour de sa vie, après s'être informé si

la situation où il était ne causait point déjà quelque tumulte au dehors, il se fit apporter un miroir, et ordonna qu'on lui ajustât les cheveux, et que l'on tâchât de remédier à la difformité de ses joues pendantes des deux côtés. Il fit alors entrer ses amis, et leur demanda s'il ne leur semblait pas avoir bien joué son rôle dans la comédie de la vie humaine; et tout de suite il ajouta un vers grec, qui contenait la formule par laquelle finissaient les comédies: « Battez des mains, et applaudissez. » Après cet adieu comique, il commanda que tout le monde sortît, et il expira entre les bras de Livie, en lui disant: « Livie, conservez le souvenir d'un époux qui vous a tendrement aimée. Adieu pour jamais. » Il avait toujours souhaité une mort douce, et le bonheur qui l'avait accompagné pendant toute sa vie, ne se démentit point encore dans ses derniers moments.

Il mourut à l'âge de soixante-seize ans, dans la même chambre où son père Octavius était mort. Il gouverna comme prince et empereur pendant l'espace de quarante ans, à dater de son septième consulat.

L'éloge de ce grand prince serait trop

long, nous nous bornerons ici à répéter ce mot célèbre qui renferme un jugement très équitable sur la vie entière d'Octavien, devenu Auguste.

« Il a fait tant de maux à la république romaine et au genre humain, qu'il ne devait jamais naître ; il leur a causé tant de biens, qu'il ne devait jamais mourir. »



LIVRE II.

TIBÈRE.

CHAPITRE PREMIER.

Funérailles d'Auguste. — Révolte de plusieurs légions romaines. — Mort de Julie. — Exploits de Germanicus en Germanie.

(An. R. 765. De J.-C. 14.)

Tibère, aussitôt après la mort d'Auguste, prit possession des insignes et des prérogatives impériales. Il débuta par envoyer un centurion dans l'île de Planasie, avec mission de donner la mort à Agrippa Posthume, qu'il regardait, peut-être avec raison, comme son compétiteur. Il était en route pour retourner à Rome, lorsque le sénat, le peuple, les consuls, allèrent au-devant de lui et lui prêtèrent serment de fidélité. Arrivé dans la capitale, où déjà il avait fait transporter les restes d'Auguste, il fit lire en plein sénat le testament de ce prince, qui le nommait, non son successeur à l'em-



TIBÈRE

67e an 7e Empereur en 765 mort à 78 ans
788. an de J.C 37

pire, mais héritier de ses biens conjointement avec Livie. Cette lecture terminée, on s'occupâ des funérailles de l'empereur défunt et des honneurs qu'il convenait de lui rendre. Ces funérailles furent magnifiques. Tout le sénat, l'ordre des chevaliers, tous les magistrats, les cohortes prétoriennes et toutes les troupes de la ville et des environs, accompagnèrent le corps, que des sénateurs portaient sur leurs épaules. C'est ainsi qu'on arriva dans le Champ-de-Mars, où le lit et le cercueil furent placés sur un bûcher, auquel les centurions mirent le feu. Les plus illustres chevaliers, ayant Livie à leur tête, recueillirent les cendres, qui, déposées dans une urne, furent portées au mausolée qu'Auguste s'était fait élever entre le Tibre et la voie Flaminienne.

Comme Auguste avait été mis au rang des dieux, il lui fallait un temple; on lui en consacra un dans le palais même qu'il habitait. Livie voulut en être la prêtresse, et pour le desservir, on institua un collège de prêtres, à la tête desquels se mirent Tibère, Drusus, Germanicus et Claude.

Tibère cependant feignait de ne point accepter le pouvoir; il voulait paraître y avoir

été appelé par la république. Le sénat chercha à vaincre sa fausse modestie, et n'en reçut pendant long-temps que des réponses évasives qui laissaient les esprits dans l'incertitude. Ceux d'entre les sénateurs qui insistèrent le plus à en obtenir une réponse positive devinrent les objets de sa haine. Et lorsqu'il se rendit enfin au vœu du sénat, il refusa obstinément plusieurs marques de la dignité impériale. Il se qualifiait simplement *Tibère César*, ne prit le surnom d'*Auguste* qu'avec les rois et les princes étrangers, et n'accepta le titre d'*imperator* que dans sa signification de général vainqueur; il y ajouta toutefois la puissance tribunitienne et le grand pontificat. Sur ces entre-faites deux séditions furieuses éclatèrent dans la Pannonie et dans la Germanie. La première fut excitée par un soldat nommé *Percennius*, qui parvint à soulever trois légions. Tibère envoya son fils Drusus pour les mettre à la raison. Mais ses remontrances firent moins d'effet sur eux qu'une éclipse de lune qui survint alors, et qui effraya tellement les séditieux, qu'au lever du jour, ils vinrent en suppliant demander la permission d'envoyer des députés à Rome. Pro-

fitant de cette terreur panique, Drusus fit mettre à mort *Percennius* et les principaux auteurs de la révolte, puis retourna à Rome sans attendre le retour de la députation. Plusieurs autres coupables furent tués par les centurions ou par les soldats des cohortes prétoriennes.

La seconde sédition, celle de l'armée de Germanie, fut plus violente. Cette armée, composée de huit légions, était sous les ordres de Germanicus, qui se trouvait en ce moment dans les Gaules. La révolte commença par les quatre légions qui gardaient le Bas-Rhin; la plupart des centurions et des tribuns furent assassinés, et ces légions restèrent sans officiers. A cette nouvelle, Germanicus accourt au camp, monte sur son tribunal, et d'un ton mêlé de sévérité et de douceur, il reproche leur crime à ces troupes révoltées. Les séditieux lui offrent l'empire; il le refuse avec indignation, et veut se percer de son épée. Retiré dans sa tente, il délibère avec ses officiers sur le remède qu'il convient d'apporter à un mal qui paraît extrême. Comme il n'était pas moins dangereux de refuser que d'accorder aux soldats tout ce qu'ils demandaient, il leur donna l'argent

qu'ils exigeaient; quant aux congés, il promit d'en référer à l'empereur. Ensuite, il se transporta à l'armée du Haut-Rhin, et accorda aux quatre autres légions qui la composaient les mêmes avantages dont il venait de gratifier celles qui les avaient entraînées dans la sédition.

Le calme semblait rétabli, lorsque les députés du sénat arrivèrent à l'armée. Les soldats de la 1^{re} et de la 20^e légion, persuadés que la mission de ces députés avait pour but de casser tout ce que Germanicus venait de faire en leur faveur, se portèrent en nombre à la chambre de leur général, et le forcèrent de leur remettre le drapeau des vétérans. Ensuite, ayant rencontré les députés qui se rendaient auprès du prince, il les accablèrent d'invectives et se disposèrent à les immoler à leur fureur; mais les députés, en prenant la fuite, échappèrent à une mort certaine, et Plancus, l'un d'eux, ne dut son salut qu'en embrassant l'aigle et les drapeaux de la 1^{re} légion.

Dans cette circonstance critique, Germanicus, après s'être transporté dans le camp et avoir un peu apaisé l'effervescence des soldats, congédia les députés et envoya à

Trèves sa femme Agrippine et son fils Caligula. Les légions ressentirent un vif chagrin du départ de cette princesse. Germanicus, mettant à profit les dispositions dans lesquelles il les voyait, leur fit une harangue si éloquente et si pathétique qu'elles avouèrent leurs torts et le prièrent de châtier les instigateurs qu'elles avaient eu l'imprudence d'écouter. Le général, touché de leur repentir, remit à elles-mêmes le soin de punir les plus séditieux : ce qu'elles s'empresèrent de mettre à exécution. C'est ainsi que la 1^{re} et la 20^e légion rentrèrent dans le devoir. Mais la 5^e et la 21^e campées à *Vetera*, aujourd'hui Santan, ville du duché de Clèves, se maintenaient en révolte ouverte. Elles en avaient donné le signal et se livraient aux plus grands excès ; chaque jour voyait s'accroître leur audace.

Germanicus, résolu de les soumettre, assemble des forces considérables, ainsi qu'un grand nombre de vaisseaux pour descendre le Rhin. Avant de s'embarquer, il écrit à Cinna, leur commandant, pour le prévenir que si les séditieux ne préviennent pas sa vengeance, il fera main-basse sur tous sans distinction. Cette menace produisit son effet.

Un grand nombre de légionnaires furent d'avis de mettre à mort les auteurs de la révolte. Au signal convenu, ils entrent l'épée à la main dans leurs tentes et les égorgent sans miséricorde. Après cette affreuse exécution, Germanicus arrive au camp les larmes aux yeux, en disant que ce désastre était pire qu'une bataille.

Les légions encore exaspérées se sentent animées d'un violent transport contre l'ennemi. Se prêtant volontiers à leur ardeur, Germanicus passe le Rhin à la tête de forces considérables. Les Germains, qui étaient loin de s'attendre à être attaqués, furent surpris dans leur sommeil, à la suite d'une fête qu'ils avaient célébrée avec force libations, selon leur coutume. Après en avoir fait un massacre général, Germanicus ravagea tout le pays des Marses et détruisit le temple de Taufana, divinité qui était le principal objet du culte de ces peuples.

En revenant de cette expédition, il fut inquiet dans sa marche par les Bructères, les Usipiens et les Tubantes réunis. La 20^e légion suffit pour tailler en pièces la plus grande partie de ces Barbares, et

l'armée romaine rentra dans ses quartiers d'hiver.

Tibère, jaloux de la gloire dont se con-vrait Germanicus, apprit ces nouvelles avec autant d'inquiétude que de satisfaction. Il voyait en lui un rival qui, s'il eût obtem-péré au vœu de son armée, aurait pu s'em-parer du pouvoir suprême. Cependant il rendit au sénat un compte favorable des services que ce général venait de rendre à la république; il le loua même beaucoup, mais en termes si affectés, qu'il était facile de juger que son cœur n'y était pour rien.

Dans le cours de cette même année, la malheureuse Julie, fille d'Auguste, termina par sa mort un exil de seize ans. Tibère lui ayant retranché sa pension alimentaire, cette princesse, fille et femme d'empereur, mourut presque de faim. C'est ainsi que cet empereur commençait à déceler son pen-chant à la cruauté, qu'il tâchait de déguiser sous les apparences de la modération. La suite le démasqua, mais son changement ne s'effectua que graduellement.

(An. R. 766. De J.-C. 15.)

Quoique la guerre de Germanie ne fût

pas encore terminée, on avait décerné le triomphe à Germanicus ; mais il voulait s'en rendre digne. Informé que la division s'était mise entre Arminius et Ségeste, chefs de la nation chérusque, il fit, dès le commencement du printemps, une irruption en Germanie, et entra sur le territoire des Cattes avec quatre légions et un grand nombre d'auxiliaires. Devenu maître de cette contrée, il en brûla la capitale, *Mattium*, et en ravagea, sans éprouver d'obstacle, toutes les campagnes.

Comme, après cette expédition, il regagnait les bords du Rhin, des envoyés de Ségeste vinrent implorer son secours en faveur de ce chef qu'Arminius serrait de près. Il revient alors sur ses pas, attaque les troupes d'Arminius, et les contraint de lever le siège de la place dont elles voulaient s'emparer.

Ségeste, délivré, se rendit auprès de Germanicus avec sa famille, sa fille, épouse d'Arminius, et un grand nombre de clients, pour remercier le général romain des secours qu'il en avait reçus. Germanicus, après l'avoir accueilli avec bonté, ramena son armée, et reçut bientôt après, du consentement de

Tibère, le titre d'*imperator*. De son côté Arminius, furieux d'apprendre que sa femme eût été emmenée par son beau-père, parcourait tout le pays des Chérusques pour exciter ces peuples à prendre les armes contre les partisans de Ségeste et contre les Romains. Germanicus, ne voulant pas donner à cette ligue le temps de se former, envoya en avant quatre légions et d'autres troupes qui devaient l'attendre à l'embouchure de l'Ems, et s'embarqua sur le Rhin avec le reste de son armée. Il traversa le lac que nous appelons aujourd'hui le *Zuiderzée*, franchit le pays des Bructères pour aller attaquer Arminius, et ravagea tout l'espace compris entre l'Ems et la Lippe. Parvenu à l'endroit où les légions de Varus, taillées en pièces, étaient restées sans sépulture, il fit faire halte à ses troupes et voulut rendre les derniers devoirs à ces déplorables restes de tant de braves. Tous les ossements furent amoncelés et couverts de terre; Germanicus y posa la première pièce de gazon.

Après cette pieuse cérémonie, Germanicus poursuivit un ennemi aussi difficile à trouver qu'à vaincre, et le joignit enfin. Arminius, profitant de l'avantage que lui don-

naient les bois et les marais dont le pays était couvert, dressa une embuscade qui lui réussit si bien, que la cavalerie de Germanicus et les troupes envoyées pour la soutenir furent défaites et mises en déroute; les légions seules arrêtèrent sa victoire. Mais la saison avancée obligea Germanicus à songer à la retraite, qui s'exécuta difficilement. Quatre légions commandées par Cécina, poursuivies par Arminius, n'évitèrent une destruction totale que par leur bravoure et l'habileté de leur chef. D'un autre côté, deux légions, sous les ordres de Vitellius, parties des bords de l'Ems et côtoyant le rivage de la mer, furent sur le point d'être submergées par les hautes marées de l'équinoxe.

(An. R. 767. De J.-C. 16.)

A l'approche du printemps, Germanicus embarqua toutes ses troupes sur mille bâtiments qu'il avait faits construire pendant l'hiver; il entra dans l'Océan par la bouche orientale du Rhin, débarqua son armée sur la rive gauche de l'Ems, s'avança jusqu'au Weser et campa sur les bords de ce fleuve, en face de l'armée chérusque, qui occu-

part la rive opposée. Dès le lendemain, les Barbares se mirent en ordre de bataille. Germanicus, ayant passé le fleuve avec toute son armée, apprit par un transfuge qu'ayant reçu des renforts considérables ils se préparaient à l'attaquer. Il prit en conséquence toutes ses précautions pour se garantir d'une surprise, et harangua ses soldats pour les encourager à bien faire leur devoir dans la bataille qu'on allait livrer. Elle se donna le lendemain, dans une plaine située entre le Weser et un rang de collines, et terminée par un bois de haute futaie. Malgré la bravoure naturelle des Germains, les troupes de Germanicus remportèrent une victoire facile. Les Barbares furent enfermés dès le commencement par la cavalerie romaine. Arminius, quoique blessé, grâce à sa valeur et à la vigueur de son cheval, parvint à se faire jour à travers les bataillons. Les vaincus essuyèrent un horrible carnage, tandis que la perte des Romains fut très légère. Les Germains, à l'aspect d'un trophée que les vainqueurs élevaient sur le champ de bataille, pénétrés de douleur et d'indignation, au lieu de se retirer au-delà de l'Elbe, comme ils l'avaient d'a-

bord résolu, se rallièrent en corps d'armée sous les ordres d'Arminius, et ne respirèrent plus que guerre et vengeance. Après avoir harcelé les Romains dans leur marche, ils en vinrent à une attaque générale; mais une nouvelle défaite, non moins sanglante que la précédente, fut le prix de leur témérité. Le succès de cette journée fut principalement dû à l'infanterie romaine.

Germanicus assembla le lendemain son armée victorieuse, et la félicita du double succès qu'elle venait de remporter. Il fit ensuite élever un monceau de toutes les armes prises à l'ennemi, et y plaça cette belle inscription : *L'armée de Tibère-César, après avoir subjugué toutes les nations entre le Rhin et l'Elbe, a consacré ce monument à Mars, à Jupiter et à Auguste.* Comme on le voit, il ne fit aucune mention de sa personne, et prouva que la modestie n'était pas la moindre de ses vertus.

Cependant les approches de l'hiver avertissaient les Romains de regagner leurs quartiers. Germanicus renvoya par terre plusieurs de ses légions, et embarqua les autres sur les vaisseaux. Cette flotte, entrée dans l'Océan par l'embouchure de l'Ems,

eut d'abord une navigation favorable ; mais peu de jours après, elle essuya une tempête si violente, qu'une partie des bâtimens périt, et que le plus grand nombre fut jeté vers des îles éloignées et désertes. La galère que montait Germanicus aborda seule au pays des Cauques. Tant que la tempête dura, ce général passa jour et nuit sur les endroits les plus élevés de la côte, les yeux fixés vers la mer et s'accusant d'être la cause d'un tel désastre. Enfin on vit revenir un grand nombre de vaisseaux, que la mer et les vents amenèrent à bon port. Après les avoir radoubés, Germanicus les envoya pour explorer les îles de cette mer : c'est ainsi qu'il retrouva la plupart de ses soldats.

Cherchant à profiter de la catastrophe arrivée à la flotte romaine, plusieurs peuples germaniques, entre autres les Cattes et les Marses, se révoltèrent. Germanicus et son lieutenant Silius entrèrent chez eux, ravagèrent tout le pays, et augmentèrent par cette expédition la terreur que le nom romain inspirait à ces Barbares. Avant de quitter ses troupes pour retourner à Rome où il était rappelé par l'empereur, Germanicus leur fit des libéralités qui, jointes au

butin qu'elles venaient de faire, les indemnisèrent entièrement des pertes dues à la tempête qui les avait assaillies.

CHAPITRE II.

Tibère envoie Germanicus en Orient, et Drusus en Illyrie. — Mauvais procédés de Pison. — Mort de Germanicus. — Deuil des Romains.

(An. R. 768. De J.-C. 17.)

Pendant que Germanicus recevait à Rome les honneurs du triomphe, tout le peuple admirait l'héroïque prestance de ce prince, son air affable, cinq enfants autour de lui dans son char; mais une inquiétude secrète se mêlait à cette joie, lorsqu'on se rappelait le souvenir de son père Drusus, de son oncle Marcellus, tous deux enlevés par une mort prématurée aux espérances du peuple romain.

A cette occasion Tibère fit au peuple une largesse de 300 sesterces par tête (environ 50 francs de notre monnaie), au nom de Germanicus, et voulut être son collègue dans le consulat. Mais comme on savait

qu'il n'aimait point son neveu, ces démonstrations n'en imposèrent à personne.

Il fournit bientôt une nouvelle preuve de son aversion pour ce prince, en lui donnant le commandement de toutes les provinces de l'Orient, qui étaient alors agitées de grands troubles. Et pour lui faire moins regretter celui des deux Germanies, il l'investit d'une autorité supérieure à celle des proconsuls qui en gouvernaient différentes parties. L'emploi était brillant; mais Tibère avait eu soin de ménager à Germanicus un adversaire dans la personne de Pison, qu'il nomma à ce dessein gouverneur de Syrie.

La cour de Tibère était partagée entre Germanicus et Drusus. L'empereur préférerait naturellement ce dernier, puisqu'il était son fils; mais Germanicus, si aimable par lui même, tirait auprès du plus grand nombre des Romains une nouvelle recommandation de l'antipathie de son oncle contre lui. Ce qui est digne de remarque, c'est que pendant que tout fermentait autour d'eux, ces deux jeunes princes demeuraient tranquilles et vivaient dans une union parfaite, sans prendre aucune part aux factions de ceux qui les approchaient. Lors-

que Germanicus se rendait en Orient , Drusus partait pour l'Illyrie , où il devait commander à l'occasion d'une guerre survenue entre Maroboduus , roi des Suèves , et le fameux Arminius. Mais au lieu de donner à Maroboduus les secours qu'il avait demandés à Tibère, le jeune prince romain manœuvra si bien pendant deux ans que le prince tartare, affaibli par plusieurs défaites, n'eut d'autre ressource que de quitter ses États et de se réfugier en Italie.

(An. R. 770. De J.-C. 19.)

Vainqueur du seul rival qu'il eût en Germanie, Arminius se voyait au faite de sa gloire. Mais au lieu de jouir des hommages volontaires que lui attiraient l'admiration et la reconnaissance de ses concitoyens, il voulut en devenir l'oppresser. Ils prirent les armes contre lui, et livrèrent plusieurs combats aux partisans de sa tyrannie. Cependant ce ne fut point dans une bataille qu'il perdit la vie, mais par une conspiration de ses proches.

La mort d'Arminius ayant tranquillisé Tibère du côté de la Germanie, celui-ci mit toute son attention à étouffer les se-

mences de division et de guerre qui naissaient dans le royaume de Thrace, allié des Romains, entre Rhescuporis et Cotys, les deux rois de ce pays. Le premier, qui avait fait enlever et charger de chaînes Cotys, son neveu, et qui ensuite, malgré les réclamations de Tibère, l'avait fait mourir, fut dépossédé et banni de son royaume par un jugement du sénat. Quelque temps après, il fut mis à mort à Alexandrie, où il s'était retiré.

Cependant Germanicus était arrivé en Syrie. Pison, chargé par Tibère de le chagriner par tous les moyens qu'il pourrait employer, mit tout en œuvre pour gagner les légions aux dépens de la discipline. Il parvint à son but, et on ne l'appelait plus que *le père des légions*. Ce fut à Cyr que Germanicus eut sa première entrevue avec Pison. Il se composa pour ne point prendre un air et un ton menaçant. Ils se séparèrent avec une haine réciproque, qui néanmoins n'éclata pas.

Quelques mois après son arrivée en Syrie, Germanicus se rendit en Égypte, avec l'intention d'étudier les antiquités de ce pays; mais il prétextait les intérêts de ses provin-

ees. Il y affecta des manières populaires , marchant sans gardes et prenant le costume des Grecs. Instruit de son voyage , Tibère le désapprouva fortement, parce qu'il l'avait entrepris sans congé. N'ayant pas le moindre soupçon qu'il eût déplu à l'empereur, il l'acheva paisiblement.

A son retour à Antioche, il trouva tout ce qu'il avait ordonné dans le gouvernement abrogé ou changé par des ordonnances contraires. Il était impossible que Pison demeurât long-temps avec lui; mais avant de se retirer, celui-ci ajouta de nouveaux excès à ceux dont il s'était déjà rendu coupable. Lorsqu'il fut parti pour Séleucie, Germanicus, qui n'était pas encore parfaitement guéri d'une maladie dont il avait été attaqué peu de temps auparavant, fit une rechute d'autant plus dangereuse qu'il était persuadé que Pison l'avait empoisonné. Bientôt, accablé par le mal et se sentant défaillir, il fit approcher ses amis, et leur tint un discours où il attribua aux fureurs de Pison et de sa femme Plancine la mort dont il était menacé, les conjura de porter leurs plaintes au sénat, d'invoquer les lois et de prendre la défense de son

épouse Agrippine et de ses enfants. Lorsqu'il eut fini de parler, il leur tendit la main, et tous, la lui serrant avec la plus vive affection, jurèrent de le venger au péril de leur vie. Il entretint ensuite Agrippine pendant quelques instants, et mourut peu après.

Le jour de sa mort, la douleur des habitants d'Antioche fut portée à l'excès. On lança des pierres contre les temples, on renversa les autels des dieux; quelques-uns jetèrent dans la rue leurs dieux domestiques. Il y en eut même qui exposèrent les enfants qui leur étaient nés dans ce triste jour. On rapporte que des peuples barbares, qui étaient alors en guerre entre eux ou contre les Romains, suspendirent les opérations militaires, comme dans une calamité publique; que plusieurs princes d'Orient se rasèrent la barbe et firent couper les cheveux de leurs femmes, ce qui était le signe du plus grand deuil, et que celui des Parthes, pour la même raison, s'abstint de la chasse et ne mangea point en public avec les grands de son royaume.

Les obsèques de Germanicus, célébrées avec pompe, n'eurent pas moins d'éclat

par les regrets et les louanges que l'on donnait à sa vertu. Il était digne de cette affection universelle par sa bonté envers les alliés, par sa clémence à l'égard même de ses ennemis. Avant de brûler son corps, on le mit à nu dans la place publique d'Antioche, qui était le lieu destiné à la cérémonie des funérailles. Les historiens affirment que le cœur ne put être brûlé, et qu'il fut trouvé entier avec les os après l'extinction des flammes.

Agrippine, accablée d'affliction et même malade, s'embarqua sans délai sur la flotte avec les cendres de son époux et ses enfants. Elle partit au milieu d'une douleur universelle. Dans le même temps, Pison reçut, dans l'île de Cos, la nouvelle de la mort de Germanicus. Ne pouvant contenir sa joie, il alla au temple rendre grâces aux dieux et immoler des victimes. Peu de jours après, il s'embarqua pour rentrer à main armée dans le gouvernement de Syrie; mais Sextius, qui s'était mis à la tête des légions, s'opposa à ce dessein.

La consternation fut extrême dans Rome lorsqu'on y apprit la maladie de Germanicus. Toute affaire y cessa aussitôt; les places

étaient désertes, les maisons et les boutiques fermées; un morne silence régnait dans toute la ville, et n'était interrompu que par les soupirs et les gémissements.

Des négociants partis de Syrie dans le temps que Germanicus vivait encore firent par hasard renaître l'espérance. L'heureuse nouvelle vole de bouche en bouche; la joie s'empare des esprits; on court aux temples, et de tous côtés l'on s'écrie : *Rome est sauvée! la patrie est sauvée! Germanicus est vivant!* mais on ne tarda pas à apprendre la nouvelle de la mort de ce prince. Alors la multitude fit éclater une douleur encore plus vive que n'avait été sa joie. Les jeux mêmes des Saturnales, destinés de toute antiquité aux divertissements, se passèrent dans la douleur et dans les larmes. Le sénat et l'ordre des chevaliers décernèrent toutes sortes d'honneurs à la mémoire de ce prince.

(An. R. 771. De J.-C. 20.)

Au premier bruit de l'arrivée d'Agrippine à Brindes, une innombrable multitude d'habitants des villes voisines accourut dans cette ville, en couvrit les murailles, les toits et tous les endroits d'où l'on pouvait aperce-

voir l'escadre. Quand la princesse parut et mit pied à terre, tenant l'urne sépulcrale, accompagnée de deux de ses enfants, les yeux baissés et immobiles, ce fut un gémissement universel.

Tibère avait envoyé deux cohortes prétoriennes et donné l'ordre aux magistrats de l'Apulie et de la Campanie de rendre de solennels honneurs à la mémoire de son fils adoptif. Ainsi, depuis Brindes jusqu'à Rome, la pompe funèbre fut continuée sans interruption. L'urne était posée sur un brancard, que des tribuns et des centurions portaient sur leurs épaules. A la tête du cortège marchaient plusieurs compagnies de soldats avec leurs drapeaux, et les licteurs de Germanicus, qui tenaient leurs faisceaux baissés vers la terre. Dans les colonies qui se trouvèrent sur le passage, les gens du peuple en habits de deuil, les chevaliers en habits de cérémonie, brûlaient des étoffes, des parfums et les autres matières précieuses usitées dans les funérailles. Les habitants même des villes écartées du chemin venaient à la rencontre du convoi, dressant des autels aux dieux Mânes, immolant des victimes; ils témoignaient leur

douleur par leurs cris et par leurs larmes. Le jour où les cendres de Germanicus furent portées au tombeau d'Auguste, un morne silence régna dans la ville, comme dans une vaste solitude, et n'était interrompu que par des cris lamentables. De toutes parts on courait au champ de Mars, qu'éclairait une multitude infinie de flambeaux.

L'inhumation se fit, du reste, sans beaucoup de cérémonies. On n'y porta point les images des ancêtres des princes; il n'y eut ni lit de parade, ni oraison funèbre, ce qui fit murmurer les Romains contre Tibère.

La mort de Germanicus ne tarda pas à être vengée. Dès les premiers jours de son arrivée à Rome, Pison fut accusé, devant le sénat, d'avoir fait périr ce prince par le poison. Il se défendit mal; et Tibère lui-même demeura froid et comme impénétrable à tout sentiment, quoi qu'il s'attendît bien à le voir condamner par le sénat. Le coupable prévint la sentence qui allait être portée contre lui, en se tuant lui-même dans sa chambre d'un coup d'épée. Plancine, sa femme, non moins coupable que lui, fut sauvée par l'intercession de Livie.

Néron, l'aîné des fils de Germanicus, entra dans l'âge de l'adolescence, et Tibère, après l'avoir recommandé au sénat, demanda et obtint qu'on lui permît d'aspirer à la questure cinq ans avant l'âge prescrit par les lois.

Néron reçut dans le même temps la dignité de pontife : et le jour qu'il prit la robe virile, l'empereur son aïeul fit une largesse au peuple, qui était charmé de voir la famille de Germanicus sortir de l'enfance et commencer à se produire. La joie de la multitude fut encore augmentée par le mariage de Néron avec Julie, fille de Drusus.

CHAPITRE III.

Tibère s'absente de Rome. — Soulèvement dans les Gaules. — Guerre en Afrique. — Luxe des tables. — Retour de Tibère.

(An. R. 772. De J.-C. 21.)

Tibère, au commencement de l'année où il fut consul pour la quatrième fois, avec son fils Drusus, s'absenta de Rome, et alla en Campanie, comme pour rétablir

et affermir sa santé. Depuis qu'il était empereur, il n'avait presque point perdu Rome de vue. Peut-être méditait-il dès lors le projet d'une perpétuelle absence, qu'il exécuta quelques années après, et voulait y accoutumer peu à peu les esprits : de plus il était bien aise de laisser son fils remplir seul les fonctions du consulat.

L'absence de Tibère enhardit les sénateurs à parler et agir plus librement. Tout le monde avait sur le cœur et n'osait néanmoins relever un abus tyrannique, qui s'introduisait à l'ombre du respect dû à la personne du prince. Des misérables, prenant en main une image de l'empereur, attaquaient impunément les gens de bien par des invectives atroces et des calomnies odieuses : et les affranchis même et les esclaves, pareillement armés, accablaient d'injures leurs patrons, les menaçaient du geste et de la main, et loin de craindre le châtement de leur insolence, ils se faisaient au contraire redouter. C. Cestius se rendit l'interprète de la douleur et de l'indignation publiques.

Lorsqu'une fois il se fut trouvé un sénateur qui eût le courage de dire ce que tous les autres pensaient, plusieurs se joigni-

rent à lui, et prièrent Drusus de faire un exemple. Il se rendit à une demande si équitable : et deux chevaliers romains qui avaient imposé à un préteur le faux crime de lèse-majesté, furent punis par décret du sénat avec le consentement et l'approbation de l'empereur.

Cet acte de justice fut très bien reçu dans le public.

Tibère ni les accusateurs ne se lassaient point. L'accusation de lèse majesté était l'accessoire et le couronnement de toutes les autres.

La tyrannie croissant peu à peu se porta enfin par degré jusqu'à un excès incroyable; non seulement l'on épiait les paroles échappées dans le vin, le badinage d'une innocente plaisanterie, mais les choses en vinrent au point que ce fut un crime capital d'avoir fait châtier un esclave auprès d'une statue ou d'un tableau d'Auguste, de s'y être déshabillé pour changer de vêtements, d'avoir porté dans ces lieux où appellent les nécessités du corps, une pièce de monnaie ou une pierre gravée qui représentât l'image du prince.

Lutorius Priscus, chevalier romain, avait

composé sur la mort de Germanicus une complainte en vers, qui réussit, et que l'empereur récompensa par une gratification. Drusus étant tombé malade, Lutorius composa un semblable ouvrage, pour le rendre public si le prince venait à mourir, se flattant de l'espoir d'une récompense meilleure encore que la première. Le prince ne mourut point : et le poëte eut l'indiscrétion et la vanité de lire ses vers dans un nombreux cercle de dames. Un délateur de profession en fut instruit, et sur-le-champ il porta ce crime d'une espèce nouvelle au tribunal du sénat. Les témoins furent cités, et Lutorius ayant été mené en prison, fut sur-le-champ mis à mort.

Tibère mécontent, non pas de la condamnation de Lutorius, mais de ce que le sénat avait agi sans attendre ses ordres, fit rendre le réglemeut célèbre, qui statuait que les décrets du sénat n'auraient leur exécution qu'après un espace de dix jours.

Il se fit cette année des mouvements dans les Gaules. La cause en fut la quantité de dettes qui accablaient les villes et les peuples. Deux illustres Gaulois, l'un du pays de Trèves, l'autre de celui d'Autun, Julius

Florus et Julius Sacrovir, animèrent leurs compatriotes à la révolte, et formèrent le projet de délivrer leur nation de la servitude. Ces mouvements éclatèrent par parties, et furent étouffés à mesure qu'ils parurent, sans que la ligue eût le temps de se former.

Ceux d'Anjou et de Touraine se déclarèrent les premiers. Une cohorte qui était en garnison à Lyon, suffit pour réduire les Angevins. Les Tourangeaux furent vaincus par un détachement qu'envoya Visellius Varro, commandant de l'armée du Bas-Rhin.

Les Éduens, plus puissants, et plus éloignés des principales forces romaines, donneront plus d'occupation et d'inquiétude à leurs maîtres. Sacrovir ayant armé quelques cohortes, réduisit sous son pouvoir la ville d'Autun, et toute la jeune noblesse des Gaules que l'on y élevait dans les beaux-arts, et qu'il retint comme un gage qui lui répondait de l'affection et de l'attachement des premières familles de la nation. Il avait secrètement fabriqué des armes, qu'il distribua à ceux qui accoururent à lui, et le reconnurent pour chef, au nombre de quarante mille. Mais plus Tibère vit l'émotion

et l'alarme répandues à Rome, plus il affecta de tranquillité.

Silius s'était mis en marche avec deux légions, et il fit prendre les devants à un détachement de cavalerie, qui ravagea les terres des Séquanois, parce que ces peuples voisins des Éduens étaient entrés dans leur ligue. Les légions s'avancèrent en diligence vers Autun.

L'ennemi vint au devant d'eux, et parut dans une plaine à quatre milles d'Autun. Sacrovir avait placé en front les troupes bardées de fer; sur les ailes, les cohortes bien armées; en seconde ligne, la multitude de ceux qui n'étaient point armés en règle. Lorsqu'il eut fait ses dispositions il parcourut les rangs, monté sur un cheval de bataille, vantant les anciens exploits des Gaulois, et les défaites qu'ils avaient fait souffrir aux Romains. Il présentait aux siens pour point de vue la liberté, fruit glorieux de la victoire; une servitude plus intolérable que jamais, s'ils étaient vaincus.

Mais c'était en vain qu'il s'efforçait d'inspirer de la confiance à ses troupes. Comment des bourgeois qui n'avaient jamais vu la guerre, auraient-ils pu tenir contre des

légions romaines ? La cavalerie de Silius les enveloppa par les flancs, et tout d'un coup elle rompit et mit en fuite les cohortes qui formaient les deux ailes. Le centre de l'armée éduenne ne fut pas si aisé à enfoncer, parce que les remparts de fer dont étaient garnis les soldats, résistaient aux javelines et aux épées. Mais les Romains prenant des hâches, comme s'ils avaient eu à faire brèche dans un mur, mettaient en pièces et corps et armes. quelques-uns avec de longues perches renversaient ces masses immobiles ; et lorsqu'une fois ces malheureux Gaulois étaient à terre, ils y restaient comme morts, n'ayant aucune force pour se relever. Sacrovir s'enfuit d'abord à Autun : puis, craignant d'être livré, il se retira avec ceux qui lui étaient les plus affidés, dans une maison de campagne voisine de la ville. Là il se tua lui-même : les autres se battirent de concert, et se percèrent mutuellement. Après leur mort on mit le feu au bâtiment, et ils y furent tous consumés.

L'Afrique était troublée depuis plusieurs années par une guerre qu'y avait allumée un homme d'une condition obscure, mais qui avait du courage et de la résolution.

Tacfarinas, Numide de nation, quelque temps soldat dans les armées romaines, ensuite déserteur, rassembla d'abord autour de lui un nombre de brigands avec lesquels il faisait des courses, pillant et volant tout ce qu'il rencontrait. Sa troupe s'était grossie, il la distribua en compagnies et en escadrons. Enfin croissant toujours en forces, il fut reconnu chef de la nation des Musulmans, qui, puissante alors et voisine des déserts de l'Afrique, prit les armes à sa sollicitation, et s'associa bientôt les Maures commandés par Mazippa. Les deux chefs se concertèrent avec une parfaite intelligence. Ils partagèrent leurs armées. Tacfarinas prit avec lui des hommes d'élite, qu'il se chargea de tenir dans un camp, et de former par une bonne discipline, les armant à la romaine. Mazippa, à la tête des troupes légères, portait le fer et le feu dans tous les pays circonvoisins. Leurs succès leur procurèrent encore l'alliance des Cinithiens, peuple établi aux environs de la petite Syrte.

Furius Camillus, proconsul d'Afrique, marcha à l'ennemi et Tacfarinas fut défait en bataille rangée.

Trois ans après il reparut sur la scène, faisant des ravages, brûlant les bourgades; il osa même assiéger une cohorte romaine dans un fort. Le gouverneur de ce fort, nommé Décarius, exhorta ses soldats à sortir pour combattre en pleine campagne; mais sa valeur ne fut pas secondée. Au premier choc, la cohorte plia. Décarius, s'avancant au milieu des traits qui volaient de toutes parts, arrête ceux qui fuyaient, et leur représente combien il est ignominieux pour des soldats romains de fuir devant des troupes sans discipline, devant des déserteurs. Blessé en plusieurs endroits, ayant eu l'œil crevé d'une flèche, il persista néanmoins à tourner le visage contre l'ennemi, jusqu'à ce qu'abandonné des siens il fut tué sur la place.

Apronius, qui avait succédé à Camille dans le proconsulat d'Afrique, décima la cohorte coupable, et fit mourir sous le bâton ceux sur qui le sort tomba. Cette rigueur produisit son effet. Peu de temps après, un bataillon de vétérans, qui ne se montait qu'à cinq cents hommes, mit en fuite les mêmes troupes de Tacfarinas.

Dans cette action, un simple soldat rem-

porta l'honneur d'avoir sauvé la vie à un citoyen. Apronius le récompensa par des bracelets, un hausse-col, une pique; pour la couronne civique, il n'osa pas prendre sur lui de la donner, et s'en remit à l'empereur, qui l'accorda.

Tacfarinas, voyant ses Numides découragés et résolus à ne plus entreprendre de sièges, reprit la méthode ordinaire de sa nation, faisant des courses, reculant lorsqu'il se sentait pressé, puis revenant subitement attaquer par derrière ceux devant qui il avait fui. Tant qu'il suivit ce plan, il éluda et rendit inutiles tous les efforts des Romains. Mais l'appât du butin l'attira vers les pays voisins de la mer, et l'engagea à y établir un camp. Alors le fils d'Apronius vint fondre sur lui avec la cavalerie romaine, le battit et le contraignit de regagner les déserts.

Le successeur d'Apronius, Junius Blésus, oncle de Séjan, s'acquitta très bien de son emploi. Tacfarinas, sans être abattu par ses défaites réitérées, en vint à ce degré d'insolence, que d'oser envoyer une ambassade à l'empereur, demandant des terres pour s'y établir avec les soldats qui le suivaient, et

en cas de refus, menaçant d'une guerre implacable. Tibère, piqué au vif de cette insulte, donna ordre à Blésus de promettre l'impunité à tous ceux qui abandonneraient Tacfarinas, et qui mettraient bas les armes; mais de se rendre maître de la personne du chef, à quelque prix que ce fût.

La grâce offerte par les Romains détacha de Tacfarinas plusieurs de ses partisans. Il ne laissait pas cependant d'être encore redoutable, et pour le vaincre, Blésus imita son plan de guerre. Il livra plusieurs actions, dans lesquelles les ennemis perdirent beaucoup de monde et furent poussés de retraite en retraite. Enfin, ayant fait prisonnier le frère de ce chef de brigands, Blésus en s'attribuant la gloire d'avoir terminé la guerre d'Afrique, Tibère ne se contenta pas de lui faire décerner les ornements du triomphe, il permit encore que ses soldats le proclamassent *Imperator*, honneur que les empereurs se réservaient. Blésus est le dernier des particuliers à qui il ait été accordé.

(An. R. 775. De J.-C. 22.)

Tibère était encore en Campanie lorsqu'il reçut un décret du sénat qui lui ren-

voyait le soin de réformer le luxe des tables, dont les édiles avaient porté leurs plaintes à cette compagnie. Le luxe était monté à un excès prodigieux dans tous les genres de folles dépenses. C'était le siècle d'Apicius, le plus fameux des trois gourmands : il avait bien des imitateurs parmi les plus illustres citoyens de Rome, et tenait école de gourmandise.

On avait fait présent à Tibère d'un poisson fort prisé, que l'on croit être le *surmulet*, et qui pesait quatre livres et demie. Tibère, apparemment pour se donner la petite scène que l'on va voir, l'envoya vendre au marché, et dit à ceux qui l'environnaient : « Je suis le plus trompé du monde, « si ce n'est ou Apicius, ou Octavius, qui « achète ce poisson. » Sa prédiction fut vérifiée. Apicius ou Octavius mirent l'enchère l'un sur l'autre, et le poisson resta au dernier moyennant la somme de cinq mille sesterces (650 francs).

On est étonné qu'Apicius ait succombé dans cette noble dispute : peut-être commençait-il à être mal dans ses affaires et pressé par ses créanciers. Car il se ruina par ses débauches ; et né avec un très grand

bien, il mangea cent millions de sesterces (12,500,000 francs). Tourmenté par les assignations, il voulut compter avec lui-même, et trouva qu'après avoir payé ses dettes, il ne lui resterait plus que dix millions de sesterces (1,250,000 francs). Il crut que c'était être réduit à mourir de faim, et il aimait mieux mourir par le poison.

Comme les édiles étaient chargés de la police, et à portée d'être instruits de tout ce qui se passait dans les marchés, et des prix énormes auxquels le luxe faisait monter les choses de la vie, il convenait à leur ministère de faire sur cet objet des représentations au sénat.

Le sénat n'osa prendre sur soi la décision d'une affaire si importante, et il s'en remit à la sagesse de l'empereur. Comme Tibère ne répondit pas sur-le-champ, la ville fut dans de grandes trances, craignant la sévérité d'un prince, qui était rigide par caractère, et qui d'ailleurs montrait l'exemple de la frugalité: car dans des repas de cérémonie il faisait servir sur sa table des mets réchauffés de la veille, et auxquels on avait déjà touché; et pendant que les sangliers entiers paraissaient sur les tables des par-

ticuliers, une moitié suffisait pour celle de l'empereur.

La réponse de Tibère au sénat fut vague et insignifiante, et on les exhorta à exercer avec sévérité la police dans les cabarets, dans les marchés, en un mot, dans ce qui regarde les excès grossiers auxquels se porte volontiers le menu peuple, plutôt que dans ce qui pouvait intéresser les grands. Ainsi le luxe des tables, qui avait surtout commencé à régner dans Rome depuis la bataille d'Actium, alla toujours croissant pendant un siècle jusqu'à l'empire de Galba.

Tibère écrivit peu après au sénat pour demander que l'on conférât à Drusus la puissance tribunitienne, titre qui caractérisait le pouvoir suprême.

Les sénateurs avaient prévu cette demande de l'empereur. Ainsi leurs flatteries étaient méditées et préparées de loin. Ils ne trouvèrent pourtant rien de mieux que des statues de Tibère et de son fils, des autels et des temples aux dieux, des arcs de triomphe. L'un d'eux proposa de graver les sénatus-consultes de ce jour en lettres d'or, et de les afficher dans la salle d'assemblée du sénat.

Tibère, dans sa réponse, modéra les honneurs dont on avait accompagné la puissance décernée à son fils. Il rejeta surtout les lettres d'or, comme chose contraire aux anciens usages.

Tibère se trouvait fort bien de son séjour en Campanie ; mais une maladie qui survint à sa mère l'obligea de revenir en toute diligence à Rome. Il vivait encore bien avec elle, ou du moins il gardait les dehors. Car au fond, jaloux comme il l'était de son rang et de son autorité, il supportait impatiemment l'ambition et la hauteur de Livie. Celle-ci, quoique fort âgée, revint de cette maladie, et vécut encore quelques années.

Les événements de cette année se terminent par la mort de Junia, nièce de Caton, sœur de Brutus, épouse de Cassius. Elle avait survécu soixante-trois ans à la bataille. Tibère permit qu'on prononçât son éloge funèbre dans la tribune aux harangues, et que l'on célébrât ses funérailles avec toute la pompe convenable. On y porta les images de vingt maisons illustres. Brutus et Cassius occupaient seuls tous les esprits, précisément par la raison que leurs représentations n'y paraissaient point.

CHAPITRE IV.

État des forces de l'empire romain. — Guerre contre les Thraces. — Tibère se retire dans l'île de Caprée. — Révolte des prisons.

(An. R. 774. De J.-C. 23.)

Tibère renouvela cette année sa feinte de vouloir visiter les provinces. Il alléguait même des raisons qui l'y obligeaient, la multitude des soldats vétérans et la difficulté de faire des recrues.

A l'occasion de ce qu'il venait d'exposer au sénat, il déduisit sommairement les forces que la république entretenait sur pied, et leur distribution dans les provinces, en y comprenant les rois alliés de l'empire.

L'Italie était appuyée de deux flottes, l'une à Misène sur la mer de Toscane, l'autre à Ravenne, sur la mer Adriatique : et, pour l'assurer vers l'Occident, Auguste avait préposé à la garde des côtes un nombre de vaisseaux de guerre pris à Actium, les plaçant à Fréjus, dont le port, alors très bon, est comblé depuis plusieurs siècles. A ces forces maritimes, qui étaient purement ro-

maines, il faut ajouter les escadres alliées, composées de vaisseaux fournis par les sujets de l'empire. Elles étaient distribuées dans tous les endroits convenables sur les côtes de la Méditerranée. Les Romains avaient encore deux flottes d'une autre espèce, et consistant en simples barques, sur le Rhin et sur le Danube, par le moyen desquelles ils se rendaient maîtres du cours de ces deux grands fleuves.

Pour ce qui est des forces de terre, le plus grand corps qu'ils en tinssent assemblé, était sur le Rhin, huit légions, qui veillaient également sur les Gaules et sur la Germanie. L'Espagne était occupée par trois légions. L'Afrique proprement dite n'avait régulièrement qu'une légion; deux légions en Égypte, quatre en Syrie. Cinq légions gardaient la rive du Danube, trois en Pannonie, deux en Mésie. La Dalmatie en avait aussi deux. Rome n'était pourtant pas sans défense; trois cohortes, dites *de la Ville*, et les neuf cohortes prétoriennes en assuraient la tranquillité. Ainsi l'empire romain, en pleine paix, entretenait vingt-cinq légions, faisant cent vingt-cinq mille hommes; auxquelles, si l'on ajoute les douze cohortes

destinées à la garde de la ville et de l'empereur, le total des troupes montera à près de cent quarante mille hommes. Il faut y joindre les troupes auxiliaires ou alliées, qui doubleraient ce nombre.

Les légions demeuraient attachées aux provinces dont elles avaient la garde. Elles y passaient l'été en campagne, et la mauvaise saison dans des camps, qu'elles appelaient *camps d'hiver*; car le soldat romain campait toujours, et ne logeait jamais dans la ville. De ces camps d'hiver, qui ne changeaient point, se sont formées plusieurs villes, qui subsistent encore aujourd'hui, comme *Santen*, dans le pays de Clèves, *Vienne*, en Autriche, et beaucoup d'autres.

La neuvième année du règne de Tibère est l'époque de son changement funeste : alors il commença à donner une libre carrière à l'esprit tyrannique, qui était son penchant naturel.

(An. R. 775. De J.-C. 24.)

Cette année, le peuple romain se vit enfin délivré d'une guerre longue et peu honorable contre le brigand Tacfarinas.

Dolabella, qui commanda en Afrique en

remplacement de Blésus, fit courir dans les compagnies un ordre de s'attacher à Tacfarinas, que tous connaissaient depuis tant d'années qu'ils étaient occupés à le poursuivre. Le Numide ne put échapper, mais il voulut mourir en homme brave : et voyant ses gardes dissipés, son fils prisonnier, et les Romains répandus tout autour de lui, il se jeta tête baissée au milieu des traits, et évita la captivité en cherchant la mort dans le combat.

Cette année aussi, Tibère commença à s'occuper sérieusement du dessein de se retirer à la campagne, et d'y vivre loin de Rome. Séjan, son ministre et son favori, l'y exhortait, dans la vue de se rendre plus pleinement maître des affaires et de la personne même de l'empereur.

(An. R. 777. De J.C. 26.)

La Thrace agitée par des mouvements de révolte, et réduite à la soumission par Poppeus Sabinus, valut à ce général les ornements du triomphe.

Les Thraces étaient une nation féroce : ceux qui habitaient les montagnes, ne respiraient que la guerre, et ne pouvaient se

façonner à la servitude. Ils avaient été de tout temps accoutumés à ne rendre même à leurs rois qu'une obéissance de caprice, et s'ils donnaient des secours de troupes aux Romains, c'était pour des guerres voisines, et sous des chefs de leur nation. Ils ne voulurent donc point souffrir qu'on leur enlevât leurs meilleurs hommes pour les faire servir dans les armées romaines. Cependant avant que de prendre les armes, ils envoyèrent des députés à Poppéus, pour lui déclarer qu'ils étaient amis du peuple romain et disposés à lui obéir, pourvu qu'on ne les fatiguât point par de nouvelles surcharges : mais que si on prétendait les traiter en esclaves, ils avaient des armes, une nombreuse jeunesse, et des courages fermes, qui ne connaissaient point de milieu entre la liberté et la mort.

Poppéus leur répondit avec douceur, en attendant qu'il fût assez puissant pour se faire craindre. Lorsque Pomponius Labéo lui eut amené une légion de Mésie, et que Rhy-métalcès fut venu le joindre avec un corps de Thraces qui étaient demeurés fidèles, ayant réuni ces forces à celles qu'il avait sous la main, il marcha aux ennemis. Il les chassa

sans peine des lieux découverts, où les plus hardis d'entre eux s'étaient postés, et il y établit lui-même son camp. Mais il éprouva plus de difficulté lorsqu'il lui fallut attaquer un fort bâti sur la croupe d'une montagne, et défendu par une grande multitude de ces rebelles, les uns armés, les autres suppléant par leur courage au défaut des armes. Son camp n'en était pas éloigné : et comme il vit les plus fiers des ennemis se montrer hors de leurs murs en chantant et en dansant à la manière des barbares, il détacha sur eux des tireurs d'arc, qui, s'étant trop approchés, furent mis en désordre par une sortie brusque et imprévue, et ils couraient risque d'être enveloppés, sans la précaution que le général romain avait prise de tenir toute prête pour les secourir une cohorte de Sicambres, peuple german, non moins impétueux et non moins bruyant que les Thraces

Il comprit que c'était une nécessité d'assiéger en forme des gens résolus à se bien défendre, et il se porta plus près du fort, laissant dans ses anciens retranchements les Thraces auxiliaires, qui n'étaient pas propres à l'aider dans les opérations d'un

siège. Il leur permit de ravager les campagnes, d'y porter le fer et le feu, d'enlever tout le butin qu'ils pourraient, pourvu que leurs pillages se renfermassent dans la durée du jour, et qu'ils passassent la nuit dans le camp, en y faisant bonne garde. Ces ordres furent d'abord exécutés : mais bientôt les Thraces, devenus riches par le pillage, voulurent jouir de leur opulence. Le vin et la bonne chère avaient un puissant attrait pour cette nation. Ils s'y livrèrent avec excès, et au lieu de corps-de-garde et de sentinelles qui veillassent à la sûreté du camp, on ne voyait que des hommes étendus par terre, et plongés dans un sommeil causé par l'ivresse.

Les ennemis furent informés de ce désordre, et ils en profitèrent habilement. S'étant partagés en deux corps, et ayant choisi le temps de la nuit comme plus favorable à une surprise, ils vinrent en même temps attaquer le camp romain, et fondre sur ceux qui dévastaient le pays. L'entreprise contre le camp des Romains n'était proprement qu'une fausse attaque, par laquelle ils voulaient les occuper à leur propre défense, et leur dérober la con-

naissance du péril que couraient leurs alliés. Ils y réussirent, et ils eurent toute la facilité qu'ils pouvaient souhaiter pour tailler en pièces leurs infidèles compatriotes. Ils les trouvèrent ou couchés le long de leurs retranchements, ou dispersés çà et là dans la campagne; et ils en firent un grand carnage, auquel ils se portèrent avec d'autant plus de fureur, qu'ils les regardaient comme des déserteurs et des traîtres, unis aux oppresseurs de la patrie pour la réduire en servitude.

Ils satisfirent ainsi leur vengeance; mais le général romain n'en pressa pas moins vivement le siège; il dressa ses batteries, fit jouer ses machines, et coupant aux assiégés toute communication avec les dehors, il mit la disette parmi eux. Ils souffraient surtout de la soif, n'ayant qu'une seule fontaine pour le grand nombre qu'ils étaient, soit de gens armés, soit de bouches inutiles. Leurs bêtes de somme et leurs chevaux enfermés avec eux périssaient faute de fourrages; et les corps morts de ces animaux, mêlés avec ceux des hommes qui mouraient de leurs blessures ou par la soif, non-seulement présentaient un spectacle horrible,

mais infectaient l'air et répandaient la contagion.

A tant de misères la discorde vint encore mettre le comble. Les uns découragés se déterminaient à se rendre : le désespoir changeait le courage des autres en fureur : ceux-ci se partageaient encore en deux sentiments, quelques-uns voulant se tuer eux-mêmes, et d'autres en plus grand nombre aimant mieux chercher la mort dans un combat contre l'ennemi. Chacun de ces partis avait son chef. Dinis, vieillard respectable, à qui une longue expérience avait appris à connaître la puissance des Romains dans les armes, et leur clémence dans la victoire, non-seulement conseillait de se soumettre, mais il en donna l'exemple, et il se remit au pouvoir des vainqueurs avec sa femme et ses enfants. Il fut suivi de tout ce qu'il y avait de faibles dans la place par le sexe ou par l'âge, et de ceux qui préféraient la vie à la gloire. Tarsa et Turésis, qui étaient à la tête des deux autres partis, exécutèrent aussi eux-mêmes ce qu'ils conseillaient à leurs camarades. Tarsa criant à haute voix que dès que l'on était résolu de ne point survivre à la liberté, la voie la plus

courte pour aller à la mort était la meilleure, et qu'il fallait terminer dans le moment ses craintes et ses espérances, se perça lui-même de son épée ; et il s'en trouva quelques-uns qui l'imitèrent.

Turésis, accompagné de ceux qui voulaient au moins vendre chèrement leur vie, ayant attendu la nuit, fit une sortie vigoureuse, et livra un rude assaut au camp des Romains. Poppéus s'y était préparé, et il avait donné partout de bons ordres. Mais la furie naturelle des Thraces, animée par le désespoir, leur fit faire des prodiges, et ils forcèrent en quelques endroits les retranchements. Ils ne purent cependant s'y maintenir. La valeur et la bonne conduite triomphèrent enfin d'une aveugle rage : et après que le combat eût duré toute la nuit, les Thraces, repoussés jusqu'à leur fort, se virent obligés de mettre armes bas et de se rendre. D'autres châteaux voisins se soumirent pareillement. Il en restait quelques-uns encore à réduire. Mais les froids hâtifs et rigoureux du mont Hæmus obligèrent les Romains de se retirer, et de laisser leur conquête imparfaite.

Cette année Tibère exécuta enfin le des-

sein qu'il roulait depuis long-temps dans son esprit, d'abandonner Rome pour n'y plus revenir. Il prit le prétexte de deux temples à dédier, l'un à Jupiter dans la ville de Capone, l'autre à Auguste dans celle de Nole, et il partit pour la Campanie, avec un très petit cortège, n'emmenant qu'un seul sénateur, Coccéius Nerva, personnage consulaire et grand jurisconsulte; quelques chevaliers, parmi lesquels il n'y en avait que deux qui tinssent un rang distingué dans l'ordre, Séjan et Curtius Atticus. Il se fit accompagner d'un petit nombre de gens de lettres, Grecs la plupart, dans la conversation desquels il prétendait s'amuser. Il entra alors dans sa soixante-septième année.

En sortant de Rome il avait défendu par un placard affiché publiquement, que personne ne vint troubler son repos : en quel que endroit qu'il portât ses pas, des soldats disposés en haie empêchaient qu'on ne l'approchât. Il se promena ainsi par toute la Campanie. Mais enfin ne se trouvant pas encore assez solitaire, et gêné par la vue des villes et des hommes, il abandonna la terre ferme l'année suivante, et passa dans l'île de Caprée.

(An. R. 778. De J.-C. 27.)

Cette île était tout-à-fait convenable au dessein que Tibère avait de se cacher. Elle est environnée d'écueils, et accessible par un seul endroit, de sorte que personne n'y peut aborder sans être vu.

Un malheureux pêcheur ayant grimpé par des rochers fort escarpés pour venir présenter à l'empereur un grand et beau surmulet qu'il avait pris, et s'étant offert inopinément à ses yeux, Tibère effrayé ordonna que l'on frottât le visage du pêcheur avec son poisson; et comme celui-ci, pendant qu'on exécutait sur lui cet ordre tyrannique, se félicitait au moins de n'avoir point apporté une grosse écrevisse de mer, qu'il avait pareillement prise, l'inhumanité de Tibère fut telle, qu'il profita de l'avis pour augmenter la rigueur du supplice, en substituant au surmulet l'écrevisse, qui mit le visage du pêcheur tout en sang.

Tibère avait cherché cette retraite pour cesser de se contraindre. Il était fatigué de la gêne où il avait retenu jusque-là ses passions et ses vices. Il voulut vivre à son aise, et autant qu'il avait paru appliqué aux

affaires, autant se livra-t-il alors à un loisir de paresse qu'il n'interrompait que pour faire du mal.

Il renonça si pleinement à tout soin utile pour l'administration de la république, que, depuis ce temps, il ne remplit point les places vacantes dans les compagnies de juges, il ne changea ni officiers militaires, ni gouverneurs des provinces qui étaient directement sous sa main, il laissa plusieurs années l'Espagne et la Syrie sans proconsuls, il souffrit que les Barbares insultassent de tous côtés les frontières, avec autant de honte que de danger pour l'empire. Son unique affaire était le plaisir.

De tout temps il avait aimé le vin et la table, et dès ses premières campagnes il s'était attiré à ce sujet des brocards. Devenu empereur, il ne se corrigea pas. Dans le temps même qu'il était question dans Rome d'une réforme des mœurs, Tibère passa deux jours et deux nuits sans interruption à table.

A cette époque, Rome fut affligée par un horrible incendie, qui consuma tout le quartier du mont Cælius. Le peuple, toujours superstitieux, regardant cette année comme malheureuse, s'en prit à l'absence

du prince : on disait qu'il était parti sous de mauvais auspices. Tibère apaisa ces bruits par sa libéralité. Il dédommagea les propriétaires des maisons brûlées, et cela, sans attendre les prières ni les sollicitations, sans aucune considération particulière pour les personnes. Une telle munificence fit grand honneur à Tibère, et il lui en fut rendu de solennelles actions de grâces dans le sénat. Pour perpétuer même la mémoire du bienfait de l'empereur, on proposa de changer le nom du mot *Cælius*, et d'ordonner qu'il fût appelé le mont *Auguste*.

La flatterie s'en mêla. Une statue de Tibère étant échappée aux flammes, on érigea cet événement en merveille divine. On en concluait que l'on devait honorer par une vénération religieuse le lieu où les dieux avaient donné un témoignage si éclatant de leur bienveillance pour l'empereur. Telle était la bassesse du sénat romain.

(An. R. 779. De J.-C. 28.)

L'année qui suivit la retraite de Tibère dans l'île de Caprée, nous offre la preuve de l'indifférence de ce prince par rapport aux courses des Barbares, et à l'ignominie

du nom romain. Les Frisons se révoltèrent, et l'origine de leurs mouvements est remarquable.

C'était une nation pauvre, de qui Drusus n'avait exigé d'autre tribut, que des cuirs de bœufs, dont on faisait usage pour les boucliers et pour les machines de guerre. Ils payaient tranquillement cette redevance, lorsqu'un ancien centurion de légion, ayant été chargé du gouvernement de la Frise, choisit les peaux de bœufs sauvages comme les modèles auxquels seraient comparés les cuirs du tribut. C'était astreindre les Frisons à une condition impossible; ils livrèrent d'abord leurs bœufs mêmes, ensuite leurs terres : enfin la rigueur fut poussée jusqu'à les contraindre de donner leurs femmes et leurs enfants en esclavage. De là les murmures, les plaintes : et comme on n'y avait aucun égard, ils recoururent aux armes, se saisirent des soldats qui venaient lever le tribut, et les pendirent à des arbres. Le centurion se sauva dans un fort, sur l'embouchure la plus orientale du Rhin, où les Frisons vinrent l'assiéger : mais à l'approche d'Apronius, commandant de la Basse-Germanie, qui descendait le fleuve

avec des forces considérables, ils levèrent le siège, et se préparèrent à défendre leur pays.

Apronius y entra, et bientôt il joignit l'ennemi; mais au lieu d'envoyer tout d'un coup un corps de troupes capable de produire un grand effet, il ne détacha que de petits pelotons de cavalerie et d'infanterie légère, qui, venant les uns après les autres, ne manquaient point d'être battus et de porter le désordre et le trouble parmi ceux qui avançaient pour les soutenir. Il fallut qu'enfin la 5^e légion marchât tout entière contre les rebelles, et tirât de leurs mains tous ces différents détachements qui couraient risque d'être détruits. Les Frisons furent repoussés: mais la perte ne laissa pas d'être considérable du côté des Romains. Cet échec ne fut pas le seul qu'ils souffrirent de la part des Frisons. A quelque distance de là, neuf cents soldats furent entièrement taillés en pièces. Dans un autre endroit, quatre cents se virent réduits à se tuer les uns les autres, pour ne pas tomber au pouvoir de l'ennemi. Apronius négligea de tirer vengeance de ces affronts et Tibère les dissimula, de peur d'être obligé d'em-

ployer quelque général qui eût de la tête et de la capacité.

Cette année Tibère maria Agrippine, fille de Germanicus, à Cn. Domitius, en qui la noblesse du sang paternel était encore relevée par l'honneur d'appartenir à la maison impériale, mais qui dégradait cette haute naissance par un caractère féroce et par des mœurs détestables. Agrippine ne le cédaient en rien aux vices d'un tel mari. Ainsi Tibère avait raison de dire que de lui et de cette princesse, il ne pouvait naître qu'un monstre funeste à tout le genre humain : et sa prédiction ne fut que trop exactement vérifiée par les crimes de Néron leur fils.

L'an de Rome 780, Livie mourut, âgée de quatre-vingt-six ans. A la noblesse des Claude, dont elle descendait et à celle des Livius, dans la maison desquels son père était entré par adoption, elle réunissait celle des Jules, qui était devenue la plus éclatante de l'univers.

Tacite lui rend témoignage qu'elle fut comparable pour la régularité de sa conduite aux plus vertueuses dames des anciens temps, quoiqu'elle eût dans ses manières

plus de gaieté et d'enjouement, qu'elles n'eussent peut-être approuvé.

La domination de Tibère devint plus tyrannique que jamais, lorsque Livie ne fut plus. Elle paraît encore bien des coups, parce que Tibère n'avait pu entièrement secouer le joug d'une vieille habitude de déférence pour les volontés de sa mère, et Séjan n'osait la traverser. Mais par sa mort ils se trouvèrent tous deux délivrés d'un frein qui les gênait.

CHAPITRE V.

Élévation de Séjan. — Il empoisonne Drustus, fils de l'empereur. — Condamnation d'Agrippine et de ses fils.
— Disgrâce et mort de Séjan et de sa famille.

Séjan est l'exemple le plus fameux de l'élévation prodigieuse et de l'effroyable chute d'un favori qui abuse de sa fortune. Sa patrie était Volsinies, ville de Toscane. Il s'attacha d'abord à C. César, petit-fils d'Auguste; ensuite son père Seïus Strabon, chevalier romain, étant devenu préfet des gardes prétoriennes, obtint la permission de

se l'associer dans cette charge pour collègue, et bientôt après il la lui laissa entièrement, ayant passé lui-même à la préfecture de l'Égypte.

La place de préfet des cohortes prétoriennes était peu de chose dans l'origine ; Séjan le premier en augmenta la puissance, en rassemblant dans un seul camp hors des murs de la ville les dix cohortes, qui auparavant étaient dispersées dans les différents quartiers de Rome et dans les petites villes voisines. Sa vue était de les avoir toutes ensemble à sa disposition, et de les rendre pleines de confiance en elles-mêmes, et plus terribles au reste des citoyens.

Quoique ces mesures fussent prises contre Tibère, dont Séjan se proposait d'usurper la place, cet empereur n'en conçut aucun ombrage. Défiant, impénétrable pour tout autre, son aveugle crédulité pour son infidèle ministre allait jusqu'au prodige. Cet aveuglement de Tibère dura plusieurs années, et Séjan eut tout le temps de se faire un nombre infini de créatures et parmi les soldats et les officiers soumis à ses ordres, et parmi les sénateurs. Tibère se prêtait à ce traître avec une si étrange facilité, que

même dans des discours adressés au sénat et au peuple, il l'appelait le compagnon de ses travaux, et souffrait que les statues de Séjan fussent placées et honorées dans les théâtres, dans les places publiques, et jusque dans les camps des légions.

Séjan avait tout ce qui est nécessaire pour former les grands scélérats. Un corps de fer pour le travail; une audace effrénée, jointe à une dissimulation profonde; le talent de se rendre agréable et de noircir les autres; la flatterie et l'arrogance également prêtes selon le besoin; au dehors un air de modestie, pendant qu'il était dévoré au dedans de la passion de régner. Avec ces ressources, Séjan osait se promettre tout de lui-même; mais lorsqu'il forma son projet, vers l'an de Rome 774, il avait à vaincre des obstacles infinis: la maison des Césars pleine d'héritiers, un fils de l'empereur déjà parvenu à l'âge viril, des petits-fils entrant dans l'adolescence. Attaquer par la violence tant de princes à la fois, c'eût été tout risquer: les embûches et les intrigues secrètes demandaient qu'il laissât des intervalles entre ses attentats. Ce fut à ce dernier parti que Séjan se fixa, et il résolut de

commencer par Drusus, contre lequel l'animait une colère récente. Car dans une querelle qui s'était élevée entre eux, Drusus, naturellement emporté et dès long-temps prévenu de haine contre un homme obscur par lequel il se voyait balancé, lui présenta le poing; et le ministre ayant eu l'insolence de répondre par un geste semblable, le prince lui donna un soufflet.

L'ambition de Séjan, aiguillonnée par la vengeance, le porta à chercher toutes les voies de faire périr Drusus. Il ne trouva rien de mieux que de s'adresser à Liville, épouse du prince, sœur de Germanicus; il lui témoigna qu'il désirait de l'épouser et de l'élever avec lui au trône, et que pour cela il fallait se défaire de son mari. Elle ne se refusa à rien. Eudemus, son médecin, fut associé au complot, et prêta pour ce crime détestable le ministère de son art.

Séjan choisit un poison qui n'agit que lentement et dont l'effet pût ressembler à une maladie naturelle. Un eunuque, cher à Drusus son maître, fut l'exécuteur du crime. La maladie de Drusus dura plusieurs jours, pendant lesquels Tibère, qui résidait alors à Rome, n'interrompit rien de ses

occupations ordinaires et se rendit assidument au sénat. Il y vint même dans l'intervalle entre la mort de son fils et la cérémonie des funérailles.

Le sénat accorda à la mémoire de Drusus les mêmes honneurs qui avaient été décernés à Germanicus, et y en ajouta encore plusieurs autres. La pompe des funérailles fut surtout illustrée par la longue suite d'images qui y furent portées. Tibère fit lui-même l'éloge funèbre de son fils. Pendant qu'il la prononçait, le sénat et le peuple affectaient un extérieur affligé, mais au fond du cœur tous étaient charmés de voir revivre la maison de Germanicus; et ce fut précisément ce qui en accéléra la perte. Car Séjan, voyant que la mort de Drusus restait impunie et n'avait pas causé un grand deuil parmi les citoyens, ne s'occupa que des moyens de ruiner les enfants de Germanicus, que la succession regardait indubitablement.

Il n'était pas possible d'empoisonner trois princes, autour desquels veillaient des officiers d'une fidélité incorruptible. Séjan se détermina donc à faire la guerre à la fierté d'Agrippine leur mère; il s'attacha à réveiller la vieille haine de Livie contre sa belle-

mère, à irriter la jalousie de la veuve de Drusus, afin que ces deux princesses représentassent Agrippine à l'empereur comme une orgueilleuse ennemie qui aspirait à la souveraine puissance.

L'année qui suivit la mort de Drusus, les pontifes, et les autres collèges des prêtres, en faisant des vœux solennels pour la conservation de l'empereur, y ajoutèrent les noms des deux fils aînés de Germanicus. Tibère se tint très offensé de cette espèce d'égalité que l'on mettait entre la jeunesse de ses petits-fils et la majesté de sa place et de son âge. Il manda les pontifes, et les interrogea sur les motifs qui les avaient fait agir. Sur leur réponse, qui déchargea Agrippine, il se contenta de leur faire une légère réprimande; mais dans le sénat, il recommanda fortement que l'on se donnât bien de garde d'enfler d'orgueil, par des honneurs prématurés, les esprits d'une jeunesse déjà trop susceptible de mouvements audacieux. Séjan, à cette occasion, prit soin d'alarmer le prince, en lui faisant entendre que la ville était partagée en deux factions; qu'il y avait des gens qui se disaient du parti d'Agrippine, et que si l'on n'y mettait ordre, le

nombre en augmenterait. C. Silius fut choisi pour première victime. C'était un homme consulaire, qui avait été lieutenant de Germanicus. Sa femme, Sosia Galla, n'était pas moins haïe de Tibère que son mari, parce qu'elle était chère à Agrippine. Il fut résolu d'attaquer ensemble les deux époux. Silius, voyant sa condamnation inévitable, la prévint par une mort volontaire, et Sosia fut exilée. Claudia Pulchra, cousine d'Agrippine, fut également condamnée.

Lorsque Tibère quitta Rome, et avant qu'il se fixât au séjour de Caprée, une aventure fortuite donna lieu à Séjan d'augmenter encore son crédit auprès de lui. Ils étaient dans une maison de campagne; on y mangeait dans une grotte naturelle, quand tout d'un coup des pierres venant à se détacher de la voûte, écrasèrent quelques-uns de ceux qui servaient. L'alarme fut grande, tout le monde s'enfuit. Séjan, uniquement occupé du soin de sauver son prince, se pencha sur lui, et appuyé sur un genou, la tête et les mains élevées en haut, il soutint l'endroit qui paraissait menacer Tibère, et il fut trouvé dans cette attitude par les soldats qui vinrent au secours. L'empereur,

touché de cette nouvelle preuve du zèle de son ministre, le regarda comme un homme prêt à se sacrifier pour lui, et il ne mit plus aucunes bornes à sa confiance.

Ainsi Séjan eut beau jeu de travailler à la ruine de la maison de Germanicus. Il avait ordonné à ses créatures de s'acharner particulièrement sur Néron, qui était l'aîné, et l'héritier présomptif.

Drusus, frère de Néron, entraît aussi dans cette conspiration, séduit par le favori, qui lui faisait espérer la première place, s'il écartait une fois son aîné, dont la fortune était déjà bien ébranlée. Ainsi Séjan se servait de lui pour détruire son frère, sachant qu'il lui serait ensuite aisé de le détruire lui-même.

Tibère s'étant confiné dans l'île de Caprée, la condition d'Agrippine et de Néron empira par la facilité qu'eut Séjan d'irriter de plus en plus la jalousie de l'empereur, qui ne voyait que par ses yeux, et qui naturellement défiant et soupçonneux, se livrait d'autant plus à la pente qu'il avait à croire le mal, que la crainte ne le retenait plus, et qu'il se regardait comme en pleine sûreté dans son île, où personne ne pouvait aborder sans

son agrément. Agrippine et son fils commencèrent à être traités en criminels d'état. On leur donna des gardes qui tenaient un journal exact de toutes leurs actions. Tout le monde les fuyait : leur maison était devenue un désert. Le seul ami qu'il leur restât, Titius Sabinus, illustre chevalier romain, fut la victime de sa fidélité pour eux.

Tibère le dénonça au sénat, l'accusant d'avoir corrompu quelques-uns de ses affranchis, et d'avoir dressé des embûches contre sa vie ; et il demanda que l'on en fit la punition convenable. Son arrêt fut prononcé sur-le-champ : et dès le jour même l'infortuné Sabinus fut mené en prison, où il fut étranglé, et son corps, traîné avec un croc aux Gémonies¹, fut ensuite jeté dans le Tibre. Les historiens ont observé que la fidélité de son chien augmenta encore la commisération du peuple sur un sort si digne de larmes. Cet animal suivit son maître à la prison ; il demeura auprès du corps exposé sur les Gémonies, en poussant des hurlements lamentables ; et lorsqu'on le jeta dans la rivière, le chien s'y élança pareil-

¹ Les Gémonies étaient le lieu où l'on exposait les corps de ceux qui avaient été punis du dernier supplice.

lement pour le soutenir, s'il eût pu, et l'empêcher d'aller à fond.

(An. R. 780. De J.-C. 29.)

Dès que Tibère se vit affranchi de la contrainte où le tenait un reste de respect pour Livie, il écrivit au sénat contre Agrippine et contre Néron son fils.

Le style de la lettre était très amer : Tibère s'était fait un plaisir d'y prodiguer les termes les plus durs.

Le sénat fut effrayé à cette lecture, et garda long-temps un morne silence, parce que Tibère s'était contenté d'invectiver avec aigreur, sans autrement expliquer ses intentions. En même temps le peuple s'attroupaient autour du sénat; et les citoyens, portant entre leurs bras les images d'Agrippine et de Néron, invoquant le nom de Tibère avec des acclamations pleines de respect et de vœux pour sa prospérité, criaient que la lettre était fautive, et que le prince ne voulait pas la ruine de sa famille. Ainsi ce jour là, il ne fut prise aucune résolution fâcheuse.

Tibère écrivit donc de nouveau, pour répéter les reproches outrageants contre sa belle-fille et son petit-fils, pour répriman-

der sévèrement le peuple, pour se plaindre au sénat de ce que la majesté impériale avait reçu publiquement un affront : cependant il se réservait la connaissance de l'affaire. On ne délibéra plus : et si les sénateurs ne rendirent pas un décret, parce que cela leur était défendu, ils témoignèrent au moins que prêts à venger les injures du prince, ils étaient uniquement retenus par ses ordres.

Agrippine fut condamnée par le sénat, et reléguée dans l'île Pandataria, où sa mère Julie avait été autrefois, pour des causes bien différentes, enfermée par Auguste. Néron, son fils aîné, fut en même temps déclaré ennemi public, et transporté dans l'île Ponce, peu distante de celle de Pandataria. Drusus, frère de Néron, ne jouit pas d'une disgrâce dont son mauvais cœur l'avait rendu l'un des instruments. Déclaré pareillement ennemi public, il eut pour prison un appartement bas du palais, dans lequel on le garda très-étroitement.

La ruine d'Agrippine entraîna celle d'Asinius Gallus, son beau-frère, illustre sénateur. Celui-ci ayant été député par le sénat vers l'empereur, Tibère prit précisément

ce temps pour écrire au sénat contre lui ; en sorte que , dans le même moment où Asinius recevait du prince toute sorte d'accueil à Caprée , et mangeait à sa table , le sénat le condamnait à Rome, et faisait partir un préteur pour l'arrêter et le conduire au supplice. Asinius, lorsqu'il fut instruit de l'arrêt rendu contre lui , voulut se tuer. Tibère l'en empêcha, non par pitié, mais pour prolonger ses souffrances et sa misère. Il ordonna qu'on le ramenât à la ville, et qu'il y fut gardé étroitement dans une prison jusqu'à son retour à Rome ; Tibère n'y revint jamais.

Séjan était au comble de ses vœux ; les voies de la souveraine puissance lui paraissaient aplanies par la ruine de ceux qui en devaient être les héritiers. On le joignait partout à Tibère dans les honneurs que l'on rendait à ce prince ; on célébrait des jeux publics au jour de sa naissance ; on lui élevait des statues ; on jurait par sa fortune, et comme il avait en sa main les récompenses et les peines, on le respectait et on le craignait plus que son maître. Séjan semblait être l'empereur romain et Tibère le prince de Caprée.

Tibère était si aveuglé, qu'il n'aurait jamais ouvert les yeux, si un avis salutaire n'eût dissipé l'espèce d'ensorcellement dans lequel il vivait. Antonia, mère de Germanicus, ayant été informée des desseins de Séjan, en écrivit à l'empereur.

Il était temps que Tibère se réveillât. Séjan pouvait compter sur les gardes prétoriennes et sur le sénat presque tout entier. Il était tellement maître de tous ceux qui approchaient la personne du prince, qu'il savait à point nommé tout ce que disait ou faisait Tibère, et Tibère avait toujours ignoré les démarches de Séjan.

Dans de telles circonstances, il n'eût peut-être pas été de la prudence d'attaquer à force ouverte un adversaire si puissant; et le caractère artificieux de Tibère ne pouvait manquer de le porter aux voies sourdes et détournées. Il commença donc par témoigner à Séjan plus de confiance que jamais; il le désigna consul avec lui pour l'année suivante, en lui conservant sa charge de préfet des cohortes prétoriennes. Les fonctions du consulat demandaient que Séjan allât à Rome. Ainsi Tibère y gagnait d'éloigner son ennemi de sa personne, et de pou-

voir concerter plus librement les moyens de le perdre.

(An. R. 782. De J.-C. 51.)

Tout le monde fut la dupe de cette conduite de Tibère, et on redoubla d'empressement pour faire la cour à Séjan.

Il fut reçu à Rome avec des honneurs qui allaient jusqu'à l'adoration. Cependant Tibère, pour parvenir à la ruine de son favori, résolut de rendre sa conduite si équivoque à son égard, d'y mêler tellement de quoi l'alarmer d'une part, et de l'autre de quoi nourrir sa confiance, que le changement du prince à l'égard de son ministre pût être deviné, et que cependant le ministre n'eût que des frayeurs passagères, qui ne l'empêchassent pas de se croire toujours aimé et considéré.

Cette politique ambiguë tenait en suspens Séjan et tous les citoyens. Il en résulta néanmoins un effet décidé : c'est que les particuliers s'observèrent davantage sur les témoignages de respect et d'attachement pour Séjan, commençant à craindre de se compromettre en lui paraissant trop dévoués. Mais le sénat lui donna, lorsqu'il

sortit du consulat, la puissance proconsulaire.

Ce furent là les derniers honneurs dont jouit Séjan. Depuis ce temps, Tibère, croissant en hardiesse parce que rien ne bougeait, prit à tâche de multiplier à son égard les marques de refroidissement. Séjan lui ayant demandé la permission de revenir à Caprée, Tibère la lui refusa, alléguant qu'il irait lui-même incessamment à Rome.

Il avait appelé auprès de lui Caius, troisième fils de Germanicus, qui fut depuis l'empereur Caligula, et qui touchait alors à sa vingtième année. Tibère le décora de la dignité de pontife, et en écrivant à ce sujet au sénat, fit entendre qu'il songeait à en faire son successeur. Ce fut un rude coup porté à Séjan, qui se repentit de n'avoir pas profité de la puissance du consulat pour se déclarer empereur.

Vers ce même temps, Néron mourut de misère et de faim dans sa prison de Ponce.

Lorsque Tibère crut qu'il était temps de frapper le dernier coup, il adressa au consul Régulus ses ordres contre Séjan, et il en fit porteur Nénius Sertorius Marron, après lui avoir donné les provisions de la

charge de commandant des cohortes pré-
toriennes.

Celui-ci étant arrivé de nuit à Rome ,
communiqua ses ordres au consul Régulus
et au capitaine des troupes du guet. Le len-
demain de grand matin il monta au palais
du sénat, et ayant rencontré Séjan, comme
il le vit troublé de ce qu'il n'y avait aucune
dépêche de l'empereur pour lui, il le ras-
sura en lui disant à l'oreille qu'il apportait
l'ordre pour l'associer à la puissance tri-
bunitienne. Séjan ajouta foi à une nouvelle
qui le flattait, et il entra plein de joie dans
le sénat. Alors Macron fit retirer les soldats
préteurs qui avaient accompagné Séjan et
qui devaient garder le sénat, leur montrant
les patentes par lesquelles il était établi leur
commandant, et leur promettant des ré-
compenses de la part de Tibère. En leur
place il posta autour du palais les troupes
du guet, et ensuite étant entré, il donna la
lettre de Tibère aux consuls, sortit sur-
le-champ, et courut au camp des préto-
riens pour empêcher l'émeute que pouvait
y causer la ruine de leur chef.

Pendant ce temps, la lettre se lisait dans
le sénat.

Comme les premières plaintes de Tibère contre Séjan ne roulaient d'abord que sur des objets peu importants, il n'en fut point du tout alarmé, et il demeura tranquille jusqu'à la fin. Dès que l'ordre de l'arrêter eut été entendu, les préteurs et les tribuns du peuple l'environnèrent pour le mettre hors d'état de tenter aucune résistance.

Au milieu de ce tumulte, le consul Régulus appela Séjan, qui ne sortit point de sa place. Il fallut que le consul répât la citation une seconde et une troisième fois. Enfin Séjan répondit : « Est-ce moi que vous appelez ? » Et en même temps qu'il se levait, on s'assura de sa personne, et il fut conduit en prison par le consul, accompagné de tous les magistrats.

Sur toute sa route, il fut exposé aux cris et aux huées. On abattait ses statues, et on les mettait en pièces.

Le consul voyant le peuple dans les dispositions les plus favorables, et sachant que les soldats des gardes prétoriennes ne faisaient aucun mouvement, rassembla dès le jour même le sénat dans le temple de la Concorde près de la prison. Là Séjan fut condamné à mort et exécuté sur-le-champ.

Son corps fut traîné sur le croc aux Gémonies, et la populace, pendant trois jours entiers, outragea le cadavre, et en jeta enfin les misérables débris dans la rivière.

Toute la famille de Séjan périt avec lui : son fils aîné le suivit de près. L'âge tendre de son autre fils et de sa fille donna lieu de douter quelque temps, si on les punirait pour un crime auquel ils n'avaient pas même pu prendre part ; mais on prononça leur arrêt de mort, et on les fit transporter à la prison pour y être exécutés.

Apicata, répudiée par Séjan depuis longtemps, ne fut point condamnée par le sénat ; mais la mort de ses enfants, et la vue de leurs corps exposés aux Gémonies, lui causèrent une douleur si cruelle, qu'elle ne put y survivre. Elle se tua elle-même, après avoir dressé et envoyé à Tibère un mémoire, où elle lui développait l'abominable intrigue qui lui avait enlevé par le poison son fils Drusus.

Pour éclaircir cet horrible mystère il fit appliquer à la question l'eunuque et le médecin Eudemus : et lorsque par leurs aveux il se fut assuré que la mort de Drusus était l'effet du crime de Liville et de Séjan, cette

affreuse découverte le fit entrer en défiance contre tous les hommes; et son penchant naturel à la cruauté s'en accrut prodigieusement. Par ses ordres aussi Liville fut mise à mort.

Le sénat, après avoir sévi contre Séjan et contre toute sa famille, flétrit encore sa mémoire par les décrets les plus ignominieux. Il défendit que personne prît le deuil à son sujet: comme délivré de la servitude par sa mort, il fit dresser dans la place publique une statue de la Liberté: il ordonna que les magistrats et tous les collèges de prêtres célébrent tous les ans une fête avec des jeux solennels au jour où il avait été exécuté. Il décerna aussi de nouveaux honneurs à Tibère; mais ce prince farouche les refusa.

CHAPITRE VI.

Cruautés de Tibère. — Mort de Drusus, fils de Germanicus. — Révolutions chez les Parthes. — Mort de Tibère.

Les Romains espérèrent un gouvernement plus doux, se persuadant que les rigueurs tyranniques qu'ils avaient éprouvées venaient moins de l'empereur que de son favori. Tibère prit soin de les détromper, et il leur fit voir que la cruauté ne lui était point suggérée, et que chez lui elle coulait de source. Ses fureurs, bien loin de diminuer à la mort de Séjan, éclatèrent avec une nouvelle violence. Sous le prétexte vrai ou faux d'intelligence avec ce coupable ministre, Tibère versa des flots de sang.

Il affectait de se décharger sur le sénat de la plupart des condamnations et des supplices, pour faire tomber sur lui la haine de tant d'exécutions sanglantes dont il était le véritable auteur. Il prenait même plaisir à forcer les sénateurs de servir de ministres à sa vengeance en faisant le procès les uns aux autres. Mais sa cruauté n'aurait

pas été pleinement satisfaite, s'il ne l'eût pas satisfaite lui-même. A Caprée il repaissait souvent ses yeux des longs et cruels tourments que l'on faisait souffrir par son ordre aux malheureux qu'il destinait à périr, et l'on montrait encore du temps de Suétone le rocher du haut duquel il les faisait ensuite jeter devant lui dans la mer, pendant qu'au pied de ce rocher étaient placés des soldats de marine, qui, avec de longues perches et des rames, frappaient et écrasaient les corps de ceux que l'on avait ainsi précipités, de peur qu'il ne leur restât quelque souffle de vie.

La cruauté de Tibère était ingénieuse à inventer des supplices qui fissent souffrir long-temps sans ôter la vie. La mort était une grâce à ses yeux : ayant appris qu'un accusé s'était tué lui-même, il s'écria : *celui-là m'a échappé !* Et comme l'un de ses prisonniers lui demandait pour toute faveur une prompté mort, il lui répondit : *Je ne suis pas encore réconcilié avec toi !*

(An. R. 783. De J.-C. 52.)

Dans les dernières années de son règne et de sa vie, Tibère devint en un mot un

monstre en tout genre , ne gardant plus aucune mesure ; employant le rapt et la violence , ne distinguant ni condition ni sexe ; de sorte que la honte qui le pénétrait malgré lui , l'obligeait à fuir la vue des hommes. Il était sorti cette année de son île , et après avoir parcouru les rivages de la Campanie , il vint près de Rome , et il eut ou feignit d'avoir quelque dessein d'y entrer ; mais le souvenir de ses forfaits le rechassa tout d'un coup dans la solitude et dans les rochers de Caprée.

Il continua à faire une guerre implacable avec tous ceux qui avaient eu quelque liaison avec Séjan. Il suscitait lui-même les délateurs dont le nombre était prodigieux. Les grands , comme les petits , se mêlaient de cet indigne métier. Amis et ennemis , connus et inconnus , tout le monde était à craindre , et toutes les accusations étaient bonnes. On ne distinguait point entre les faits de nouvelle date ou déjà anciens , entre les actions et les paroles. Un mot hasardé dans la place publique , ou dans un repas , devenait un crime. La fureur d'accuser semblait une maladie épidémique , qui eût gagné toute la nation. Les moins criminels

étaient ceux qui cherchaient dans cette malheureuse ressource, un moyen de se tirer eux-mêmes de danger.

C'était un malheur d'approcher de la personne de Tibère, et de tenir à lui par quelque endroit que ce pût être. Les gens de lettres, dans la conversation desquels il cherchait à s'amuser, quoiqu'ils ne pussent être soupçonnés ni de complots contre l'état, ni d'intelligence avec Séjan, ne laissèrent pas d'éprouver la dureté de ce caractère féroce. Il se plaisait à embarrasser les plus savants grammairiens, et à les prendre en défaut. Il sut que l'un d'eux, nommé *Séleucus*, se faisait instruire par les officiers de sa chambre des livres que l'empereur lisait, afin de se tenir prêt à lui répondre : sur ce prétendu crime il lui interdit d'abord l'entrée du château, et ensuite le fit mourir.

Parmi les vices de Tibère il ne faut point compter l'avarice. Il ne se piquait point de magnificence ; mais il savait faire un bon usage de l'argent ; et s'il s'enrichit par les confiscations, il y avait chez lui plus de méchanceté que de cupidité : car il était foncièrement malfaisant, et ses attentions

par rapport à certains objets de bien public, n'empêchaient pas le cours de ses cruautés.

(An. R. 784. De J.-C. 53.)

Les prisons étaient pleines d'accusés pour cause de complicité avec Séjan. Les détails du procès de chacun le lassèrent, et pour en finir, il donna l'ordre barbare de faire mourir tous ceux qui étaient détenus. Après cette horrible boucherie, on vit sur les Gémonies un amas immense de cadavres de personnes de tout sexe et de tout âge. Il n'était point permis à leurs parents, ni à leurs amis d'en approcher, de les examiner, de verser des larmes : des gardes attentifs à ce que chacun faisait paraître de tristesse, accompagnaient ces corps à demi pourris jusqu'au Tibre où on les jetait, et là, flottant sur la rivière, ou arrêtés au bord, personne n'osait leur rendre aucun des devoirs de l'humanité : la terreur étouffait tout sentiment.

Cette même année mourut Drusus, fils de Germanicus, après avoir lutté contre la faim pendant neuf jours entiers. Après qu'il l'eut fait mourir, Tibère le poursuivit encore par de sanglantes invectives, lui repro-

chant un corps souillé de toutes sortes d'infamies, un esprit malfaisant pour ses proches, et ennemi de la république. Il voulut qu'on lût en plein sénat le journal tenu par ses ordres de toutes les actions et paroles de ce jeune et malheureux prince. Cette lecture fit horreur. Les sénateurs, pénétrés d'effroi, ne pouvaient assez s'étonner que Tibère, autrefois si habile à cacher ses crimes, en fût venu à braver les jugements du public.

Cette douleur n'était pas encore passée, lorsque la mort d'Agrippine fit verser de nouvelles larmes. Tibère l'avait traitée depuis sa dernière condamnation avec la dernière inhumanité; dans une circonstance où elle lui faisait des reproches amers, il ordonna qu'on la battit sur le visage; ce qui fut exécuté avec tant de violence, que les coups lui firent sauter un œil. A la mort de Séjan, s'étant flattée de voir adoucir son sort, cette princesse prolongea sa misérable vie; mais n'éprouvant aucun changement, elle résolut de se laisser mourir de faim. Tibère n'eut pas honte de se vanter auprès du sénat de ce qu'il ne l'avait pas fait étrangler, ni jeter son corps aux Gémonies: et il

remarqua, comme une circonstance digne de mémoire, qu'elle était morte le même jour où deux ans auparavant Séjan avait été exécuté. Le sénat, toujours esclave, toujours rampant, lui rendit des actions de grâces pour sa clémence, et ordonna en même temps que tous les ans, le jour de la mort de Séjan et d'Agrippine, on offrirait un don à Jupiter.

La mort d'Agrippine, par une catastrophe des plus singulières, entraîna celle de Plancine, veuve de Pison. Se voyant enfin accusée pour ses crimes, elle n'attendit point le jugement, et de sa propre main elle vengea sur elle-même Germanicus et sa famille.

C'est à cette même année que l'on rapporte la mort de Jésus-Christ.

Cette année Rome offrit constamment le même spectacle; des accusations, des condamnations, des morts sanglantes. La crainte d'un supplice infâme en déterminait plusieurs au suicide, d'autant plus que ceux qui attendaient une condamnation, étaient privés de la sépulture et leurs biens confisqués; au lieu que la mort volontaire mettait fin communément à toutes les procédures, et Tibère déchargé, — à ce qu'il

s'imaginait, du reproche de cruauté par ceux qui se tuaient eux-mêmes, permettait qu'on leur rendît les derniers devoirs, et laissait subsister leurs testaments.

(An. R. 786 De J.-C. 55.)

Le trône d'Arménie étant devenu vacant par la mort d'Artaxias, que Germanicus y avait placé, Artabane, roi des Parthes, s'empara de cette couronne, et la donna à Arsace, l'aîné de ses fils; et se considérant comme le successeur de Cyrus et d'Alexandre, il revendiqua tout ce qu'avaient possédé ces illustres conquérants. Mais il avait aliéné par ses cruautés les esprits de sa nation; et pendant qu'il subjuguait en idée toute l'Asie, plusieurs des premiers de sa cour tramaient une conspiration pour le détrôner. Il leur manquait un prince du sang des Arsacides qu'ils pussent faire roi, parce qu'Artabane avait exterminé toute la race royale. Tibère accorda volontiers tout ce qu'on lui demandait, et il fit partir Phraate avec un équipage et un cortège dignes de sa naissance.

Cependant Artabane fut informé de ce qui se machinait contre lui. La colère qu'il

en conçut contre Tibère s'exhala par une lettre outrageante, dans laquelle il lui reprochait les meurtres et les parricides dont il s'était souillé, ses débauches et sa lâcheté.

Quant aux auteurs de la conspiration ourdie contre lui, Artabane se résolut à feindre, et ayant invité l'un des chefs à un grand repas, il lui fit donner un poison lent. Pour ce qui est de l'autre, il l'arrêta auprès de sa personne par de fausses caresses et par les emplois dont il le chargea; et Phraate, qui avait vécu à la romaine pendant plus de cinquante ans, ne put soutenir le changement. Sa santé y succomba, et il mourut en Syrie.

Tibère n'abandonna pas pour cela l'entreprise : et en la place de Phraate, il substitua Tiridate, qui était du même sang. En même temps, pour faire revivre les droits de l'empire romain sur l'Arménie, il jeta les yeux sur Mithridate, frère de Pharasmane, roi d'Ibérie. Enfin il donna le gouvernement de Syrie à L. Vitellius, en le chargeant de présider à toutes les opérations qui se préparaient en Orient.

Mithridate, assuré de la protection des Romains, se hâta d'en profiter : et Pharas-

mane, agissant de concert avec lui, ils firent entrer une armée d'Ibériens dans l'Arménie.

Artabane, ayant rassemblé toutes ses forces, marcha contre eux et fut défait. Cependant il ne se rendit pas encore, mais Vitellius réunissant ses légions en corps d'armée, menaça la Mésopotamie d'une invasion, et la crainte d'avoir à soutenir la guerre contre les Romains, obligea Artabane d'abandonner l'Arménie, dont Mithridate demeura maître : dès ce moment les affaires du roi des Parthes allèrent en décadence. La conspiration qui se tramait contre lui ayant enfin éclaté, il se retira chez les Hircaniens, et Tiridate prit possession du trône devenu vacant.

(An R. 787. De J.-C. 56.)

D'abord tout lui réussit. Les villes s'empressaient de lui ouvrir leurs portes; les peuples couraient avec joie au-devant de lui, et détestant la cruauté d'Artabane élevé parmi les Scythes, ils se promettaient un gouvernement plein de douceur sous un prince nourri dans les arts et dans les maximes des Romains. Mais une nouvelle révolution succéda bientôt à la précédente. Pendant

que Tiridate assiégeait un fort château, les plus puissants d'entre les Parthes, jaloux de l'autorité de son premier ministre A. Dagèse, se déterminèrent à rappeler Artabane. Tiridate, attaqué par les troupes de ce prince, s'enfuit et repassa la Syrie. Artabane demeura ainsi paisible possesseur de la couronne.

Après quatre ans écoulés depuis la mort de Séjan, ni les prières, ni le rassasiement et l'ennui, qui adoucissent les cœurs les plus féroces, ne pouvaient rien sur la dureté inflexible de Tibère; et des faits incertains, ou abolis par un long oubli, irritaient sa cruauté, comme s'ils eussent été prouvés et récents.

Plusieurs sénateurs et chevaliers romains périrent par la main du bourreau ou en se tuant eux-mêmes. Tibère s'était approché de Rome pour ordonner la mort de ses victimes.

Ce prince, continuant ainsi à se faire détester de tout ce qu'il y avait de grand dans Rome et dans l'empire, avait cependant soin de ménager les peuples, et s'il survenait quelque calamité publique, il y remédiait avec magnificence.

(An. R. 788. De J.-C. 57.)

Cependant Tibère se sentant défaillir, et ne pouvant se dissimuler que sa fin approchait s'occupa du choix de son successeur. Il avait deux petits-fils, Caius César, fils de Germanicus, et Tibérius Gémellus, fils de Drusus. Il eût préféré ce dernier, mais sa grande jeunesse l'embarrassait.

Caius, âgé de vingt-cinq ans, était chéri du peuple, comme la dernière espérance de la maison de Germanicus. Mais cette faveur populaire était précisément pour Tibère un motif d'aversion contre celui qui en était l'objet. Le jeune prince le savait bien, et depuis plusieurs années qu'il passait à Caprée auprès de l'empereur, il n'est rien qu'il ne mît en usage pour prévenir les effets de cette haine. Il cachait son naturel féroce sous une feinte douceur. La condamnation de sa mère, l'exil et l'emprisonnement de ses frères ne tirèrent pas de sa bouche une seule plainte. Il étudiait les goûts et les caprices de Tibère, pour s'y conformer, et tâchait pareillement de se rendre favorables tous ceux qui l'approchaient. Mais il se lia avec Macron, successeur de Séjan dans la

charge de préfet des cohortes prétoriennes, qui, de son côté, cherchait un appui. L'empereur fut informé de cette intelligence, et ce fut pour lui une raison de plus de ne point se déterminer en faveur de Caius. Il songea à *Claude* son neveu, qui était d'un âge mûr, et paraissait porté au bien. Mais il fut arrêté tout court par l'imbécillité d'esprit et l'éternelle enfance de ce prince. Cependant il s'anéantissait, ses forces l'abandonnaient, son corps se réduisait à rien, et la dissimulation ne le quittait pas; affectant de la fermeté dans son air de visage et dans ses discours, il déguisait une défaillance manifeste au premier coup d'œil. Il se força même pour assister à des jeux auxquels s'exerçaient les soldats de sa garde; et non-seulement il y assista, mais il voulut lancer un javelot contre un sanglier lâché dans l'arène. L'effort qu'il fit lui causa une douleur de côté; il sentit du frisson, et son mal augmenta. L'inquiétude le porta à changer souvent de séjour: enfin il s'arrêta près du promontoire de Misène dans la maison de campagne qui avait appartenu à Lucullus.

Là on connut avec certitude son état par l'adresse de son médecin, nommé Chariclès,

qui, prenant congé de lui sous prétexte d'une affaire qui l'appelait ailleurs, lui prit la main comme pour la baiser, et lui toucha le pouls. Chariclès avertit Macron que l'empereur n'avait pas deux jours à vivre.

Le 16 mars Tibère perdit connaissance, et on le crut mort. Déjà Caius sortait avec un nombreux cortège, et allait au milieu de mille applaudissements prendre possession de l'empire en se faisant reconnaître par les soldats prétoriens, lorsque tout d'un coup on vint lui apprendre que Tibère avait recouvré la parole, et demandait à manger. Cette nouvelle répandit la terreur. Dans ce moment critique Macron ordonne que l'on jette sur le vieil empereur des coussins et des matelas pour l'étouffer.

Ainsi mourut Tibère dans la soixante-dix-huitième année de son âge, et dans la vingt-troisième de son règne.

Lorsque la mort de Tibère fut sue à Rome, la haine et la détestation publiques si longtemps contraintes éclatèrent avec emportement. La populace, courant dans les rues, criait qu'il fallait jeter Tibère dans le Tibre. Quelques-uns priaient la terre, mère commune des humains, et les dieux Mânes, de

lui assigner sa demeure au fond du Tartare parmi les impies. D'autres voulaient qu'on traitât son corps comme ceux des criminels, qu'on le trainât avec le croc, et qu'on le jetât aux Gémonies.

LIVRE III.

CAÏUS,

SURNOMMÉ CALIGULA.

CHAPITRE PREMIER.

Bons commencements de Caius. — Ses cruautés, ses folies; ses affreux bons mots. — Pont construit sur la mer.

(An. R. 788. De J.-C. 58.)

Le sénat s'empessa de déférer à Caius tous les droits et tous les titres de la souveraine puissance. Celui-ci refusa d'abord les titres honorifiques; mais ensuite il les prit tous à la fois, et y en ajouta même de nouveaux. L'amour du peuple romain pour Germanicus rejaillissait sur son fils, et la haine contre Tibère se tournait en affection pour le nouvel empereur. Aussi depuis qu'il fut parti de Misène pour amener à Rome le corps de Tibère, il marcha sans cesse au travers d'une foule prodigieuse de peuple, dont les cris de joie faisaient retentir les airs. Dans les provinces, la joie n'éclata pas



Caligula!

avec moins de vivacité. Pendant plusieurs mois ce ne furent que fêtes et réjouissances parmi les riches et les pauvres, dans toute l'étendue de l'empire. Les commencements parurent répondre à de si heureuses espérances. Caius rendit la liberté à tous ceux qui étaient en prison par ordre de Tibère, rappela les exilés, abolit l'accusation de lèse-majesté, et fit cesser les poursuites commencées. Il se transporta dans les îles de Pandataire et de Ponce, où étaient restées sans honneur les cendres de sa mère Agrippine et de Néron son frère aîné, il les enferma dans des urnes, et les apporta à Rome, où les plus illustres chevaliers les reçurent et les déposèrent avec pompe dans le mausolée d'Auguste. Il combla de toutes sortes d'honneurs Antonia son aïeule, ainsi que ses trois sœurs, Agrippine, Drusille et Julie. Il affecta de témoigner beaucoup d'affection à son cousin Tibérius Gémellus, qu'il avait frustré de ses droits à l'empire. Le jour qu'il lui fit prendre la robe virile, il l'adopta et le déclara *prince de la jeunesse*. Il éleva même Claude son oncle, qui, à cause de la faiblesse de son esprit, était resté simple chevalier, au rang

de sénateur et de consul. Le peuple à qui il fit des largesses et donna des fêtes, fut charmé de ses magnificences. Il lui rendit le droit d'élire les magistrats; il montra un grand zèle contre les débauches monstrueuses que Tibère avait autorisées par son exemple. Il déclara n'avoir point d'oreilles pour les délateurs, et permit que l'on répandît dans le public les ouvrages de quelques écrivains qui s'étaient exprimés avec beaucoup de liberté. Lorsqu'il prit possession du consulat, il fit au sénat une harangue dans laquelle il fit la censure de tout ce qu'il trouvait de vicieux dans le gouvernement de Tibère, et promit de suivre des maximes entièrement opposées. Peu de temps après qu'il fut sorti du consulat, une maladie dangereuse qui lui survint mit à l'épreuve la tendresse des citoyens, qui poussèrent leur sollicitude jusqu'à passer les nuits à la porte de son palais. C'est là l'époque des cruautés de cet empereur et du dérèglement universel de sa conduite. Depuis sa maladie il ne fut plus reconnaissable, et il agit en tout comme un furieux. Las de se gêner, et se voyant affermi, il lâcha la bride à tous ses vices. Il regardait Tibérius Gémel-

lus comme un rival; il s'en défit sous le prétexte que ce jeune prince avait fondé sur sa mort des espérances ambitieuses. A cette mort, il ajouta celle de Silanus son beau-père, personnage recommandable par son rang et par ses vertus : il le contraignit à se couper lui-même la gorge avec un rasoir. Julius Grécinus, sénateur d'un grand mérite et père du célèbre Agricola, devint le digne objet de la haine du tyran, et fut mis à mort pour s'être refusé à se porter l'accusateur de Silanus.

Le règne de Caius offre peu d'événements par rapport aux affaires du dehors, sinon le traité qui fut conclu cette année par L. Vitellius, gouverneur de Syrie, avec Artabane, roi des Parthes.

(An. R. 789. De J.-C. 58.)

La cruauté de Caius croissait de jour en jour. Perfide autant que cruel, il produisit alors contre les personnages qui avaient participé aux disgrâces de sa famille, les mémoires qu'il avait feint de brûler : des fautes pardonnées furent punies avec la dernière rigueur. Il fit périr un grand nombre de chevaliers romains, en les forçant de

combattre comme gladiateurs. Un jour que les criminels manquaient pour être livrés aux bêtes, il ordonna que l'on prît les premiers venus d'entre le peuple qui assistait au spectacle, et qu'on les exposât à leur fureur; et de peur que ces infortunés ne se plainnissent il leur fit avant tout couper la langue. Macron s'étant attiré sa haine par son ambition, fut accusé et contraint de se donner la mort. Sa femme et ses enfants partagèrent sa fin tragique.

Antonia, aïeule de l'empereur, mourut de chagrin, par suite des outrages qu'elle eut à supporter de la part de son petit-fils. Ses excès à l'égard de ses sœurs sont mêlés de toutes les espèces de crimes et de folies. Il les aimait autrement qu'il ne convient à un frère, et ne s'en cachait point. Sa passion pour ses deux autres sœurs Agrippine et Julie ne fut pas si constante; il s'en dégoûta, et les bannit dans la suite. En un mot il n'est sorte de débauche, si horrible qu'elle pût être, où il n'aimât à se plonger. Drusille étant morte cette année, il en fit une déesse.

Après avoir violé tous les droits les plus sacrés entre les hommes, il ne restait plus à Caius que d'outrager la divinité par l'u-

surpation sacrilège du culte et des honneurs qui lui sont réservés : et c'est ce qu'il fit. Il était tantôt Jupiter, Minerve, Bacchus ou Hercule, tantôt Diane ou Vénus, et il recevait les vœux et les offrandes convenables à chacune des divinités dont il jouait le personnage. Pour mieux figurer Jupiter, il avait des machines avec lesquelles il répondait au tonnerre par un bruit semblable, et lançait éclair contre éclair. Si le tonnerre tombait, il jetait une pierre contre le ciel, et criait à Jupiter : « Tue moi, ou je te tue. » Mais il fallait pour cela qu'il fût dans ses moments de courage; car communément, dès qu'il entendait le tonnerre il s'enveloppait la tête ou allait se cacher sous son lit. Il se fit un collège de prêtres à la tête duquel il se mit lui-même et y associa son cheval, qu'il nommait *Incitatus*; les folies qu'il fit pour cet animal sont connues de tout le monde; il l'invitait à sa table, lui présentait de l'orge dorée, lui faisait boire du vin dans une coupe d'or et l'on assure qu'il l'aurait nommé consul, s'il n'eût été prévenu par la mort. Tout le règne de Caligula n'offre qu'une série de caprices insensés, ou de traits d'une cruauté sanguinaire, qu'allumait

encore en lui l'avidité des dépouilles , et l'indigence à laquelle l'avaient réduit ses dépenses énormes et ses extravagantes entreprises. Il exerça toutes sortes de vexations et établit des impôts excessifs. Nul homme qui en fût exempt ; nulle chose qui ne payât quelque droit. Les chicanes qu'il exerçait pour extorquer de l'argent sont infinies. Il voulait être, à proprement parler, l'héritier universel de tous les citoyens ; s'il survenait quelque procédure , il s'en rendait le seul juge. Quelquefois il ne cherchait pas même ces ombres de formalités. Un jour qu'il jouait aux dés, il se leva brusquement, et fit arrêter deux riches chevaliers romains qui passaient par hasard, confisqua leurs biens, et revint ensuite à son jeu.

Il rétablit les accusations pour cause de prétendus crimes de lèse-majesté, pour avoir à sa merci les personnes et les biens de tout ce qu'il y avait de plus illustre dans Rome ; la terreur et la consternation se répandirent dans toute la ville. Il renversa toutes les statues des hommes illustres ; Caius était aussi envieux que cruel , cupide et débauché, et dépouilla les anciennes familles des symboles qui les distinguaient et qui leur

servaient comme de titres de noblesse. Tout éclat, même celui des habillements, l'offensait et lui rendait les personnes odieuses. Enfin, sa basse envie ne distinguait aucune condition, et s'acharnait jusque sur des hommes d'un rang obscur, s'ils possédaient quelque avantage du corps ou de la fortune. En revanche il se faisait un plaisir malin de fouler aux pieds tout ce qu'il y avait de plus grand; il exigeait que les sénateurs remplissent à son égard des ministères d'esclaves; qu'ils courassent vêtus de leurs toges à côté de son char, et que dans ses repas ils se tinssent debout, la serviette sur le bras.

Il faut avouer que la bassesse des sénateurs contribua beaucoup à nourrir son arrogance et que l'on peut leur en faire partager le blâme. Le récit des barbaries commises par Caius fait horreur; nous nous bornerons à citer quelques mots affreux qui découvrent l'atrocité de son caractère. Tous les dix jours il arrêtait le rôle des prisonniers qu'il condamnait à mort, et il appelait cela *apurer ses comptes*. Il voulait que ceux qu'il faisait exécuter fussent percés à petits coups redoublés, et son mot ordinaire était:

« *Frappe de façon qu'il se sente mourir.* » Un ancien préteur étant allé dans l'île d'Anticyre pour y prendre l'ellébore, et demandant à plusieurs reprises la prolongation de son congé, Caius ordonna qu'on le tuât, en disant *que la saignée était nécessaire à un homme à qui un si long usage de l'ellébore ne suffisait pas.* Dans un grand repas, dont étaient les deux consuls, il se mit tout d'un coup à rire à gorge déployée. Les consuls lui demandèrent le plus respectueusement qu'il leur fut possible ce qui lui inspirait ce mouvement subit de gaieté. « *Je pensais, ré-*
« *pondit-il, que d'un seul clin d'œil je puis*
« *vous faire massacrer l'un et l'autre.* » Ses douceurs ordinaires pour les femmes qu'il aimait étaient de leur dire en les caressant : « *Une si belle tête sera abattue dès que je le*
« *voudrai.* » Se tenant offensé de ce que dans les jeux du cirque la multitude l'avait qualifié de *jeune Auguste*, il donna ordre aux soldats de massacrer un grand nombre des assistants. Ce fut alors qu'il dit cette parole, la plus forcenée qui soit jamais sortie de la bouche d'un homme : « *Plût aux dieux que*
« *le peuple romain n'eût qu'une seule tête qui*
« *pût être abattue d'un seul coup.* » Il n'est pas

possible de rien ajouter à l'idée que de pareils traits font concevoir de ce monstre couronné.

(An. R. 790. De J.-C. 59.)

Caius ayant formé le projet extravagant de faire construire un pont sur la mer entre Baïes et Pouzzoles, on établit sur des ancres d'un rivage à l'autre et dans un trajet de cinq quarts de lieue une double rangée de bâtiments de charge, rassemblés de tous les ports de l'Italie, ou construits à neuf. Sur cette longue file de vaisseaux on éleva une chaussée de terre et de maçonnerie, avec des parapets aux deux côtés, et des hôtelleries d'espace en espace, où l'on avait amené de l'eau douce qui sortait par des fontaines jaillissantes. Lorsque tout fut prêt, Caius s'étant revêtu de la cuirasse d'Alexandre, qu'il avait enlevée du tombeau de ce conquérant, et ayant mis par-dessus une casaque militaire, toute de soie, relevée en or, et brillante de pierreries, l'épée au côté, le bouclier à la main et la couronne civique sur la tête, sacrifia d'abord à Neptune, à quelques autres divinités; ensuite il entra à cheval sur le pont, et suivi de nombreuses

troupes d'infanterie et de cavalerie, armées comme pour un jour de bataille, il courut à bride abattue jusqu'à Pouzzoles. Là il passa la nuit, pour se reposer de ses grandes fatigues, et le lendemain, en habit de triomphateur, il monta sur un char attelé de chevaux fameux par des victoires gagnées dans le cirque. Il repassa ainsi le pont, faisant porter devant soi de prétendues dépouilles, et précédé de Darius, fils d'Artabane, roi des Parthes, qui le lui avait donné en ôtage. Après le char venait sur des chariots toute sa cour en habits somptueux. Au milieu du pont était dressée une estrade sur laquelle le triomphateur monta pour haranguer ses troupes, puis il leur distribua de l'argent. La fête fut terminée par un repas général. Caius sur le pont, les officiers et les soldats dans des barques, se mirent à table et se remplirent de vin et de viandes pendant le reste du jour et toute la nuit, qui fut aussi claire que le plus beau jour; car le pont et toute la côte furent tellement illuminés, que l'on ne s'aperçut point de l'absence du soleil. A la fin du repas, Caius qui s'était échauffé par le vin, se procura un divertissement digne de lui, en jetant plusieurs de

ses courtisans de dessus le pont dans la mer ,
et en coulant à fond un grand nombre de
barques pleines de citoyens et de soldats.

CHAPITRE II.

Ridicules expéditions de Caius contre les Germains et les
Bretons ; ses rapines et ses cruautés dans les Gaules.
— Conjuratation contre ce prince ; sa mort. — Troubles
dans Rome. — Interrègne.

(An. R. 790. De J.-G. 59.)

Caius s'étant transporté dans un faubourg
de Rome à dessein de s'y promener, partit
tout à coup pour la Gaule, accompagné de
danseurs, de gladiateurs, de femmes, de
chevaux propres à la course, mais sans avoir
donné aucun ordre, ni pour assembler des
troupes, ni pour avoir des munitions. Ce
fut donc un mouvement prodigieux dans
l'Italie et dans les provinces, soit de légions
mandées précipitamment, soit de levées
faites avec rigueur, soit de voitures pour
transport des provisions. Caius ordonnait
au peuple des villes voisines de sa route de
balayer les grands chemins et d'y répandre

de l'eau pour en abattre la poussière. Arrivé sur le Rhin où se trouvaient huit légions, il se mit à leur tête, et joua avec elles une véritable comédie : ayant ordonné que l'on fit passer le fleuve à quelques Germains de sa garde, qu'on les cachât dans un bois, et qu'ensuite on vint lui donner avis que l'ennemi approchait, il part aussitôt, accompagné de ses courtisans et de quelque cavalerie prétorienne, et va dans le bois saisir ceux qui s'y étaient cachés par son ordre : glorieux d'un tel succès, il dresse des trophées sur le lieu, et s'en retourne aux flambeaux, blâmant la lâcheté de ceux qui ne l'avaient pas suivi.

Peu de temps après il fit emmener de jeunes ôtages de l'école où on leur enseignait les lettres, et leur laissa prendre de l'avance. Averti de leur fuite, il quitte la table pour courir après eux, les atteint et les ramène chargés de chaînes ; après quoi, reprenant son repas interrompu, il consola et encouragea ceux qui partageaient avec lui de si fatigantes expéditions. Tels furent les exploits de Caius contre les Germains, qui heureusement ne pensaient point à la guerre.

Il porta ses vues, l'année suivante, du côté de la Grande-Bretagne : ayant réuni sous ses ordres deux cent cinquante mille combattants, il marche vers l'océan, range toute son armée sur la côte, et montant une trirème, il s'avance à quelque distance sur les flots et revient à terre. Alors il donne le signal de la bataille, fait sonner les trompettes, et termine tous ces grands apprêts par ordonner à cette multitude de guerriers de ramasser les coquillages dont le rivage était couvert, et qu'il appelait *les dépouilles de l'océan*, dignes d'être portées au Capitole, et au palais impérial.

Pendant son séjour dans les Gaules entre ces deux expéditions, il se rendit aussi terrible aux sujets de l'empire et aux citoyens, qu'il s'était fait mépriser des étrangers et des ennemis. Une conjuration qui se trama dans ce même temps lui donna lieu de répandre le sang et de s'enrichir de butin ; mais il n'en devint pas plus riche. Dans le cours de ses prodigalités, il donna à Lyon des jeux dont la dépense fut énorme. C'est à ces jeux qu'il établit ce combat célèbre d'éloquence grecque et latine, dont les lois étaient si rigoureuses. Il fallait que les vain-

eus fissent les frais du prix des vainqueurs, et composassent des vers ou un discours à sa louange; et ceux dont les ouvrages avaient déplu, étaient obligés d'effacer leurs écrits avec l'éponge ou avec la langue, s'ils n'aimaient mieux être châtiés par la fêrule ou jetés dans le Rhône.

Depuis son départ pour la guerre, Caius s'était fait proclamer sept fois *Imperator*; il crut être parvenu au faite de la gloire et il ne fut plus occupé que des apprêts de son triomphe. Mais ce triomphe n'avait point été décerné par le sénat, à qui il avait d'abord défendu de lui décerner aucun honneur. Toujours en contradiction avec lui-même, il fut irrité de cette injustice et partit pour Rome, ne respirant que menaces et vengeances. Après tant de bruit et tant de frais pour célébrer ce triomphe, il entra dans sa capitale avec la pompe modeste de l'ovation, et en défendant qu'aucun sénateur vint au-devant de lui.

C'est à cette époque qu'il faut rapporter ses plus grandes extravagances, au sujet de la divinité qu'il s'attribuait, et que les Juifs s'exposèrent aux plus grands dangers par leur refus de lui décerner les honneurs divins.

(An. R. 792. De J.-C. 41.)

Déjà il s'était formé sans succès plus d'une conjuration contre lui. Celle qui réussit enfin à délivrer l'empire romain de ce monstre eut pour auteur Cassius Chéréa, tribun d'une cohorte prétorienne. Des griefs personnels, joints à un ardent patriotisme, le déterminèrent à tuer le tyran, et il ne fut plus occupé que des moyens. Il se proposait même de rétablir la forme du gouvernement républicain. Après bien des discussions entre les conjurés au sujet du lieu et du moment de l'attaque, on se fixa aux jeux palatins, établis par Livie en l'honneur d'Auguste, et qui devaient durer quatre jours. Pendant que ce spectacle rassemblerait une grande foule dans un petit espace, on espérait trouver l'occasion de frapper Caius, sans que ses gardes pussent le défendre.

Les trois premiers jours de la fête se passèrent sans coup férir. Chéréa, au désespoir, craignait que la gloire de tuer le tyran ne lui échappât. Le quatrième jour enfin, Caius ayant quitté le spectacle pour se rendre dans la salle des bains, Chéréa l'attendit

dans une petite galerie voûtée par où il devait passer. Ce ne fut qu'au moment où il s'arrêtait devant de jeunes enfants venus de la Grèce pour exécuter des danses en son honneur, que Chéréa lui porta le premier coup, qui fut si rude, que Caius en fut renversé par terre. Comme il se débattait en criant qu'il n'était pas mort, les autres conjurés l'entourèrent, le percèrent de trente coups, et le laissèrent pour mort sur la place. Ainsi périt ce malheureux prince dans la vingt-neuvième année de son âge, après avoir régné près de quatre ans.

Après avoir donné la mort à Caius, les conjurés qui n'ignoraient pas que les soldats lui étaient attachés, s'enfuirent du palais, sentant tout le danger qu'ils couraient de se montrer dans ce moment. En effet les Germains de la garde, avertis qu'on assassinait l'empereur, accoururent l'épée à la main, et arrivés trop tard pour le sauver, ils se mirent à chercher les meurtriers. Ceux des sénateurs qui eurent le malheur de se trouver sur leur chemin, devinrent les victimes de leur fureur. Mais le sénat voyant Caius mort sans avoir de successeur certain, crut que le temps était venu de rentrer dans

ses anciens droits. Tous les sénateurs ne respiraient que la liberté, et déjà quelques-uns parlaient d'abolir les honneurs et la mémoire des Césars.

Cependant les officiers et les soldats des cohortes prétoriennes tenaient des conciliabules entre eux; tous les vœux étaient pour la monarchie, et leur attachement pour la maison des Césars ne leur permettait pas de songer à porter l'empire ailleurs. Ils ne pouvaient donc guère jeter les yeux que sur Claude, frère de Germanicus, et oncle de Caius; mais pour lui, il était bien loin de penser à l'empire. Excessivement timide, lorsqu'il vit son neveu assassiné, ce prince monta tout au haut du palais et se tapit derrière une porte. Un simple soldat, étant entré dans la pièce où il était, l'aperçut. Bientôt d'autres soldats surviennent, mettent Claude dans sa litière et le portent au camp des prétoriens, où il est salué empereur.

Comme le peuple s'était réuni avec les prétoriens, le sénat députa deux tribuns du peuple à Claude pour l'exhorter à ne point s'opposer à la liberté publique, l'assurant qu'il jouirait de tous les honneurs qui pou-

vaient être déférés à un citoyen libre. Claude, enhardi par ses troupes, n'écouta rien et reçut le serment des soldats auxquels il promit par tête une somme considérable. Ce fut le premier des Césars, qui acheta la puissance impériale : exemple contagieux, qui fut porté dans la suite aux excès les plus funestes. Les sénateurs contraints par la nécessité, rendirent un décret pour lui déferer tous les titres de la souveraine puissance. Claude se transporta ensuite au palais et là il rassembla ses amis, pour délibérer sur le parti qu'il fallait prendre par rapport à Chérée. Tous se réunirent à louer son action. Mais le meurtre d'un prince est un crime que son successeur ne manque jamais de punir, pour sa propre sûreté. Sa mort fut ordonnée, et il la souffrit avec constance ; il laissa un grand nom et fut universellement regretté. Chaque année le peuple fit une mention honorable sur sa tombe. Caius, au contraire, ne reçut point l'honneur des funérailles publiques, et fut autant détesté après sa mort qu'il l'avait été durant sa vie.

LIVRE IV.

CLAUDE.

CHAPITRE PREMIER.

Commencement de son règne. — Révolte de Camillus Scribonianus. — Guerre en Germanie et dans la Grande-Bretagne. — Jours séculaires. — Gaulois admis aux dignités de l'empire.

(An. R. 792. De J.-C. 41.)

Claude, second fils de Drusus et d'Antonina, commença son règne par une amnistie pleine et entière pour tout ce qui s'était passé pendant les deux jours qui avaient précédé celui où le sénat s'était déterminé à le reconnaître ; il abolit l'action de lèse-majesté, et rendit la liberté à tous ceux qui étaient retenus en prison sous ce prétexte tyrannique. Plein de respect pour le sénat, il voulut que l'autorité de cette compagnie intervînt dans tout ce qu'il faisait d'important, il défendit qu'on l'adorât et qu'on lui offrît des sacrifices. En un mot, il prit à

tâche de tenir une conduite directement opposée à celle de Caius. Mais la suite de son règne ne répondit point au commencement. Naturellement porté au bien, il était fait pour être gouverné. Son règne fut celui de Messaline, sa femme, devenue si fameuse par ses désordres, et ensuite d'Agrippine d'une part, et de l'autre, celui de Pallas, Narcisse, Callyste, Polybe, Félix et autres misérables affranchis. Il fut l'esclave de ces esclaves orgueilleux, qui disposaient de tout dans l'empire, et décidaient de la vie et de la mort des plus illustres personnes.

Les Romains faisaient alors la guerre sur le Rhin et contre les Maures. Galba vainquit les Cattes; Gabinius Secundus soumit les Marses et les Cauques. Ces avantages remportés sur les Germains donnèrent lieu à Claude de prendre le titre d'*imperator*. En Mauritanie, Edémon, affranchi du roi Ptolémée mis à mort par les ordres de Caius, voulut venger son maître, en soulevant les peuples de cette contrée. Les Romains marchèrent contre lui, le vainquirent, et la Mauritanie devint province romaine.

L'année suivante, Messaline donna à l'em-

pereur un fils qui dans la suite, fut connu sous le nom de *Britannicus*. C'était la première fois qu'il naissait un fils à un empereur régnant : cependant Claude ne fit aucune réjouissance d'éclat pour célébrer cet événement.

Tout en se livrant aux soins du gouvernement dans les objets qui étaient à sa faible portée, Claude veillait avec attention à la police de la ville et à ses approvisionnements. Pour faciliter l'arrivage des subsistances, il entreprit un ouvrage digne des Romains. Il fit creuser dans les terres un vaste bassin à la droite de l'embouchure du Tibre, pour recevoir les eaux de la mer ; et, par un quai qui en ferma tout le contour et deux jetées qui s'avançaient au loin dans la Méditerranée, il en fit un port autour duquel fut bâtie la ville de *Porto*. Un autre ouvrage de Claude est celui qui avait pour objet l'écoulement des eaux du lac Fucin, aujourd'hui Célano. Trente mille hommes y travaillèrent sans relâche pendant onze ans, mais tant de peines et de dépenses furent perdues. Il réussit mieux à terminer l'aqueduc commencé par Caius. Un canal voûté en arcade amenait l'eau de la distance

de quatorze lieues, et la portait à une telle hauteur qu'elle se distribuait sur les sept montagnes enfermées dans la ville de Rome.

Claude n'avait qu'une bonté d'instinct sans principes, et la cruauté ne lui coûtait rien lorsqu'un autre instinct le saisissait. Il était aisé de le tromper, et en lui inspirant des terreurs, on obtenait facilement de lui des sentences de mort. Les grands, alarmés d'un caractère si docile aux desseins sanguinaires de leurs ennemis, comprirent que, sous un tel prince, leur fortune et leur vie n'étaient point en sûreté. Furius Camillus Scribonianus, qui commandait une armée considérable en Dalmatie, leva l'étendard de la révolte, et aussitôt un grand nombre de sénateurs et de chevaliers romains se joignirent à lui. Cette révolte fut de courte durée par la prompte soumission des légions rebelles et par la mort de Scribonianus, qui fut tué par un soldat. Au nombre des complices de ce général, le plus célèbre, instruit par le courage d'Arria, sa femme, est Cécina Pœtus qui fut arrêté en Dalmatie, et embarqué sur un vaisseau pour l'emmener à Rome. Arria, que l'officier chargé de la conduite du prisonnier n'avait pas

voulu admettre sur le bâtiment, loua une barque de pêcheur, et accompagna son mari. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, elle obtint la permission de le visiter dans sa prison. Voyant sa mort certaine, elle voulut le soustraire, par son exemple, à la honte du supplice. Elle s'arme d'un poignard, puis, lorsqu'elle est seule avec son époux, elle se l'enfonce dans le sein, et le lui présente tout sanglant, en disant : « Fais-en autant, Pœtus, « cela ne fait pas de mal. »

(An. R. 794. De J.-C. 43.)

Ce fut sous Claude (l'an de Rome 794, de J.-C. 43) que les Romains s'établirent à demeure dans la Grande-Bretagne. Ce prince saisit l'occasion que lui présenta un certain Véricus, qui, chassé de l'île, implora sa protection pour y être rétabli. Plautius reçut l'ordre d'y entrer avec les légions sous son commandement. Ce général descendit dans la province de Kent, sans éprouver aucun obstacle à son débarquement. Il livra ensuite plusieurs petits combats où il eut l'avantage, et après lesquels il arriva près de l'embouchure de la Tamise.

A la nouvelle des succès de Plautius,

Claude partit de Rome et vint rejoindre son armée sur les bords de ce fleuve. Seize jours après, il quitta l'île pour retourner en Italie. A son retour, le sénat lui prodigua tous les honneurs imaginables, le triomphe, et le surnom de *Britannicus* pour lui et pour son fils. Les légions l'avaient déjà proclamé *imperator*.

Pendant que ce prince célébrait par le triomphe le plus fastueux ses victoires sur les Bretons, ces peuples défendaient leur liberté avec le plus grand courage; enfin ils furent vaincus. L'année suivante, Plautius étendit et consolida ses conquêtes. Alors fut réduite en province romaine une grande partie des pays qui environnent la Tamise. Deux ans après, la Thrace, qui jusqu'alors n'avait obéi qu'à ses rois, devint province romaine.

Cependant Messaline et les affranchis continuaient de mettre plusieurs personnes en danger, sous prétexte de complot contre l'État et contre l'empereur. Valérius Asiaticus, un des plus illustres membres du sénat, fut l'une des victimes de la jalousie de l'impératrice. Accusé d'avoir été un des principaux auteurs de la mort de Caius, et

d'avoir gagné des soldats par argent, Claude le fit arrêter à Baïes en Campanie, et amener à Rome chargé de chaînes; il n'échappa au dernier supplice auquel il fut condamné, dans la chambre même de Claude, qu'en se faisant ouvrir les veines.

Dans la sept cent quatre-vingt-dix-huitième année de Rome, Claude célébra les jeux séculaires. Britannicus y parut avec L. Domitius, qui, bientôt après, adopté par Claude, reçut le nom de *Néron*. Entre ces deux jeunes princes, la faveur populaire se déclara pour le premier. Il était le seul qui restât de la postérité de Germanicus, dont la mémoire était encore chère au peuple romain. Pendant que les Romains se livraient à des divertissements de toute espèce pour célébrer la centième année de la fondation de Rome, les Cauques faisaient des courses dans la Basse-Germanie. Le fameux Corbuhon, grand homme de guerre, fut envoyé pour les soumettre. Après avoir rétabli la sûreté et la tranquillité sur les côtes, il s'occupa de rétablir parmi ses légions toute la sévérité de l'ancienne discipline. Le succès qu'il obtint dans cette entreprise rabattit la fierté des ennemis. Ainsi les Frisons, qui

depuis plus de vingt ans vivaient dans une révolte ouverte contre Rome, subirent le joug et se renfermèrent dans le pays que Corbulon voulut bien leur assigner. Ce général ayant voulu ensuite pousser ses conquêtes dans le pays des Cauques, Claude lui envoya l'ordre de ramener en deçà du Rhin les légions romaines.

Il s'agissait de compléter le sénat. A cette occasion, les principaux habitants de la Gaule que les Romains nommaient *Chevelue*, demandèrent à y être admis. Toute la Gaule cisalpine jouissait depuis long-temps des privilèges et des droits attachés à la qualité de citoyen romain. La Gaule narbonnaise avait aussi donné à Rome des sénateurs et même des consuls. Les mouvements que ces Gaulois se donnèrent pour réussir dans leur demande excitèrent du bruit dans Rome, et l'on adressa à ce sujet bien des remontrances à l'empereur. Ce prince ne fut point touché de ces réclamations; il assembla le sénat et y prononça, en faveur des Gaulois, un discours qui fut suivi d'un sénatus-consulte, en vertu duquel les Gaulois, cent ans auparavant ennemis de Rome, devinrent capables d'y posséder les premières dignités.

Cet exemple fut imité, comme Claude l'avait prévu, et le droit de bourgeoisie romaine se communiquant de proche en proche, il arriva à la fin que tous les sujets de l'empire devinrent Romains.

CHAPITRE II.

Claude épouse Agrippine. — Désordres et mort de Messaline. — Guerres en Germanie et dans la Grande-Bretagne. — Mariage de Néron. — Claude est empoisonné.

(An. R. 799. De J.-C. 48.)

Claude connut enfin sa honte domestique. Elle éclata par le mariage de Messaline avec l'histriion Silius. Pendant un voyage qu'il fit à Ostie, cette impératrice et Silius se marièrent publiquement aux yeux de toute la ville, avec tout le cérémonial et l'appareil d'une noce légitime. Instruit de ce honteux événement et de plusieurs autres, par l'affranchi Narcisse, Claude résolut d'en tirer une vengeance éclatante. Les coupables, informés du péril qui les menace, cherchent à se mettre en sûreté; mais bientôt ils sont

arrêtés par des centurions envoyés par l'empereur.

Dès que ce prince fut entré à Rome, il se rendit au camp des prétoriens. Les soldats, indignés au récit que l'empereur leur fit de ce qui s'était passé pendant son séjour à Ostie, demandèrent hautement la punition des coupables. Silius fut jugé le premier, et mis à mort avec plusieurs autres complices des désordres de Messaline. Cette princesse ne leur survécut pas long-temps. D'après un ordre de Claude, elle fut tuée d'un coup d'épée par un tribun dans les jardins de Lucullus où elle s'était retirée.

Après la fin tragique de Messaline, Claude se laissa déterminer par son affranchi Pallas à épouser Agrippine sa nièce, qui, avant d'être impératrice, en exerçait déjà toute la puissance. Ce mariage était prohibé; mais le sénat porta un décret qui permettait aux oncles de se marier avec les filles de leurs frères.

Dès ce moment, la face des choses changea: elle fit rappeler Sénèque, que Messaline avait fait envoyer en exil, et le donna pour précepteur à son fils Domitius. Elle obtint de Claude le mariage de ce jeune

jeune prince avec Octavie¹, sœur de Britannicus; bientôt après elle le fit adopter par l'empereur, qui le nomma *Néron Claudius César*. Il était dans sa treizième année, et en avait quatre de plus que Britannicus. Le jeune Néron effaça bientôt Britannicus par les titres qu'il reçut. Après avoir pris la robe virile, il fut désigné consul et déclaré *prince de la jeunesse*. Le dessein d'Agrippine était de l'élever à l'empire après la mort de Claude. Pour en faciliter l'accomplissement, elle écarta tous ceux qui étaient attachés à Britannicus, et fit Burrhus préfet des cohortes prétoriennes.

L. Pomponius Secundus, qui commandait les légions de la Haute-Germanie, battit les Cattes en l'an de Rome 801, et les réduisit à demander la paix. Ce qui releva l'éclat de sa victoire, c'est qu'il tira de servitude, après quarante ans, quelques-uns de ceux qui avaient été faits prisonniers par les Germains à la défaite de Varus. Il obtint les honneurs du triomphe.

La Grande-Bretagne fut le théâtre des exploits les plus importants sous l'empire de Claude. Une partie de cette île avait déjà

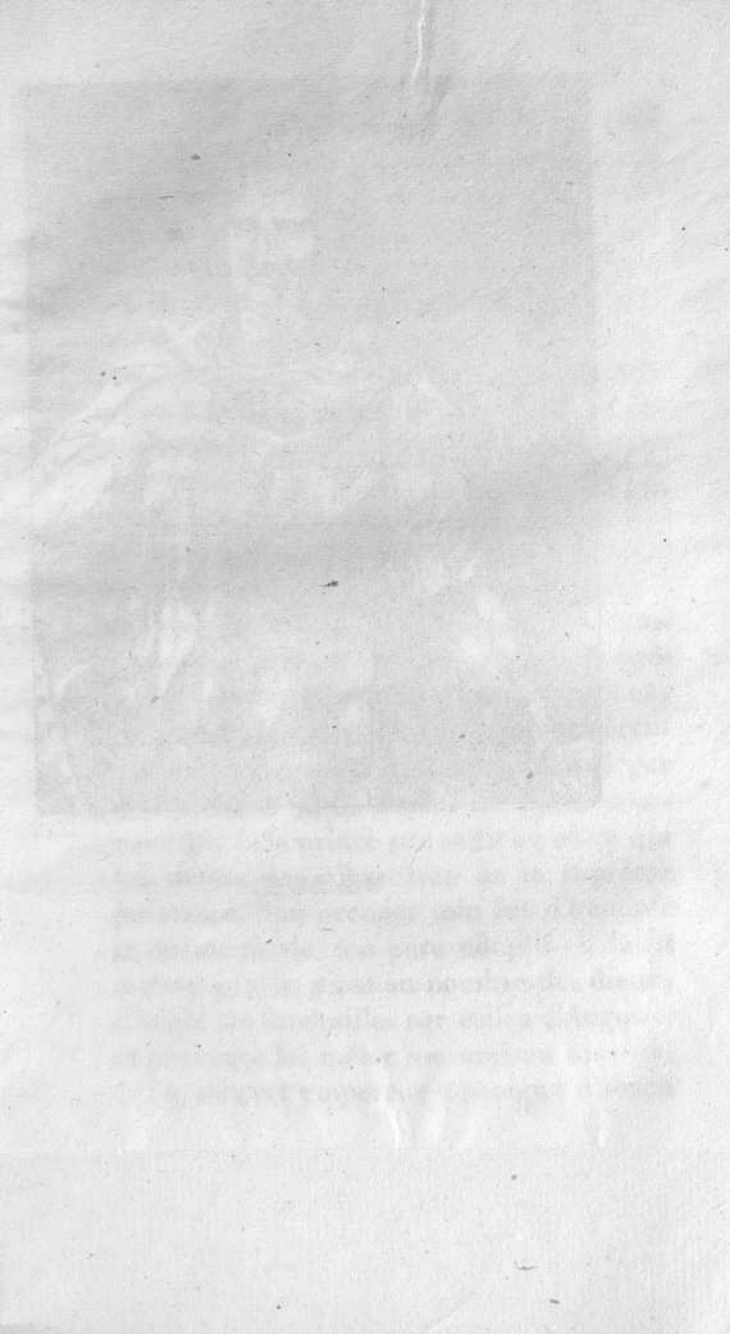
été conquise par Plautius; Ostorius Scapula continua les conquêtes de ce général. A son arrivée, il se vit tout d'un coup attaqué par les Bretons voisins de la province romaine. Après en avoir taillé en pièces une partie et dispersé l'autre, il prit le parti de couper toute communication entre les peuples qui habitaient au nord de la Nyne et de la Saverne, et ceux de la province romaine. Les Icéniens, qui étaient entrés volontairement dans l'alliance des Romains, n'ayant point voulu livrer leurs armes, suivant l'ordre qu'ils en avaient reçu, il leur livra bataille et remporta sur eux une victoire complète. Il pénétra ensuite assez avant dans l'île, soumit les Canges, ensuite les Brigantes et les Silures. Ceux-ci, qui habitaient entre la Saverne et la mer d'Hibernie, avaient pour prince Caractacus, qui s'était acquis la réputation d'un grand capitaine. Ayant osé attendre de pied ferme l'armée romaine, ils furent complètement défaits. La femme, les filles et les frères de Caractacus tombèrent entre les mains du vainqueur. La reine des Brigantes, dans les états de laquelle ce prince avait cherché un asile, le livra aux

Romains, et avec sa famille, il servit au triomphe d'Ostorius. Claude lui laissa la vie et la liberté.

Après leur défaite et le départ de Caractacus pour Rome, les Silures ne tardèrent pas à reprendre les armes. Ils remportèrent d'abord sur les troupes romaines quelques avantages qui engagèrent plusieurs peuples voisins à faire cause commune avec eux. Le chagrin qu'éprouva Ostorius, en voyant recommencer une guerre qu'il croyait terminée, lui causa une maladie dont il mourut.

L'an de Rome 804, fut contracté le mariage de Néron avec Octavie; comme il avait été adopté par Claude, afin qu'il ne parût pas avoir épousé sa sœur on prit la précaution de faire adopter cette princesse par une autre famille. Néron, beau-fils, fils adoptif et gendre de l'empereur, était visiblement destiné à lui succéder; Agrippine, pour lui ouvrir la carrière de l'éloquence et de la réputation, voulut qu'il plaidât en présence de Claude pour les habitants d'Illion, qui demandaient une entière exemption de toutes charges publiques. Il plaida cette cause en grec avec beaucoup de succès, quoiqu'il n'eût que seize ans.

Cependant sa mère Agrippine s'attirait la haine publique par de cruelles injustices qu'elle commettait sous le nom de Claude, et cet empereur commençait à ouvrir les yeux sur ces crimes. L'affranchi Narcisse, qui avait causé la mort de Messaline, voulut encore lui déclarer la guerre; il succomba, et fut obligé de s'éloigner. Son éloignement devint funeste à l'empereur. Agrippine, jalouse des marques d'attachement qu'il donnait à Britannicus, résolut de le faire périr par le poison; elle en fit donc préparer par une habile empoisonneuse, nommée Locuste, et le lui fit prendre dans un repas. Ce poison n'ayant pas produit sur-le-champ l'effet qu'elle en attendait, on porta dans son lit Claude, qui ne se plaignit de rien. Là, comme il faisait des efforts pour vomir, un médecin, gagné par Agrippine, sous prétexte de l'aider à rendre ce qui l'incommo-
dait, lui enfonça dans la gorge une plume imbibée d'un poison qui lui donna promptement la mort. Ce prince était dans la soixante-quatrième année de son âge, et dans la quatorzième de son règne.





NÉRON.

LIVRE V.

NÉRON.

CHAPITRE PREMIER.

Belles promesses de Néron. — Ambition d'Agrippine. — Néron empoisonne Britannicus. — Guerre contre les Parthes. — Poppée. — Néron fait tuer sa mère.

(An. R. 805. De J.-C. 54.)

Lorsque Néron sortit du palais, accompagné de Burrhus, son gouverneur, les prétoriens le reçurent avec des acclamations, le conduisirent au camp et le proclamèrent empereur, après qu'il leur eut promis par tête environ mille francs de notre monnaie. De là le prince se rendit au sénat qui lui déféra tous les titres de la suprême puissance. Son premier soin fut d'honorer la mémoire de son père adoptif. Il le fit mettre par le sénat au nombre des dieux, il régla ses funérailles sur celles d'Auguste, et prononça lui-même son oraison funèbre. Le nouvel empereur témoigna d'abord

une déférence infinie à Agrippine, mais le pouvoir que s'attribuait cette princesse excédait de beaucoup les honneurs qu'il lui faisait rendre sans en parler à son fils. Elle fit périr Silanus, proconsul d'Asie, dont elle redoutait la vengeance pour avoir fait mourir son frère, fiancé à Octavie. Elle ne se hâta pas moins de se défaire de Narcisse, en le contraignant de se donner la mort dans la retraite où il s'était retiré: cet affranchi était riche de quatre-vingt millions de notre monnaie. Sénèque et Burrhus, créatures d'Agrippine, et qui avaient alors la confiance de Néron, s'opposèrent de toutes leurs forces à ce début sanguinaire du nouveau gouvernement.

Néron prononça devant le sénat, sur la marche qu'il voulait suivre, un discours composé par Sénèque. On fut charmé d'y reconnaître le système d'Auguste, et l'on ordonna qu'il serait gravé sur des plaques d'argent, et lu chaque année, le 1.^{er} janvier. Néron tint parole dans les commencements. Attentif à se concilier l'estime publique, il fit plusieurs actions dignes de louanges. Libéralité, clémence, manières populaires, tout ce qui peut rendre un prince aimable

se trouvait dans sa conduite extérieure. Un jour qu'on lui présentait à signer un arrêt de mort, « Je voudrais, dit-il, ne savoir pas écrire. » C'est à Sénèque et à Burrhus néanmoins qu'il faut attribuer tout ce qui se fit de bon dans les commencements de son règne. Ce jeune prince ne songeait qu'à se divertir, et laissait Agrippine d'une part, Sénèque et Burrhus de l'autre, se disputer toute l'autorité. Tant que ces deux ministres prévalurent sur sa mère, le bon gouvernement se soutint au moins en grande partie.

Mais la férocité naturelle de son caractère se fit bientôt connaître. Dégoûté d'Octavie, princesse jeune et vertueuse, il se passionne pour une affranchie nommée Acté; Agrippine fait éclater son mécontentement avec violence; elle n'est plus écoutée. Son fils ôte à Pallas, favori de cette princesse, la garde du trésor. Frappée de ce coup, elle ose dire à Néron que Britannicus est le seul héritier légitime de la puissance impériale; cette imprudence entraîna la perte de Britannicus. Néron, n'osant point employer contre lui la force ouverte, fit préparer un poison violent par la fameuse Locuste, et le lui fit prendre dans un repas.

La même nuit vit la mort et les funérailles de ce prince infortuné, en qui s'éteignit la maison Claudia. A cette nouvelle, Agrippine, au lieu de contenir sa colère dans certaines bornes, se livra à l'emportement et à l'audace, et toutes ses démarches annoncèrent qu'elle cherchait à former un parti contre son fils. Néron lui ôta sa garde, la fit sortir du palais, et lui assigna pour habitation l'hôtel qui avait appartenu à Antonia, mère de Claude. Peu de temps après, cette princesse fut accusée par le pantomime Pâris d'avoir le dessein d'élever à l'empire Rubellius Plautus, descendant d'Auguste. Néron en fut informé lorsqu'il se livrait aux excès du vin; il en fut si effrayé que, dans le moment même, il voulait faire mourir sa mère et Plautus. Heureusement Burrhus et Sénèque parvinrent à engager Agrippine à se justifier. Après l'avoir entendue, Néron punit ses accusateurs et récompensa ses amis.

Chaque jour Néron dévoilait son caractère mêlé de cruauté et de bassesse. Il s'avisa d'un genre de divertissement bien indigne de son rang : ce fut de voler dans les rues. Dès que la nuit commençait, il sortait déguisé et accompagné de jeunes fous comme

lui; il parcourait ainsi toute la ville, attaquant ceux qui revenaient de souper, les blessant s'ils résistaient, et quelquefois même les jetant dans les égouts. Il entra dans les cabarets, dans les lieux de débauche, pillait et emportait tout: pour le partage du butin, il avait établi un marché dans son palais, où se vendait à l'enchère ce qui avait été volé pendant la nuit. D'abord on ne le connaissait pas; et comme il insultait toutes sortes de personnes, hommes et femmes, il fut bien battu en différentes occasions, et reçut des coups dont il porta la marque sur le visage.

Vologèse, roi des Parthes, avait rétabli Tiridate sur le trône d'Arménie. Corbulon, le plus grand homme de guerre qu'eussent alors les Romains, fut chargé par Néron de marcher contre lui. Avant d'attaquer Vologèse, Corbulon et Numidius Quadratus, que ce général venait remplacer, envoyèrent à ce prince des députés pour l'exhorter à la paix et à donner des otages. Vologèse consentit à leur demande et remit entre leurs mains les plus illustres têtes de la maison des Arsacides. Corbulon profita de cette paix pour discipliner ses troupes. Après les

avoir rendues redoutables par sa sévérité, il les fit entrer en Arménie où une faction puissante, soutenue par Vologèse, s'était déclarée contre les Romains. Tiridate eut d'abord quelques succès; mais s'étant joint avec ses propres vassaux aux troupes que lui fournit Vologèse, ses courses furent réprimées par Corbulon, qui lui prit trois forts châteaux en trois jours. En vain Tiridate cherchait à inquiéter la marche de son ennemi, pour l'empêcher de s'emparer d'Artaxate, capitale de l'Arménie; dès que les habitans de cette ville virent paraître l'armée de Corbulon, ils lui ouvrirent leurs portes; ils obtinrent la vie et la liberté, mais Artaxate fut brûlée. Tigranocerte ne tarda pas à tomber au pouvoir des Romains: Corbulon, à qui ses habitans offrirent une couronne d'or, l'exempta de tout acte d'hostilité. Ce royaume fut entièrement soumis et Néron lui donna un roi.

Néron était dans la cinquième année de son règne, lorsqu'un amour criminel pour une femme nommée Poppée, que ses désordres et les maux qu'elle causa à l'empire ont rendue fameuse, le conduisit au plus grand des crimes, le parricide. Épouse de

Rufius Crispinus, chevalier romain, Poppée se livra à une liaison coupable avec Othon, et se maria ensuite avec lui : comme il était en faveur auprès de Néron, celui-ci vit Poppée, et Othon ne tarda pas à devenir l'objet de la jalousie de son rival qui le relégua en Lusitanie, sous le titre de gouverneur de la province. Après son départ, Poppée forma le dessein de devenir la femme de Néron. Mais il fallait qu'Agrippine périt et qu'Octavie fût répudiée. Elle employa donc auprès de l'empereur toutes les ressources de son esprit pour lui rendre sa mère odieuse et le porter à s'en défaire. Néron ne prêta que trop aisément l'oreille à ses discours empoisonnés. Pour commettre ce forfait, il adopta l'invention d'un affranchi nommé Anicet : c'était un vaisseau qui serait construit de manière que, lorsqu'il serait en mer, il s'en détacherait une partie qui ferait tomber Agrippine au milieu des eaux.

Cette princesse était comme reléguée à Antium, lorsque Néron l'invita à se rendre à Baïes, sous prétexte qu'il voulait se réconcilier avec elle. Agrippine reçut avec joie l'invitation de son fils, et se rendit par mer

à Baules, maison de plaisance peu éloignée de Baïes, d'où, après s'être reposée, elle se fit transporter en litière, non sans avoir reçu avis de la trahison qu'on méditait contre elle. Néron eut soin de dissiper ses inquiétudes par toutes sortes de caresses et de marques d'honneur. Lorsqu'elle partit pour s'en retourner à Baules, où elle devait coucher, ce fut un redoublement de tendresse. Agrippine monta sans soupçon sur le fatal vaisseau. Elle était couchée sur un lit, lorsque tout à coup, à un signal donné, le toit qui la couvrait tombe avec fracas, entraînant de lourdes masses de plomb dont il était surchargé. Des avances en saillie soutenant la partie du toit au-dessus d'elle, les rameurs, d'après l'ordre qu'ils reçurent, se portèrent tous du même côté pour faire entrer l'eau dans le bâtiment. Cette manœuvre se fit avec peu de concert, et la chute d'Agrippine et d'Acerronia, une de ses femmes qui l'avait accompagnée, fut assez douce pour qu'elles pussent se mettre à la nage. Acerronia s'attira une prompte mort en criant qu'elle était Agrippine. Celle-ci garda le silence, et en fut quitte pour une blessure à l'épaule. Après qu'elle eut

nagé quelque temps, elle rencontra des chaloupes du lac Lucrin, qui la reçurent et la portèrent à sa maison de Baules. Là, réfléchissant sur tout ce qui venait de lui arriver, elle demeura persuadée de la trahison; mais elle en conclut qu'elle devait faire semblant de l'ignorer. Elle envoya donc un affranchi à Néron pour lui donner avis que la protection des dieux l'avait sauvée d'un extrême danger, et qu'elle ne doutait point que sa tendresse n'en fût extrêmement alarmée.

Néron, en apprenant que sa mère vivait, se crut perdu sans ressource. Sénèque et Burrhus, affaiblis dans l'amour de la vertu par la contagion de la cour, ayant été consultés par ce prince, demeurèrent long-temps en silence, n'osant ni dissuader un parricide qui leur semblait devenu nécessaire, ni le conseiller. L'affranchi Anicet prit la parole, et ne balança pas un instant à demander de mettre la dernière main à son œuvre. « Va promptement, lui dit Néron, et prends avec toi les hommes les plus déterminés à t'obéir. » Anicet partit aussitôt avec une troupe de soldats. Lorsqu'il fut arrivé à la maison d'Agrippine, il l'enferma d'une enceinte de

soldats, enfonça la porte et pénétra jusqu'à la chambre de la princesse : elle était couchée, et n'avait auprès d'elle qu'une esclave qui prit la fuite. Les meurtriers environnent son lit; l'un d'eux lui décharge sur la tête un coup de bâton qui ne la tua pas. Comme un centurion tirait son épée pour la percer, elle lui présenta son ventre et lui dit : *frappe ce sein qui a porté Néron*. Il la perça de plusieurs coups, et la laissa morte dans son lit. Ses funérailles se firent dès la nuit même et sans aucune pompe. Telle fut la fin d'Agrippine, sœur, femme et mère d'empereur.

Après cet énorme forfait, Néron, déchiré de remords, crut que l'univers allait se soulever contre lui. Burrhus lui procura un premier soulagement en lui ménageant les flatteries des tribuns et des centurions des cohortes prétoriennes, qui, par ordre de leurs commandants, allèrent le féliciter d'avoir échappé aux attentats que sa mère méditait contre lui. Les sénateurs eux-mêmes, à qui ce monstre adressa une lettre apologétique composée par Sénèque, s'empressèrent de décerner des actions de grâces aux dieux dans les temples les plus fré-

quentés de la ville. Ils ordonnèrent que le jour de la naissance d'Agrippine serait marqué dans le calendrier au nombre des jours malheureux. Rassuré par les flatteries des sénateurs, Néron revint à Rome, et y fut reçu avec toutes sortes de témoignages de joie et de respect; mais ces démonstrations étaient dictées par la crainte, et l'on s'en dédommageait dans le secret par de sanglantes satires. On exposa dans la rue un enfant, sur lequel était attaché un papier avec ces mots : « Je ne t'élèverai point, de peur qu'il ne t'arrive un jour de tuer ta mère. »

Après son crime, Néron, n'étant plus retenu par aucun frein, donna l'essor à ses passions. On le vit conduisant des chars dans le cirque, faire le rôle de musicien sur les théâtres publics, et former une compagnie de jeunes chevaliers payés pour lui applaudir. Cette troupe, qui devint de jour en jour plus nombreuse, fut enfin de cinq mille hommes, pris indistinctement parmi le peuple, sans autre choix que celui de la force des poumons. Les divertissements de cet empereur ne faisaient point trêve à sa cruauté. Il fit mourir sa tante Domitia, parce

qu'elle lui avait porté la main au menton et touché sa barbe encore tendre, en disant : « Je mourrai contente quand j'aurai reçu « son jeune poil. »

CHAPITRE II.

Révolte des Bretons. — Mort de Burrhus. — Néron épouse Poppée. — Exploits de Corbulon. — Voyage de Néron. — Incendie de Rome. — Conjuraton contre Néron. — Mort de Sénèque.

(An. R. 812. De J.-C. 61.)

Les Bretons, cette année, profitant de l'absence du gouverneur Suétonius Paulinus, qui était allé attaquer l'île de Mona, aujourd'hui Anglesey, chef-lieu des druides, prirent les armes, saccagèrent trois villes, firent périr soixante-dix mille hommes, et taillèrent en pièces une légion entière. Après son arrivée, Suétonius n'hésita pas d'aller leur livrer bataille. Quoique son armée ne fût que de dix mille hommes, son habileté et la valeur de ses soldats l'emportèrent sur la fureur aveugle des barbares, commandés par la reine Baudicéa. Quatre-vingt mille

Bretons restèrent sur la place, et les Romains ne perdirent que quatre cents hommes. Peu de temps après cette éclatante victoire, Suétonius fut rappelé et remplacé par un affranchi de Néron.

Cependant les maux publics allaient toujours croissant. Burrhus fut attaqué d'une esquinancie et en mourut. On prétendit que sa mort n'était point naturelle, et que, sous prétexte de le soulager, Néron lui avait fait couler dans la gorge une liqueur empoisonnée. Cette mort affaiblit le crédit de Sénèque. Celui-ci, ne pouvant plus douter du refroidissement de son élève à son égard, lui demanda la permission de se retirer, en lui remettant tous ses biens. Cette demande parut affliger Néron : couvrant sa haine sous des caresses trompeuses, il embrassa son ancien maître, qui se retira en lui rendant des actions de grâces. Ce fut pendant sa retraite qu'il composa la plus grande partie des ouvrages que nous avons de lui. L'éloignement de ce philosophe laissa le champ libre à Tigellin, homme profondément corrompu et l'un des commandants des gardes prétoriennes. Ce scélérat commença par sacrifier à sa haine Sylla et Rubellius Plautus,

personnages illustres, qui furent tués par l'ordre de Néron. Dans le premier finit la postérité du fameux Sylla.

Octavie, répudiée par Néron, fut enfermée dans l'île de Pandataria. Peu de jours après son arrivée dans sa prison, on lui ouvrit les veines, et ensuite on la porta dans un bain extrêmement chaud, où elle fut étouffée par la vapeur. Poppée ne fut point satisfaite qu'elle n'eût vu la tête de sa rivale. On la lui apporta.

(An. R. 815. De J.-C. 62.)

Après une paix de peu de durée avec Vologèse, roi des Parthes, Corbulon, investi du commandement de toutes les forces romaines en Orient, se mit en marche vers l'Euphrate à la tête d'une armée formidable. Les Parthes furent effrayés, et bientôt Vologèse et Tiridate lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui faire des propositions de paix : ensuite Tiridate lui demanda une entrevue et l'obtint. Le résultat de cette conférence fut que ce prince déposerait le diadème au pied de la statue de Néron ; cérémonie qui eut lieu en présence des légions. Comme il avait été convenu en même temps

qu'il se rendrait à Rome, avant d'entreprendre ce grand voyage, il laissa sa fille en otage dans le camp romain, et partit pour dire adieu à sa mère et à ses frères. Il menait avec lui sa femme, ses enfants, ceux de Vologèse, toute sa maison, et trois mille chevaux parthes. Une nombreuse cavalerie romaine lui faisait cortège: il mit neuf mois dans son voyage.

Pendant tous ces événements, les plaisirs étaient l'unique affaire de Néron. Voulant faire briller son talent pour le chant, avant de se donner en spectacle à tout le peuple assemblé, il alla faire son essai à Naples. De Naples il se rendit à Bénévent, où il assista à un combat de gladiateurs; puis revint à Rome, dont il fit le centre de ses débauches. On lui préparait ses repas de dissolution dans les édifices publics, dans les places, dans le Champ-de-Mars, et dans le Cirque. Un jour Tigellin lui en donna un sur un étang qui portait le nom d'Agrippa. La table, au service de laquelle on fit contribuer, en gibier et en poissons, les terres et les mers les plus reculées, fut dressée dans un bateau tiré par d'autres barques. Le repas fut accompagné de musique et

d'illuminations. Toute la troupe des rameurs, et même des convives, était composée de tout ce qu'il y avait de plus corrompu parmi les jeunes gens et les femmes de Rome.

(An. R. 815. De J.-C. 64.)

Il ne manquait à ce monstre que de devenir incendiaire. Il voulut l'être en grand et brûler sa patrie, la capitale de l'univers. Il se trouvait à Antium lorsque l'incendie commença, et il y resta jusqu'à ce que les flammes menaçassent son palais. Après son retour, le bruit se répandit que d'un lieu fort élevé il avait considéré avec satisfaction les flammes qui dévoraient la ville, et qu'ensuite, revêtu de son habit de théâtre, il avait joué une pièce dont le sujet était l'incendie de Troie. L'embrassement commença le 19 juillet; il dura avec toute sa violence pendant six jours et sept nuits, et ne s'éteignit que faute d'aliment. Lorsqu'on croyait le feu éteint, il se ralluma de nouveau. S'il fit périr moins d'hommes, parce que les lieux qu'il attaqua étaient moins peuplés et plus découverts, il consuma de plus grands et de plus beaux édifices, soit temples des dieux, soit porti-

ques destinés à l'ornement de la ville. De quatorze quartiers de Rome, trois furent entièrement détruits, quatre ne furent point endommagés; les sept autres ne montraient plus que les vestiges et les tristes débris de bâtimens à demi consumés.

Néron profita du malheur de sa patrie pour étendre l'enceinte de son palais. Il l'appela *le palais doré*, parce que l'or y brillait de toutes parts au milieu des compartimens de nacre de perles, enrichis de pierres. La plus grande merveille de ce palais était son étendue immense; elle enfermait des terres labourables, des vignobles, des prairies, des étangs, des forêts remplies de bêtes fauves, des campagnes à perte de vue; les bâtimens étaient ceints de portiques à trois rangs de colonnes et d'une longueur prodigieuse. Néron, lorsqu'il le vit achevé, dit qu'il commençait à être logé *comme un homme*.

On s'occupait bientôt de reconstruire la ville après cet incendie, crime dont Néron rejeta l'odieux sur les chrétiens. Tacite nous a transmis le détail des tourmens qu'il fit endurer à un grand nombre d'entre eux dans ses propres jardins. On couvrait les

uns de peaux de bêtes pour les faire dévorer par les chiens ; on en attachait d'autres à des croix ; plusieurs étaient revêtus de tuniques enduites de poix et de soufre, et pendant la nuit on les faisait brûler comme des flambeaux. Pendant cet affreux spectacle, Néron donnait au peuple le divertissement des courses de chars, se mêlant parmi la foule, en habit de cocher.

Néron jouissait tranquillement du fruit de ses forfaits, lorsqu'une conjuration puissante se forma contre lui. Parmi les conjurés se trouvait une femme nommée Épicharis. Néron devait être tué aux jeux du cirque qui se célébraient en l'honneur de Cérés. Le secret avait été gardé pendant un long espace de temps, lorsque l'affranchi de l'un d'eux, à qui son maître avait ordonné d'aiguiser son poignard, soupçonnant un complot contre la vie de Néron, alla lui rapporter les circonstances d'un entretien qu'il avait eu avec son patron. Celui-ci ayant été arrêté, la plupart de ceux qui avaient des relations avec lui le furent aussi. Épicharis fut soumise à la question, mais les tourments les plus cruels ne purent lui arracher aucun aveu. Le lendemain, assise sur

la chaise de la torture, et ayant tous les membres disloqués, elle s'étrangla avec un mouchoir qu'elle portait autour du cou. Sa mort fut bientôt suivie de celle des principaux conjurés.

Sénèque ne pouvait échapper à la haine de Néron. Soupçonné d'être entré dans la conjuration, et sur le point d'être arrêté dans sa maison de campagne, située à quelques milles de Rome, il embrassa sa femme Pauline et se fit ouvrir avec elle les veines des bras. Sa courageuse épouse ne mourut pas de sa blessure : pour lui, comme son sang coulait avec lenteur, il prit du poison, et se fit porter par ses esclaves dans une étuve sèche dont la vapeur l'étouffa. Plusieurs autres personnes qui n'avaient eu aucune part à la conjuration, ne tardèrent pas à terminer leur vie par une mort tragique. Lucain se fit ouvrir les veines, et mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, analogues à son genre de mort.

CHAPITRE III.

Néron se donne en spectacle; ses cruautés. — Il voyage en Grèce. — Révolte de Vindex et de Galba. — Lâcheté de Néron; sa mort.

(An. R. 816. De J.-C. 65.)

Cette conjuration avait accru les soupçons de Néron et fortifié en lui l'habitude de la cruauté. Sa sotte passion pour la musique et pour les courses de chars augmenta dans la même proportion. Il secoua toute pudeur, et se donna publiquement en spectacle sur un théâtre public au milieu de Rome, faisant les rôles de chanteur et de comédien, après s'être fait inscrire parmi les autres musiciens. Il n'est pas besoin de dire qu'il obtint les prix qu'il disputa. Après les jeux, Poppée mourut d'un coup de pied qu'il lui donna dans un emportement de colère. Il fit embaumer son corps à la manière des Orientaux, et porter dans le tombeau des Jules, et prononça lui-même son oraison funèbre.

Il fit ensuite exiler et mettre à mort un

nombre considérable de citoyens illustres. Plusieurs furent obligés de se tuer eux-mêmes. Parmi tant de crimes on peut néanmoins citer une bonne action. La ville de Lyon, une des plus florissantes colonies romaines, avait été consumée tout entière dans une seule nuit par un affreux incendie, Néron fit à ses habitants une gratification de près d'un million de notre monnaie.

Cependant Tiridate était arrivé à Rome. Rien ne fut épargné pour célébrer le jour où il reçut de Néron, dans la place publique, la couronne d'Arménie. Aussi, à son retour dans ses états, Tiridate fit rebâtir Artaxate, dont il changea le nom en celui de *Neronia*. A cette époque la révolte des Juifs éclatait, Néron chargea Vespasien de la conduite de cette guerre difficile.

Cet empereur, persuadé que les Grecs seuls étaient connaisseurs en musique, et seuls dignes de son talent, partit pour la Grèce sur la fin de l'an 817 et y demeura presque toute la suivante. Il parcourut tous les jeux de cette célèbre contrée, ayant ordonné qu'on réunît dans un seul espace de temps les solennités qui, de toute antiquité, se célébraient à des intervalles différents.

De tous ces combats, il remporta dix-huit cents couronnes, et partout il fit lui-même la proclamation de ses victoires. Pour récompenser la Grèce, qui lui avait fourni une moisson de couronnes, il la déclara libre. Du reste, meurtre des personnages distingués, confiscation des biens des riches, pillage des temples : voilà les fruits que les Grecs retirèrent de sa présence. Il ne visita ni Athènes ni Lacédémone; mais il alla à Delphes consulter l'oracle d'Apollon, qui l'avertit de se garder des soixante-treize ans; réponse par laquelle était désigné Galba, son successeur, qui avait cet âge. La Pythie changea bientôt de langage, en le mettant au rang des Alcméon et des Oreste, meurtriers de leurs mères. Irrité de cet oracle, il fit fermer l'endroit par lequel il sortait, après y avoir fait couler le sang de plusieurs personnes égorgées par ses ordres.

Pendant son séjour en Grèce, il résolut de percer l'isthme de Corinthe; mais effrayé par les nouvelles qu'il reçut de Rome, il donna l'ordre d'abandonner cet utile projet. Avant son départ il manda Corbulon, dont le mérite supérieur et les exploits étaient

un crime à ses yeux. Ce général obéit; mais à peine était-il arrivé à Cenchrées qu'il y reçut sa condamnation à mort. *Je le mérite bien*, dit-il. Prenant ensuite son épée, il se l'enfonça dans le corps. A son retour à Rome, Néron fut reçu en triomphateur.

(An. R. 819. De J.-C. 68.)

Néron était retourné à Naples pour y jouer le rôle de comédien, lorsqu'il apprit la révolte de Vindex dans les Gaules. Ce général, Gaulois de naissance, actif, intelligent et plein de courage, avait rassemblé les principaux de ses compatriotes, et les avait déterminés à secouer le joug qui pesait sur l'empire. Il s'était adressé secrètement à Galba, gouverneur de la province Tarra-gonaise en Espagne, l'un des Romains les plus distingués par leur haute naissance, et d'une grande réputation militaire. La fidélité de Galba fut aisément ébranlée. Après avoir délibéré avec ses amis sur la lettre de Vindex, il leva tout-à-fait le masque, et prit le titre de *lieutenant du sénat et du peuple romain*.

Néron, qui avait été comme insensible à la révolte de Vindex, fut frappé comme

d'un coup de foudre à la nouvelle de celle de Galba; il revint à Rome avec un empressement mêlé de trouble et d'inquiétude. Pour donner quelque signe de vigueur, il mit à prix la tête de Vindex, et fit déclarer Galba ennemi public par le sénat; ensuite il se mit à faire de grands préparatifs pour marcher contre les rebelles, dont le nombre augmenta bientôt. Othon, pro-préteur de Lusitanie, se joint à Galba. Virginus Rufus, commandant des légions du haut Rhin, s'accorde avec Vindex contre Néron, et vient le joindre à Besançon. Les légions romaines, qui ignorent l'accord de Vindex et de Virginus, s'imaginent que les Gaulois viennent les attaquer; la bataille s'engage, et la victoire, long-temps disputée, se déclare contre les Gaulois, dont vingt mille demeurent sur le champ de bataille. Vindex, au désespoir, se tue de sa propre main. Virginus, vainqueur sans s'y attendre, refusa l'empire que son armée lui offrait, en déclarant qu'il n'appartenait qu'au sénat et au peuple d'élire un empereur.

Si Néron n'eût pas été universellement détesté, il lui aurait été facile de rétablir ses affaires. Il acheva sa ruine en se faisant

mépriser par sa lâcheté. Il quitta son palais, l'esprit agité de mille projets extravagans, enferma du poison dans une boîte d'or et se retira dans les jardins Serviliens. Après sa retraite, il fut bientôt privé de la seule ressource qui lui restait, par la défection des soldats prétoriens, que Nymphidius Sabinus, un de leurs préfets, engagea à proclamer Galba empereur. Néron, s'éveillant vers le milieu de la nuit, est étrangement étonné d'apprendre qu'il n'a plus de gardes. Il se lève aussitôt, court inutilement de maison en maison pour assembler ses amis; à son retour, il trouve sa chambre pillée par ses officiers, demande un gladiateur pour qu'il vienne le tuer, veut ensuite se précipiter dans le Tibre, change de résolution, et, désespéré, il sort de Rome avec quatre compagnons de sa fuite, pour aller chercher un asile dans la maison de campagne de Phaon, un de ses affranchis.

Dès que l'on sut dans Rome que les prétoriens, retirés dans leur camp, avaient pris parti contre Néron, et que ce monstre était en fuite, le sénat assemblé le déclara ennemi public, ordonna qu'il fût puni selon toute la rigueur des anciennes lois, et re-

connut Galba pour empereur. Ce décret fut approuvé par tout le peuple.

Ceux qui avaient accompagné Néron dans le lieu de sa retraite ne cessaient de l'exhorter à prévenir par une mort volontaire les outrages dont il était menacé; mais, incapable de prendre une résolution vigoureuse, il cherchait des délais, il versait des larmes, en disant avec un accent douloureux qui avait quelque chose de comique : « Quel sort pour un si grand musicien ! » Pendant ses hésitations arriva un coureur de Phaon, avec l'arrêt du sénat. Néron le prit et l'ayant lu, il demanda ce que c'était que d'être puni *selon la rigueur des anciennes lois*. On lui dit que l'on dépouillait le condamné, qu'on lui assujettissait la tête entre les deux branches d'une fourche, et qu'on le frappait de verges jusqu'à la mort. Effrayé, il saisit deux poignards qu'il avait apportés avec lui, et après en avoir essayé la pointe, il les remit dans le fourreau, prétendant que le moment fatal n'était pas encore arrivé. Cependant les cavaliers envoyés pour l'arrêter n'étaient pas loin. Déjà il les entendait approcher. « Le bruit des pieds des chevaux,

s'écria-t-il en citant un vers d'Homère, me frappe les oreilles. » Dans le moment il se perça la gorge avec un poignard. Comme il y allait mollement, Épaphrodite, son affranchi et son secrétaire, appuya le coup et aida le poignard à s'enfoncer. Il vivait encore lorsque entra le centurion envoyé pour s'emparer de lui et l'emmener à Rome. Cet officier ayant mis un pan de sa casaque devant la plaie pour empêcher le sang de couler, et feignant d'être venu à son secours. « Il est bien temps, répondit Néron ; est-ce là la fidélité que vous me deviez ! » En prononçant ces mots, il expira.

Ainsi mourut Néron, dans la trente-unième année de son âge et la quatorzième de son règne. En lui s'éteignit la famille d'Auguste.

LIVRE VI.

GALBA. OTHON. VITELLIUS.

CHAPITRE PREMIER.

Précis du règne de Galba.

(An. R. 819. De J.-C. 68.)

Aussitôt qu'il eut appris la mort de Néron, Galba quitta le titre de *lieutenant du sénat et du peuple romain*, prit le nom de *César*, qui était devenu celui de la puissance suprême, et se disposa à en prendre possession dans la capitale. Dans le commencement, tout lui réussit. Virginius refusa encore une fois l'empire que ses légions lui offraient, et les détermina à prêter serment de fidélité à Galba. L'armée de la basse Germanie suivit l'exemple de celle du haut Rhin; mais il en coûta la vie à Fonteius Capito, son commandant, qui s'était rendu odieux par son avidité et son orgueil. Galba approuva ce meurtre, sans se mettre en peine d'en approfondir les causes, de peur

d'être obligé de punir des coupables. Dans les provinces il n'y eut aucun mouvement, et toutes se soumirent au nouvel empereur. Rome seule fut troublée par Nymphidius, qui aspirait au trône. Il avait déjà gagné une partie des prétoriens, lorsqu'il fut tué dans le camp, au moment où il venait d'y entrer pour apaiser les mouvements qui venaient de s'y manifester contre lui.

Dès le commencement de son règne, Galba donna toute sa confiance à Vinus, à Cornélius Laco, préfet du prétoire, et à un affranchi nommé Mortianus, trois hommes qui réunirent contre lui la haine et le mépris. C'est à leurs suggestions qu'il faut attribuer presque toutes les fautes de ce prince, qui, quoique d'un esprit borné, avare, et sévère jusqu'à la rigueur, aimait la justice, le bon ordre et les lois ; il voulait le bien, et l'on s'en prit à lui du mal qui se faisait.

Déjà il avait aliéné les esprits par des actes de cruauté contre divers personnages soupçonnés de complicité avec Nymphidius. Il accrut la haine publique contre sa personne en sévissant contre des villes espagnoles et gauloises qui avaient hésité à le

reconnaître ; en faisant mourir des intendants et d'autres officiers, avec leurs femmes et leurs enfants ; et surtout par le massacre de plusieurs milliers de soldats de marine, qui, avant son entrée dans Rome, vinrent à Ponte-Mole lui demander avec insolence la confirmation du bienfait que son prédécesseur leur avait accordé en les formant en corps de légion.

Son avarice ne le rendit pas moins odieux. Tous ses affranchis, tous ses esclaves trafiquaient des impôts, des exemptions et privilèges, de l'impunité des criminels, des condamnations des innocents, et se hâtaient de profiter d'une fortune subite et qui ne devait pas durer long-temps. On fut encore très blessé de l'inconséquence de ce prince dans la punition des ministres des cruautés de Néron. Galba acheva de se perdre par sa sévérité envers les soldats qui avaient passé près de quatorze ans dans la licence, et ne pouvaient plus s'assujettir à l'ancienne discipline. Un mot de cet empereur porta leur secret dépit jusqu'à une haine aussi cruelle que violente. Informé qu'ils demandaient la même gratification que Néron leur avait accordée, il déclara qu'il *avait coutume*

de lever des soldats et non de les acheter. Ces paroles les firent entrer en fureur, et tout se prépara pour une révolution.

Peu de jours après le 1^{er} janvier de l'an 820, arrivèrent à Rome des lettres de l'intendant de la Belgique, qui avertissait la cour que les légions du Haut-Rhin demandaient un autre empereur. A cette nouvelle, Galba se hâta de se désigner un successeur par la voie de l'adoption. Son choix tomba sur Pison, qui, à la maturité de l'âge et à une illustre naissance, joignait une grande sévérité de mœurs. Galba se hâta de notifier cette adoption au camp des prétoriens avant de la faire connaître au peuple et au sénat. Il ne dit que peu de mots aux soldats, et n'en tempéra la sécheresse par aucune distribution d'argent, par aucune promesse. Du camp, il se transporta au sénat, où sa harangue ne fut ni plus longue ni mieux préparée. Pison s'expliqua d'une manière obligeante et modeste. Plusieurs sénateurs approuvaient sincèrement son adoption, et ceux à qui elle déplaisait y applaudirent avec plus d'affection que les autres.

La disposition des esprits contre Galba

était bien favorable aux projets ambitieux d'Othon, qui, par sa mauvaise conduite, s'était mis dans la nécessité de périr ou d'être empereur. Doué d'un courage ferme, qui contrastait d'une manière frappante avec la mollesse de ses mœurs, il forma le projet d'une conspiration contre la vie de Galba. A cet effet, il prit à tâche de gagner l'amitié des soldats, soit en aidant de son crédit ceux qui en avaient besoin, soit en leur donnant de l'argent. Onomastus, l'un de ses affranchis, lui gagna, par présents et par promesses, deux officiers aux gardes qui avaient de la ruse, de l'audace et quelque talent pour manier les esprits. Ceux-ci ne firent d'abord confiance de leur plan qu'à un petit nombre des plus déterminés d'entre les prétoriens, et se contentèrent de jeter parmi les autres des semences de sédition qui pussent éclore au moment de l'exécution.

Le 15 janvier, jour où le complot devait s'exécuter, Othon vint le matin faire sa cour à Galba, qui le reçut comme de coutume en lui donnant un baiser. Il assista ensuite au sacrifice qu'offrit cet empereur. Dans ce moment, Onomastus vint lui dire que l'ar-

chitecte et les maçons l'attendaient : ces paroles signifiaient que tout était disposé pour la conjuration et que les soldats s'assembloient. Il partit, et, arrivé à la colonne milliaire érigée dans la place publique, il trouva vingt-trois soldats qui le saluèrent empereur, le placèrent promptement dans une chaise, et le portèrent au camp, leurs épées nues à la main. Pendant le chemin, plusieurs de leurs camarades se réunirent à eux. Galba était encore occupé des cérémonies de son sacrifice, lorsqu'il apprit qu'Othon avait été conduit au camp des prétoriens et proclamé empereur. Il tint conseil aussitôt, et chargea ensuite Pison de sonder les dispositions de la cohorte actuellement de garde au palais. Le discours que le nouveau César prononça devant cette cohorte assemblée produisit d'abord un bon effet. Les soldats mirent bas les armes et déployèrent leurs drapeaux ; mais que pouvaient-ils, lorsque tous les gens de guerre répandus dans Rome prenaient parti pour Othon, malgré les témoignages du peuple en faveur de Galba ?

Ce prince ayant résolu d'aller au-devant des séditeux, Pison fut chargé de se rendre

au camp pour lui frayer les voies. Tous les prétoriens reconnaissent Othon. Non contents de lui faire un rempart de leur corps, ils l'avaient placé au milieu de leurs drapeaux, sur une élévation où paraissait peu auparavant la statue d'or de Galba. Ni tribun ni centurion n'avaient la liberté d'approcher. Othon jouait son rôle, saluant de la main, donnant le baiser, et faisant des gestes de soumission à la multitude, pour parvenir à dominer. Après avoir harangué les soldats, il fit ouvrir l'arsenal, où tous prirent les armes qui leur tombèrent sous la main. Les choses étaient dans cet état au camp des prétoriens comme Pison en approchait. Effrayé par les cris tumultueux qu'il entendait, il retourna vers Galba, qui se trouvait dans la place publique, poussé en tout sens par les flots d'une immense multitude. Peu de temps après parut un gros détachement envoyé par Othon. A cette vue, l'enseigne de la cohorte qui accompagnait l'empereur arracha son image du drapeau qu'il portait, et la jeta contre terre. Cette action fut un signal qui décida tous les soldats en faveur d'Othon.

Dans un instant tout le peuple prit la

fuite, et Galba se trouva abandonné de tous. Ceux qui le portaient, saisis de frayeur, renversèrent la litière, et il roula par terre. Les soldats séditeux, le voyant dans cet état, se jetèrent sur lui, et l'un d'eux lui porta un coup d'épée dans la gorge. Après même qu'on lui eut coupé la tête, ils continuèrent à lui déchirer les bras et les cuisses. Après la mort de Galba, Pison, que le capitaine de ses gardes avait fait sauver dans le temple de Vesta, fut tiré de cet asile par deux soldats qui l'égorgèrent à la porte du temple. On porta les têtes des victimes à Othon qui, après les avoir considérées attentivement, les fit attacher chacune au bout d'une pique, et porter avec les drapeaux à côté de l'aigle.

Tel fut le sort de Galba à l'âge de soixante-treize ans. Il est le dernier des empereurs dont les ancêtres aient paru dans les fastes du gouvernement républicain.

CHAPITRE II.

Précis du règne d'Othon.

(An. R. 820. De J.-C. 69.)

Othon, reconnu par le peuple et le sénat, vint dans la place publique encore inondée de sang, et, passant à travers les cadavres étendus par terre, monta au Capitole, et de là se rendit au palais. La conduite qu'il tint d'abord étonna tout le monde. Marius Celsus, consul désigné, qui, par sa fidélité envers Galba, avait été sur le point de devenir victime de la fureur des soldats, fut reçu au nombre de ses amis et nommé général dans la guerre contre Vitellius, son compétiteur à l'empire. La noblesse de ce procédé d'Othon excita la joie publique, qui fut augmentée par la mort de Tigellin, cet abominable ministre de Néron. Mais ce qui est inexcusable de la part du nouvel empereur, c'est d'avoir fait rétablir les statues de Poppée, d'avoir souffert qu'on relevât celles de Néron, d'avoir remis en place les intendants et les affranchis que ce prince avait

employés, d'avoir ordonné l'achèvement du palais d'or; enfin, d'avoir souffert que le bas peuple le saluât du nom de *Néron-Othon*.

Cependant il s'en fallait de beaucoup qu'il fût sans inquiétude. Depuis longtemps l'armée de Vitellius était en marche, et elle approchait de l'Italie, formée des légions de la haute et basse Germanie. Elle avait proclamé empereur ce général, même avant la mort de Galba. La nonchalance de Vitellius contrastait d'une manière frappante avec l'ardeur de ses troupes et avec le zèle des généraux sous ses ordres. Deux corps d'armée, l'un de quarante mille hommes et l'autre de trente mille, devaient prendre les devants sous la conduite de Valens et de Cécina, et Vitellius devait suivre avec de plus grandes forces. Les troupes de Valens arrivèrent au pied des Alpes; Cécina prit sa route par le pays des Helvétiens. Ces peuples, qui ignoraient la mort de Galba, ayant refusé de se soumettre à Vitellius, le général romain tomba sur eux, les tailla en pièces et ravagea leurs terres. Après cette exécution, il traversa les Alpes, et descendit en Italie.

Les forces d'Othon n'étaient pas moins

considérables que celles de Vitellius. Outre l'Italie, les cohortes prétoriennes et celles de la ville, il avait pour lui les légions de Dalmatie, de Pannonie et de Mœsie, qui lui jurèrent fidélité. Les provinces d'outre-mer, tout l'Orient, l'Égypte et l'Afrique lui avaient prêté serment. Comme il savait que les passages des Alpes étaient déjà occupés par son adversaire, il résolut d'attaquer par mer la Gaule narbonnaise. Il se mit lui-même à la tête de son armée de terre, pour marcher à la rencontre des lieutenants de Vitellius, et choisit pour la commander les plus habiles généraux que Rome eût alors, Suétonius Paulinus, Marius Celcus et Annius Gallus.

Il fit prendre les devants à un corps considérable de troupes, pour aller disputer aux ennemis le passage du Pô, et le suivit à peu de distance avec tout le reste de ses forces.

Dans les commencements, la fortune lui donna de flatteuses espérances. Sa flotte lui soumit toute la côte maritime de la Ligurie et de la Gaule narbonnaise; et même un nombreux détachement de cavalerie et d'infanterie, envoyé par Valens

au secours des peuples de cette contrée, étant descendu à terre, eut le désavantage dans deux combats.

Les deux lieutenants de Vitellius ayant opéré leur jonction, rien ne retardait une action générale. Au lieu de se conformer à l'avis de ses généraux, qui lui conseillèrent de tirer la guerre en longueur, Othon suivit celui de son confrère Tatianus, et de Proculus, préfet du prétoire, qui l'engagèrent à combattre. Sa résolution étant prise, il songea à mettre sa personne en sûreté, et se retira à Brixellum, avec une partie des prétoriens et de ses meilleures troupes. Après sa retraite, le titre de commandant général resta à Tatianus; mais la réalité du pouvoir résida dans Proculus, et toute l'habileté de Paulinus et de Celsus devint inutile.

L'armée de Vitellius était campée près de Crémone, et celle d'Othon à Bédriac. Proculus, résolu d'aller chercher l'ennemi, partit de cet endroit, où il laissa néanmoins subsister son camp avec les troupes nécessaires pour le garder.

A son approche, l'armée de Vitellius se rangea en bataille, et la première elle en-

gagea l'action. Bientôt le parti d'Othon eut partout le dessous, et les vaincus n'eurent plus d'autre parti à prendre que de gagner le camp de Bédriac. L'armée victorieuse s'arrêta à un mille de là. Le lendemain arrivèrent Marius Celsus et Annius Gallus, chargés de demander la paix, sous la condition de reconnaître Vitellius pour empereur. L'accord fut bientôt conclu. Alors les vainqueurs et les vaincus s'embrassèrent mutuellement, les larmes aux yeux, et en détestant, avec une joie mêlée de douleur, le sort des guerres civiles.

Othon attendait à Brixellum des nouvelles de la bataille, tranquille et ayant pris son parti en cas de disgrâce. Lorsqu'il apprit qu'elle était perdue, il s'affermi dans la résolution qu'il avait prise de mourir, malgré l'ardeur que les troupes nombreuses qu'il avait lui montraient pour le défendre jusqu'à l'extrémité.

Dans les dernières heures qui précédèrent sa mort, il fit paraître le même sang-froid que Caton. Il brûla les lettres et les mémoires qui contenaient des témoignages d'un zèle trop vif pour sa cause, ou des expressions offensantes pour Vitellius.

Après avoir pris quelque repos, il but un verre d'eau, et s'étant fait apporter deux poignards, il les examina attentivement, et en mit un sous son chevet. Il passa la nuit fort tranquillement; au point du jour, il appela un affranchi de confiance, qu'il avait chargé de veiller à la sûreté des sénateurs et des personnes de distinction qui se retiraient. Ayant appris de lui que tout s'était bien passé, il le congédia. Dès que cet affranchi fut sorti, il se perça la poitrine de son poignard.

On célébra incontinent ses funérailles. Son corps fut porté par les soldats des cohortes prétoriennes, qui versaient des larmes en baisant sa main et sa plaie. Par attachement pour lui, plusieurs se tuèrent auprès du bûcher. A Bédriac, à Plaisance, partout où il y avait des troupes, se multiplièrent les exemples de ce genre de mort. Othon avait régné trois mois, et achevait sa trente-septième année.

CHAPITRE III.

Précis du règne de Vitellius.

(An. R. 820. De J.-C. 69.)

La ville de Rome ne fut agitée d'aucun mouvement ; le peuple applaudit au nouvel empereur, et porta dans tous les temples les images de Galba ornées de fleurs et de branches de laurier. Dans le sénat, on déféra à Vitellius tous les droits et tous les honneurs de la puissance impériale. A la nouvelle de sa victoire, Vitellius quitte son armée qui était en pleine marche pour l'Italie, et s'embarque sur la Saône. Arrivé à Lyon, il donna à son fils le nom de *Germanicus*, en présence de ses troupes, qui n'avaient pas tardé à le rejoindre. Il trouva dans cette ville ses généraux victorieux et les chefs du parti vaincu. Il combla les uns de récompenses, et pardonna aux autres.

Vitellius ne se croyait élevé à la dignité impériale que pour manger ; il faisait régulièrement quatre repas par jour, et tous

amples et abondants, déchargeant son estomac par le vomissement, afin de le mettre continuellement en état de recevoir les aliments. Il mettait à contribution les terres et les mers pour le gibier et le poisson. Les pays par où il passait étaient ravagés, les premiers et les plus riches citoyens des villes ruinés par les frais excessifs qu'il leur fallait faire pour le recevoir chez eux. Il partageait pourtant la dépense d'une seule journée entre plusieurs maisons, dînant dans l'une, soupant dans l'autre. Mais la taxe était forte, et l'on ne pouvait lui donner de repas qui ne coûtât cinquante mille francs de notre monnaie. Ses convives succombaient sous le poids de la bonne chère. Toute occasion lui était bonne. Dans les sacrifices, il enlevait presque de dessus les charbons les chairs des victimes et les gâteaux sacrés. Si, dans une rue, il voyait étalés des restes de viandes cuites de la veille, il y portait la main, et en mangeait tout en marchant. Il reçut à Pavie les députés du sénat, et se rendit à Crémone, où Cécina lui avait préparé une fête et un combat de gladiateurs. Un autre spectacle piqua sa curiosité barbare ; il se transporta

dans les plaines de Bédriac, pour y jouir par ses yeux des fruits de sa victoire. C'étaient d'horribles objets à considérer que ceux qu'après quarante jours étalait le champ de bataille; des membres épars, des corps privés de tête, des bras, des jambes; des cadavres d'hommes, de chevaux en pleine putréfaction; la terre pénétrée d'un sang noir et caillé; des campagnes fertiles entièrement ravagées, arbres coupés, moissons détruites. Vitellius ne donna aucun signe de compassion. Il fixa ses regards sur toutes les parties de cet affreux spectacle; il ne frissonna point à la vue de tant de citoyens restés sans sépulture; tout au contraire, comme quelques-uns de ceux qui l'accompagnaient supportaient avec peine la mauvaise odeur qu'exhalaien tant de cadavres, il les reprit en disant qu'un *ennemi tué est un parfum pour l'odorat, encore plus si c'est un citoyen.*

Bientôt après il s'avança vers la ville de Rome, mais lentement, et s'arrêtant à chaque bourgade, à chaque maison de campagne un peu jolie, pour y jouir des plaisirs qui se rencontraient sur son chemin. Pendant qu'il ne songeait qu'à se divertir,

soixante mille hommes en armes, et un nombre infini de valets répandaient la désolation partout où ils passaient. Plusieurs fois les soldats en vinrent aux mains sur la route, et même se réunissaient contre les bourgeois et contre tous ceux qui n'étaient point militaires. A sept milles de la ville, ils se jetèrent sur la populace qui s'était répandue dans leur camp, et en firent un grand carnage.

Arrivé à Rome, Vitellius harangua le sénat et le peuple, en faisant de lui-même l'éloge le plus pompeux. Dans les commencements, il affecta la plus basse popularité, et se rendit assidument au sénat, même pour les plus petites affaires.

Valens et l'affranchi Asiaticus, dont les rapines et les profusions rappelaient le règne de Néron, avaient la principale part au gouvernement. A ces maux, Vitellius ajoutait la cruauté contre les particuliers. Ses anciens amis furent victimes de ses fraudes criminelles ; il ne fit grâce à aucun de ses créanciers ou de ceux qui l'avaient inquiété pour des paiements de quelque manière que ce pût être. L'un d'eux s'étant présenté pour lui faire sa cour, fut aussitôt envoyé au supplice.

Il était temps que Vespasien sauvât l'empire en s'en rendant le maître. On se souvient qu'il avait été envoyé par Néron, pour faire la guerre aux Juifs; il répondit parfaitement à ce qu'on attendait de lui. Aussi brave de sa personne qu'habile à commander, il agissait également de la tête et de la main. Dans son habillement, dans ses équipages, il se distinguait à peine du simple soldat.

Lorsque les légions de Vespasien surent que deux rivaux tels qu'Othon et Vitellius déchiraient la république, elles commencèrent à fermenter en faveur de leur général, qui n'avait pris aucune part aux révolutions dont Néron et Galba avaient été les victimes. Ce fut à Alexandrie qu'il fut d'abord reconnu et proclamé par Tibère Alexandre, préfet d'Égypte. Il le fut bientôt après, à Antioche, par Mucien, gouverneur de Syrie. Cet exemple fut suivi de tout l'Orient.

Pendant que Mucien se dirigeait vers l'Italie, Antonius Primus avait soulevé en faveur de Vespasien les légions de Mœsie, de Pannonie et de Dalmatie.

A la nouvelle du serment prêté à Vespasien par les légions d'Orient, et de ces

différentes révoltes, Vitellius envoya des ordres en Germanie, dans la Grande-Bretagne et en Espagne, pour en faire venir des troupes; il fut mal obéi, et l'Afrique seule s'ébranla. Cécina et Valens reçurent en même temps l'ordre de partir avec les troupes germaniques, dont le séjour de Rome avait considérablement énérvé le courage. Le premier s'était déjà arrangé avec Flavius Sabinus, frère de Vespasien et préfet de la ville, pour trahir la cause de Vitellius.

Après que les chefs du parti de Vespasien eurent délibéré, en Illyrie, sur le plan qu'ils devaient suivre, Antonius Primus, qui s'était emparé de toute la confiance des troupes, exécuta lui-même, avec un petit corps d'infanterie et de cavalerie, le conseil qu'il avait donné de porter sur-le-champ la guerre en Italie. Ayant reçu un renfort de deux légions de Pannonie, il alla établir à Vérone le centre de la guerre, pour couper à Cécina la communication avec la Rhétie et la Germanie.

Celui-ci ne fut pas long-temps à se déclarer. Ayant appris que Lucius Bassus, qui commandait la flotte de Misène, l'avait

fait passer dans le parti de Vespasien, il assembla les principaux centurions et quelques soldats de son armée, pour les engager à désertre les drapeaux de Vitellius : il réussit auprès d'eux ; mais dès que la nouvelle de cette trahison se fut répandue dans le camp, les soldats firent éclater leur indignation, chargèrent Cécina de chaînes et se choisirent d'autres chefs ; ensuite ils se mirent en marche vers Crémone pour joindre deux légions logées dans cette place. Antonius, résolu de s'opposer à cette jonction, partit de Vérone avec toute son armée, et les rencontra bientôt. L'action eut lieu pendant la nuit et au clair de la lune. Elle fut sanglante, et la victoire se déclara pour les troupes de Primus qui les conduisit à l'attaque de Crémone. Ensuite cette place fut prise, livrée au pillage et incendiée.

Cependant Vitellius, au lieu d'encourager les troupes restées auprès de lui, n'avait pas même la pensée de se montrer. Caché dans ses jardins, il vivait sans aucun souci. Toute son occupation consistait à boire et à manger.

Valens ayant appris la prise de Crémone, s'embarqua à Pise, dans le dessein de se

rendre dans les Gaules pour y réunir les forces qui s'y trouvaient. Forcé de relâcher à Monaco, il y apprit que Paulinus, intendant de la Narbonnaise, brave guerrier et ami de Vespasien, avait engagé les peuples du voisinage à prêter serment au nom de cet empereur. Alors, fort embarrassé, il se remit en mer. La tempête le jeta aux îles d'Hières, où Paulinus envoya des galères qui le firent prisonnier. Sa prise fut le signal qui réunit toutes les provinces d'Occident au parti du vainqueur.

Lorsque Primus se mit en marche vers Rome avec ses légions victorieuses, Vitellius sortit enfin de sa léthargie, et fit partir quatorze cohortes prétoriennes, et toute sa cavalerie auxiliaire. Informé que les soldats désiraient vivement sa présence, il se rendit au camp, accompagné d'une foule de sénateurs. Après y avoir montré beaucoup de résolution et de frayeur, sans cesser de se noyer dans le vin, il se hâta de revenir à Rome, vivement alarmé de la défection de la flotte de Misène et de la révolte de Campanie. Mais une ressource frivole releva ses espérances pour quelques instans : toute la ville de Rome s'ébranla en sa faveur. Alors

il se fit appeler *César*, titre qu'il avait toujours refusé.

Cependant les cohortes opposées à Primus ayant été obligées de se soumettre, ce général traversa l'Apennin avec ses légions, et s'arrêta à Carsule, où étaient campées les troupes de Vitellius. Cet empereur voyant l'ennemi si près de lui, sentit qu'il n'avait d'autre parti à prendre que de mourir les armes à la main ou d'abdiquer la puissance impériale. Il prit ce dernier et convint avec Flavius Sabinus, frère de Vespasien et préfet de la ville, des conditions de son abdication. Comme il marchait vers le temple de la Concorde pour s'y dépouiller des marques du commandement suprême, une immense multitude se plaça devant lui et l'invita à retourner sur ses pas; il céda à ce vœu et se laissa reconduire au palais impérial. Peu après éclate une violente sédition. Sabinus sort de son logis assez mal accompagné; une troupe de soldats du parti de Vitellius s'avance à sa rencontre, le combat se livre; il se réfugie au Capitole avec des soldats, ses enfants, des sénateurs et quelques chevaliers. Les gens de l'empereur vont mettre le siège devant cette forteresse;

bientôt les assiégés mettent bas les armes et cherchent à s'échapper. Les vainqueurs entrent furieux dans le Capitole, y mettent tout à feu et à sang, s'emparent de Sabinus, le chargent de chaînes, le conduisent à Vitellius, et, sur le refus de ce prince, ils massacrent Sabinus, lui coupent la tête et traînent son corps aux Gémonies. Domitien, deuxième fils de Vespasien, au moment de l'irruption des soldats de Vitellius dans le Capitole, s'était réfugié dans la maison d'un client de sa famille où il attendit la fin de l'orage.

Primus, en arrivant par la voie Flaminienne, au lieu appelé les *Pierres Rouges*, à neuf milles de Rome, apprit l'incendie du temple et la mort de Sabinus. L'empereur, malgré cet avantage, rassembla le sénat et fit nommer des députés pour aller inviter les armées ennemies à la paix. Primus leur répondit que Sabinus tué et le Capitole brûlé demandaient vengeance et s'opposaient à tout accommodement. Ce général, voulant ménager Rome, essaya de remettre au lendemain l'entrée de ses soldats dans cette ville, mais il ne put retenir leur ardeur. Il se livra une bataille dans le Champ-de-

Mars, où les gens de Vitellius, qui n'avaient pour ressource que leur désespoir, furent vaincus.

Les prétoriens, forcés dans leur camp, furent contraints de céder après la résistance la plus opiniâtre.

Vitellius, voyant la ville au pouvoir de Primus, sortit du palais par une porte dérobée, et se fit porter dans la maison de sa femme sur le mont Aventin; mais bientôt après il retourna au palais, qu'il trouva abandonné. Ces vastes appartements déserts et muets le remplissent d'effroi; il court de tous côtés sans savoir où il va, il se met autour des reins une ceinture remplie de pièces d'or, et va se cacher dans la loge du portier; mais là il fut reconnu par ceux qui le cherchaient. Par l'ordre d'un tribun on lui lia les mains derrière le dos, on lui mit une corde au cou, on déchira ses habits, et au milieu de la populace, qui lui jetait du fumier et de la boue, on le conduisit sur la place publique comme un criminel destiné au supplice.

On lui rejetait les cheveux derrière la tête, afin de mettre son visage à découvert; en même temps on lui portait la pointe

d'une épée sous le menton, de peur qu'il ne se baissât pour cacher sa confusion. Enfin on le conduisit aux Gémonies. Les soldats qui l'avaient pris se firent un plaisir barbare de le pointer à petits coups, et de lui déchiqúeter tous les membres les uns après les autres. Son corps fut traîné avec un croc dans le Tibre, et sa tête portée par toute la ville au bout d'une lance.

Telle fut la fin de l'empereur Vitellius, dans la cinquante-quatrième année de son âge. Sa ruine entraîna celle de toute sa maison. Son frère et son fils furent mis à mort; sa fille fut épargnée, et quelque temps après mariée par Vespasien, qui lui donna une dot considérable.

LIVRE VII.

VESPASIEN.

CHAPITRE PREMIER.

Garnage dans Rome. — Arrivée de Mucien. — Vespasien à Alexandrie. — Révolte des Bataves et des Gaulois.

(An. R. 820. De J.-C. 69.)

Après la mort de Vitellius, les vainqueurs en armes, parcourant toute la ville, en firent un affreux théâtre de meurtre et de pillage; quiconque passait pour soldat des légions germaniques était à l'instant mis à mort; on enfonçait les portes des maisons pour les piller, et la populace prenait part au butin. Domitien, sorti de son asile, avait été proclamé *César*: mais ce jeune prince de dix-huit ans, ne s'occupant que de ses plaisirs, ne songea point à arrêter la licence du soldat. Au milieu de tant d'excès, le sénat fit un décret pour décerner à Vespasien tous les titres et tous les honneurs de la



VESPASIEN.

souveraine puissance, et ce décret fut confirmé par le peuple. Ainsi la joie succéda aux alarmes.

Le 1^{er} janvier de l'an 821, le sénat décerna des actions de grâces aux généraux, aux armées et aux rois alliés qui avaient contribué à la victoire de Vespasien. Julius Frontinus, préteur de la ville, abdiqua sa charge en faveur de Domitien; mais le pouvoir que donnait cette place restait entre les mains de Mucien. Vespasien envoya, quelque temps après, d'Alexandrie à Rome, une ordonnance par laquelle il abolissait le crime de lèse-majesté, cassait toutes les procédures faites sous Néron sur cet odieux prétexte, rétablissait la mémoire de ceux qui avaient été punis de mort, et délivrait les vivants de toutes les peines portées contre eux.

En arrivant en Égypte, ce prince avait appris la victoire remportée à Crémone par Antonius Primus et la mort de Vitellius. Son premier soin fut de faire partir pour l'Italie des vaisseaux chargés de blé. Ce secours arriva à temps, Rome n'ayant plus de vivres que pour dix jours.

Vespasien séjourna quelques mois à

Alexandrie pour emmener avec lui à Rome son fils Titus, occupé alors du siège de Jérusalem.

D'Alexandrie Vespasien envoya à Rome des ordres pour le rétablissement du Capitole. La première pierre de cet édifice fut tirée jusqu'à l'endroit où les ouvriers devaient la recevoir pour la placer, par les magistrats, les prêtres, un grand nombre de sénateurs, de chevaliers et d'hommes du peuple. Chacun s'empressa de jeter dans les fondations des pièces d'or et d'argent. On donna au nouveau bâtiment plus de hauteur qu'à l'ancien.

(An. R. 821. De J.-C. 70)

A la nouvelle de la mort de Vitellius, les légions, affectionnées à la mémoire de cet empereur, étaient dans la disposition de subir plutôt la domination étrangère que l'obéissance à Vespasien. Les Gaulois, ébranlés par les manœuvres de Civilis, chef des Bataves, éclatèrent enfin lorsque le bruit se répandit parmi eux que les légions de Pannonie et de Mœsie étaient assiégées dans leurs quartiers par les Sarmates et les Daces, et surtout lorsqu'ils apprirent l'incendie du

Capitole, événement qui, dans leur esprit, devait être funeste à l'empire. J. Classicus, J. Tutor, tous deux de Trèves, et J. Sabinus, de Langres, se mirent à la tête de l'insurrection. Vocula, commandant des troupes romaines, se laissa persuader par un des chefs gaulois de marcher contre Civilis, qui continuait le siège du camp de *Vétéra Santen*, dans le pays de Juliers. Lorsqu'il en fut peu éloigné, Classicus et Tutor se détachèrent sous prétexte d'aller reconnaître l'ennemi, et conclurent un traité avec les Germains. Cela fait, ils se séparèrent des légions et se firent un camp à part. En vain Vocula menaça les rebelles ; ceux-ci tinrent bon, et il n'eut d'autre parti à prendre que de se retirer à Novésium (Nuits) Après avoir inutilement harangué ses soldats, il voulut se tuer lui-même. En ayant été empêché par ses affranchis, il fut massacré peu après par un déserteur que Civilis avait chargé de commettre ce crime. Hérennius et Numisius, ses deux lieutenants-généraux, furent chargés de chaînes. Immédiatement après ces funestes événements, Classicus, dans l'appareil d'un général romain, entra dans le camp et fit prêter aux légions le

serment de combattre pour les Gaulois. La ville de Cologne, et les troupes romaines cantonnées sur le Haut-Rhin ne tardèrent pas à suivre cet exemple. Les légions assiégées dans *Vetéra* se rendirent aussi et prêtèrent serment à l'empire des Gaulois ; mais à cinq milles de leur camp, ces guerriers furent attaqués par les Germains qu'on leur avait donnés pour escorte ; les plus braves se firent tuer sur la place, et les autres furent presque tous massacrés dans leur fuite. Cependant Civilis n'engagea aucun Batave envers les Gaulois par le serment qu'on exigeait des Romains. Les légions parjures et devenues captives ne tardèrent pas de se transporter à Trèves par l'ordre des vainqueurs.

Civilis, ayant fait entrer dans son alliance les habitants de Cologne et plusieurs nations du voisinage, se disposait à passer la Meuse, lorsqu'il fut arrêté auprès de cette rivière par Claudius Labéo. Celui-ci soutint le combat jusqu'à ce que les Germains, ayant passé le fleuve à la nage, furent venus l'attaquer sur ses derrières. Abandonné de ses troupes, il n'eut que le temps de se sauver. Civilis, dont l'armée se trouvait

grossie par cette nouvelle défection, se vit au faite de la puissance. Julius Sabinus n'eut pas les mêmes succès avec les peuples de Langres. Les ayant menés contre les Séquanais, fidèles alliés des Romains, il fut vaincu et contraint de se réfugier dans des grottes souterraines où il passa neuf années avec Éponine son épouse.

Mucien, vivement alarmé des grands succès de Civilis, après avoir fait choix de deux illustres guerriers, Annius Gallus et Petilius Cerialis, pour commander, l'un dans la Haute-Germanie, l'autre dans la Basse, envoya sur le Rhin des troupes assez nombreuses pour arrêter les succès des rebelles. L'arrivée de Cerialis à Mayence eut bientôt relevé les espérances des Romains. Son premier exploit fut une victoire sur Valentinus, chef des Trévirois, qui n'eurent rien de plus pressé que de se soumettre. Le vainqueur envoya ensuite l'ordre de rejoindre son armée aux légions qui avaient prêté serment aux Gaulois, et qui s'étaient retirées sur les terres des Médiomatriques, ou *pays Messin*. Touché de leur repentir, il usa de douceur à leur égard, les reçut dans le même camp avec ses lé-

gions, et défendit à tous ses soldats de leur adresser le moindre reproche.

Après la soumission de Trèves, le général romain n'eut plus à combattre que Civilis et ses Bataves. Celui-ci ayant surpris son camp avec toutes ses forces pendant qu'il était encore dans son lit, fut ensuite contraint de l'abandonner ainsi que le sien, qui fut détruit. Après cette victoire, les habitants de Cologne retournèrent à l'alliance des Romains, et Civilis se retira dans l'île des Bataves, sa patrie. Il y passa avec Tutor, Classicus, et un grand nombre de sénateurs de Trèves, et s'y procura de puissants secours. Cerialis profita de son absence pour s'emparer de postes importants dans le pays qu'il venait de quitter, et y plaça de nombreux corps de troupes. Civilis, avec les forces qu'il avait tirées de Germanie, se crut en état d'attaquer ces postes, mais il ne put en forcer aucun, et fut même sur le point d'être fait prisonnier. Pour dernière ressource, cet infatigable général tenta un combat naval contre les Romains à l'embouchure de la Meuse. N'ayant pas réussi, il demanda une entrevue à Cerialis, fit sa soumission, et la

paix fut rétablie dans les contrées voisines du Rhin.

CHAPITRE II.

Arrivée de Vespasien à Rome — Précis de son règne. —
Sa mort.

(An. R. 821. De J.-C. 70.)

Vespasien partit d'Alexandrie pendant que le siège de Jérusalem durait encore. Il vint à Rhodes, passa en Grèce et s'embarqua à Corcyre pour se rendre à Brindes, et de là à Rome, où il était attendu comme le sauveur de l'empire.

En prenant les rênes du gouvernement, ce prince remplit parfaitement les hautes espérances qu'on avait conçues de lui. Tous les jours, éveillé de grand matin, il commençait sa journée par donner plusieurs heures au règlement des affaires qui se présentaient. Par cette application assidue, il parvint à rétablir toutes les parties de l'État ébranlées par les guerres civiles. Toujours ferme à l'égard des soldats, il n'eut garde de se démentir lorsqu'il fut empereur; il

rendit au sénat et à l'ordre des chevaliers leur ancienne splendeur. Pendant tout son règne, il eut la main à l'exacte administration de la justice, et souvent il la rendait lui-même. Il proscrivit le luxe des tables et fit des réglemens sévères pour arrêter les désordres contre les mœurs. Se voyant, un jour, abordé par un jeune homme bien parfumé, qui, nommé récemment à un emploi militaire, venait lui en faire son remerciement, il fit un geste d'indignation : *J'aimerais mieux*, lui dit-il, *que vous sentissiez l'ail*, et il révoqua les provisions de la charge qu'il lui avait donnée.

Sa douceur, son goût pour la simplicité se soutinrent jusqu'à sa mort. Il vivait familièrement avec les sénateurs, les invitant à sa table et allant manger chez eux. Il partagea avec son fils Titus l'honneur du triomphe après la prise de Jérusalem ; il l'associa à la censure, à la puissance tribunitienne, le fit son collègue dans sept consulats, préfet du prétoire, et se comporta en tout avec lui comme avec un premier ministre.

Il n'était point vindicatif, et le souvenir des injures dont il avait été l'objet ne put

altérer sa douceur. Les philosophes seuls le contraignirent d'user à leur égard d'une sévérité opposée à son inclination. Non content d'avoir réparé les ruines de Rome, Vespasien voulut l'embellir par de nouveaux édifices, tels que le temple de la Paix, un temple en l'honneur de Claude, un magnifique amphithéâtre qui subsiste encore en partie sous le nom de *Colysée*. Il est le premier qui ait salarié les professeurs d'éloquence grecque et latine; il accorda des récompenses à des architectes, à des mécaniciens et à des musiciens; il accorda une gratification considérable à l'inventeur d'une machine propre à transporter à peu de frais au Capitole des colonnes d'une grandeur énorme, mais il le dispensa de l'exécution : « *Il faut, lui dit-il, que le menu peuple puisse gagner sa vie.* »

Parmi tant de bonnes qualités de ce prince, il était cependant un endroit faible : c'était l'amour de l'argent. Du reste, il fit de grandes libéralités à tous ceux qui se trouvaient dans le cas de les mériter; il facilita à plusieurs l'entrée du sénat en suppléant ce qui leur manquait du côté de la fortune; il secourut des consulaires pau-

vres, il répara les dommages que plusieurs villes avaient soufferts, et fit des dépenses considérables pour les grands chemins.

Vespasien était parvenu à l'âge de soixante-dix ans sans autre incommodité que quelques attaques de goutte. Ayant ressenti quelques légers mouvements de fièvre pendant qu'il était en Campanie, il revint à Rome et se rendit bientôt après à une campagne voisine de Riéti, son séjour ordinaire pendant l'été. Il s'affaiblissait de jour en jour ; cependant il vaquait aux affaires et donnait audience dans son lit. Enfin, se sentant défaillir, il fit un effort pour se lever, en disant : « Il faut qu'un empereur meure debout, » et il expira entre les bras de ceux qui le soutenaient, après un règne de dix ans moins six jours.



Titus .

LIVRE VIII.

TITUS.

CHAPITRE UNIQUE.

Précis du règne de cet empereur. — Engloutissement d'Herculanum et de Pompeïa. — Mort de Titus.

(An. R. 830. De J.-C. 79.)

Après la mort de Vespasien, Titus, son fils aîné, fut reconnu par le sénat et par les soldats, malgré les intrigues de Domitien. Ce prince mérita le glorieux surnom de *délices du genre humain* par une bonté constante et universelle. En prenant possession du grand pontificat, il prit l'engagement de ne jamais souiller ses mains de sang humain, et il tint parole. Deux patriciens furent convaincus de conspiration contre lui : au lieu de les punir, il les manda auprès de sa personne, les exhorta à renoncer au projet de s'élever à l'empire, et les invita même à souper avec lui. Le lende-

main, assistant à un spectacle de gladiateurs, il les fit asseoir à ses côtés, et lorsque, selon l'usage, on lui apporta les armes des combattants, afin qu'il pût examiner si elles étaient en bon état, il les remit avec confiance entre leurs mains.

Quoique son frère Domitien ne cessât de lui tendre des embûches, et sollicitât presque ouvertement les armées à la révolte, jamais il ne put prendre sur lui non seulement de le punir, mais encore de lui témoigner moins de considération; il le fit son collègue dans le consulat, et le conjurait souvent de lui rendre amitié pour amitié. Personne n'ignore en quels termes il témoigna son regret d'avoir laissé passer un jour sans le marquer par un bienfait. « Mes amis, dit-il à ceux qui soupaient avec lui, j'ai perdu ma journée. » Un commerce doux et aisé dans le particulier lui gagnait le cœur de tous ceux qui l'approchaient.

Pendant la guerre de Judée, il avait aimé Bérénice, veuve d'Hérode, roi de Chalcis. Dès que cette princesse apprit qu'il était monté sur le trône impérial, elle revint à Rome; mais Titus, frappé de l'inconvénient d'un mariage qui déplairait aux Romains,

sacrifia son penchant à la raison d'état et congédia Bérénice. Il se reforma sur la profusion de ses repas, comme sur les autres endroits répréhensibles de sa conduite, et la vertu seule eut des droits à son amitié.

(An. R. 851. De J.-C. 80.)

La félicité dont jouissaient les Romains sous l'empire de Titus, fut troublée par de grandes calamités.

Le mont Vésuve ne s'était point encore rendu redoutable par ces violentes éruptions qui, depuis, ont produit tant de ravages. On croyait n'avoir pas beaucoup à craindre d'un feu médiocre, qui sortait par une ouverture assez étroite, et dont les effets semblaient même avantageux par la fertilité des campagnes d'alentour.

Le 24 août de la soixante-dix-neuvième année de Jésus-Christ, à une heure après midi, parurent les préludes de la plus affreuse désolation. On aperçut comme un grand nuage d'une forme singulière, et qui, semblable à un pin, s'élevait d'abord à une hauteur considérable et formait comme un tronc d'où partaient plusieurs branches. Ce nuage était tantôt blanc, tantôt sale et par-

semé de taches. Pline l'ancien, qui commandait alors la flotte de Misène, fit équiper aussitôt un vaisseau léger et partit pour aller observer ce phénomène. Bientôt tout devint effrayant ; secousses violentes de la terre, ébranlement des montagnes jusqu'à leurs cimes, bruits souterrains semblables au tonnerre, longs mugissements dont le rivage retentissait, sol brûlant, mer bouillonnante, ciel en feu. Cette furieuse commotion était l'effet du feu allumé dans le gouffre et qui avait peine à s'échapper. Enfin il renverse les obstacles, il lance avec roideur des pierres d'une grosseur prodigieuse ; les flammes paraissent et sont bientôt suivies d'une épaisse fumée qui change le jour en de profondes ténèbres. Arrivent ensuite d'immenses nuées de cendres ; elles furent poussées si loin et avec tant de force, qu'à Rome même le jour en fut obscurci.

Dans ces terribles instants, Pline l'ancien, se trouvait à Stabies. Il dormait, lorsque ses amis et ses gens vinrent l'avertir que la cour de la maison se remplissait de cendres, mêlées de pierres rongées et raboteuses, et qu'il courait risque de ne pouvoir plus sortir.

Il se détermina néanmoins à sortir avec eux, malgré les pierres qui sortaient du gouffre du volcan, et tombaient dans la campagne. Au milieu de la nuit la plus noire, on gagna le rivage pour voir si la mer serait navigable. Comme elle s'agitait avec plus de fureur que jamais, Pline se jeta sur un drap qu'on étendit par terre. Il venait de boire un verre d'eau froide, lorsqu'il se répandit une odeur de soufre que la flamme suivit de près. Tous s'enfuirent. Pline se lève appuyé sur deux esclaves, et tout à coup il tombe, étouffé par l'excessive chaleur de l'air. Deux jours après, son corps fut retrouvé entier, sans aucune plaie et avec ses vêtements : on eût dit qu'il dormait. Pline l'ancien avait composé un grand nombre d'ouvrages, mais il ne nous reste plus de lui que son *Histoire Naturelle*.

Les villes d'Herculanum et de Pompéia furent ensevelies sous d'horribles monceaux de cendres, qui, s'élevant au-dessus de la plus grande hauteur de ces villes infortunées, en firent disparaître les moindres vestiges.

A l'embrasement du mont Vésuve succéda dans Rome et ses environs une peste

si violente, que pendant un espace de temps considérable, on compta dans cette capitale dix mille morts par jour. Touché de ces maux, Titus n'épargna ni soins ni dépenses pour y apporter du soulagement.

L'année suivante, voulant hâter les secours qu'il avait ordonnés pour indemniser de leurs pertes les habitants de la Campagne, il se transporta lui-même dans ce pays. Pendant ce voyage, Rome fut en proie à une nouvelle calamité. Le feu y prit avec la plus grande violence et dura trois jours et trois nuits. Il consuma plusieurs édifices publics, entre autres le Panthéon, la bibliothèque d'Octavie, et le Capitole nouvellement rebâti. Un nombre infini de maisons particulières éprouvèrent le même désastre. A son retour, Titus déclara par une ordonnance qu'il prenait toutes les pertes pour son compte. Il consacra aux temples et aux ouvrages publics tous les ornements de ses maisons de plaisance, et il préposa des chevaliers romains à la réparation de tous les dommages des particuliers et à la reconstruction des maisons. Il acheva ensuite l'amphithéâtre commencé par son père; et pendant l'es-

pace de cent jours, il y donna au peuple romain des fêtes qui réunirent tous les genres de spectacles.

Peu de temps après ces fêtes, Titus partit pour le pays des Sabins, d'où sa famille était originaire. Il fut en chemin attaqué de la fièvre, mais il ne laissa pas de continuer sa route. Sa maladie ne fut pas longue. Il mourut le 13 septembre, près de Riéti, dans la quarante-unième année de son âge, et après un règne de deux ans, deux mois et vingt jours.

Sa mort fut regardée comme une calamité publique. Dès que la nouvelle en fut arrivée à Rome, le sénat courut au palais, et prodigua à sa mémoire plus de louanges qu'il ne lui en avait jamais donné de son vivant, et le fit mettre au rang des dieux.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Octavien consul. — Transition de la république à l'empire.	page 1
Auguste empereur. — Son premier voyage dans les Gaules. — Guerre contre les Astures et les Cantabres.	6
Auguste refuse la dictature. — Son voyage en Orient. — Ambassade de deux rois indiens.	25
Retour d'Auguste à Rome. — Son deuxième voyage dans les Gaules. — mort de Virgile et d'Agrippa.	51
Guerre contre les Germains. — Prorogation de la puissance d'Auguste. — Victoire de Drusus. — Mort de Mécène et d'Horace. — Naissance du Christ.	59
Malheurs domestiques d'Auguste. — Guerre contre Parthes. — Mort de Caius et de Lucius. — Tibère adopté par l'empereur. — Auguste pardonne à Cinna.	81
Campagnes de Tibère. — Défaites de Varus. — Triomphe de Tibère. — Mort d'Auguste.	89
Tibère. — Funérailles d'Auguste. — Révolte de plusieurs légions romaines. — Mort de Julie. — Exploits de Germanicus en Germanie.	74

- Tibère envoie Germanicus en Orient, et Drusus en Illirie. — Mauvais procédés de Pison. — Mort de Germanicus. — Deuil des Romains. Page 88
- Tibère s'absente de Rome. — Soulèvement dans les Gaules. — Guerre en Afrique. — Luxe des tables. — Retour de Tibère. 98
- Etat des forces de l'empire romain. — Guerre contre les Thraces. — Tibère se retire dans l'île de Caprée. — Révolte des prisons. 115
- Élévation de Séjan. — Il empoisonne Drusus, fils de l'empereur. — Condamnation d'Agripine et de ses fils. — Disgrâce et mort de Séjan et de sa famille. 150
- Cruautés de Tibère. — Mort de Drusus, fils de Germanicus. — Révolutions chez les Parthes. — Mort de Tibère. 149
- Caïus, surnommé Caligula. — Bons commencements de Caïus. — Ses cruautés, ses folies, ses affreux bons mots. — Pont construit sur la mer. 164
- Ridicules expéditions de Caïus contre les Germains et les Bretons; ses rapines et ses cruautés dans les Gaules. — Conjuratation contre ce prince; sa mort. — Troubles dans Rome. — Interrègne. 176
- Claude. — Commencement de son règne. — Révolte de Camillus Scribonianus. — Guerre en Germanie et dans la Grande-Bretagne. — Jours séculaires. — Gaulois admis aux dignités de l'empire. 183

Claude épouse Agrippine. — Désordres et mort de Messaline. — Guerres en Germanie et dans la Grande-Bretagne. — Mariage de Néron. — Claude est empoisonné.	Page 191
Néron. — Ses belles promesses. — Ambition d'Agrippine. — Néron empoisonne Britannicus. — Guerre contre les Parthes. — Poppée. — Néron fait tuer sa mère.	197
Révolte des Bretons. — Mort de Burrhus. — Néron épouse Poppée. — Exploits de Corbulon. — Voyage de Néron. — Incendie de Rome. — Conjuraton contre Néron. — Mort de Sénèque.	208
Néron se donne en spectacle, ses cruautés. — Il voyage en Grèce. — Révolte de Vindex et de Galba. — Lâcheté de Néron ; sa mort.	216
Galba, Othon, Vitellius. — Précis du règne de Galba	224
Précis du règne d'Othon.	252
Précis du règne de Vitellius.	258
Vespasien. — Carnage dans Rome. — Arrivée de Mucien. Vespasien à Alexandrie. — Révolte des Bataves et des Gaulois.	250
Arrivée de Vespasien à Rome. — Précis de son règne. — Sa mort.	257
Titus. — Précis du règne de cet empereur. — Engoutissement d'Herculanum et de Pompéia — Mort de Titus.	261

BIBLI

M. K. HOFFMANN, CHIRURGE

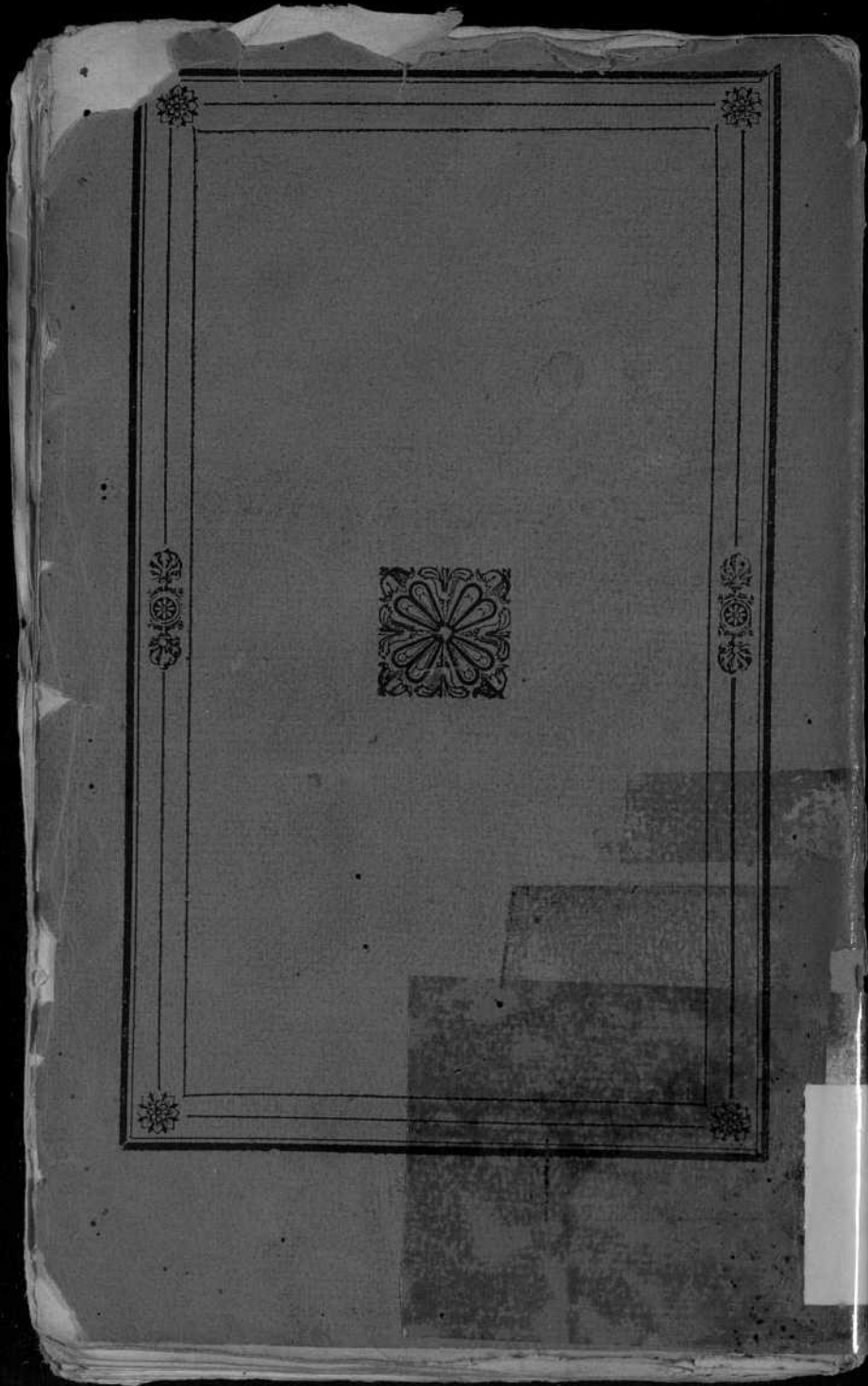
BOULEVARD DE LA VILLE

DE POLICE

DE LA MAIRIE DE LA COMMUNE

COMMUNALE

DE BOULOGNE



546

HISTOIRE

DES

EMPEREURS

ROMAINS

DE CREUSOT.

Avec Gravures.

TOME 1.

PRIX : 6 FRANCS

D-1

930